Nº41 - juin 2025

# Les Inrockuptibles

LES 166 FESTIVALS QUI VONT RETOURNER VOTRE ÉTÉ

**PULP**
**LE COMEBACK DE L'ANNÉE**

**AYMERIC LOMPRET**
Le mec le plus punk de France

**JULIETTE ARMANET**
Ses obsessions ciné



# DAMSO

## "Je me barre!"

## L'INTERVIEW DINGUE & DÉFINITIVE

Les Inrockuptibles
Nº 41
DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21,99$CA - D 14,50€
L 13183 - 41 H - F: 12,90 € - RD


Ron
Zacapa
Centenario
LE RHUM VIEILLI
AU-DESSUS DES NUAGES*
DU GUATEMALA
*Le vieillissement de nos fûts s'accomplit dans les hauts plateaux du Guatemala à 2 300 mètres d'altitude.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.




Publicité - DIAGEO FRANCE SAS / Capital social 20 702 384,00 EUROS / RCS Paris 929 266 898 / Siège social : 6, avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris.

# Fauteurs de troubles
par Carole Boinet



Au jeu du *"Tu préfères Blur ou Oasis ?"*, j'ai toujours choisi Pulp. Pas pour faire la maligne (quoique), mais parce que j'avais une connexion intersidérale avec la bande de Sheffield. J'aime leur humour, leurs ritournelles pop élastiques, leur élégance désuète. J'aime le dandysme dégingandé de leur leader, Jarvis Cocker, qui, sur scène, m'a toujours éblouie avec sa capacité à se tenir sur une crête, ses furieuses gesticulations, déhanchements érotico-rigolos et trépignements adolescents. Rock, pop, classe !
Leur retour avec un nouvel album, *More,* et une date archi-attendue à La Route du Rock (bloquez votre 15 août), était l'occasion inespérée de se replonger dans l'histoire de ce groupe mythique, et de demander à Jarvis Cocker ses recos à Londres.
La même classe habite Damso, que nous accueillons en couv sept ans après sa première une des *Inrocks*. Damso, qui a pris le temps d'échanger longuement et profondément avec François Moreau autour de l'industrie musicale, de la création, de ses doutes et de ses questionnements.
À celles et ceux qui méprisent l'interview, estimant qu'il s'agit de la plus basse facilité du journalisme, je recommande fortement la lecture de celle-ci. Installer un dialogue fructueux avec un·e artiste n'est pas chose aisée, et lorsque c'est mené avec souplesse et tambour battant, ça reste en mémoire, longtemps.
Nous retrouvons aussi Juliette Armanet, qui nous livre les films ayant marqué sa vie. Car Armanet excelle au cinéma dans *Partir un jour,* premier long métrage d'Amélie Bonnin qui a fait l'ouverture du Festival de Cannes, où elle chante *Femme like U* de K.Maro en patinant sur la glace avec une espièglerie contagieuse.
C'est une histoire de créations que nous vous racontons dans ces pages. Jusqu'à s'embarquer dans un reportage à la Villa Médicis, à Rome, au plus près du quotidien de ses pensionnaires qui nous ouvrent les portes de leurs ateliers. Comment crée-t-on ? Pourquoi crée-t-on ? Que dit-on, ou non, du monde que nous habitons ? Comment ramener du trouble dans la création ? Comment ne pas être un ou une créateur·rice "hors-sol" ?
Du trouble, vous en trouverez à foison dans la virée avec Aymeric Lompret, clown punk qui construit un monde singulier fait de tacles politiques, de digressions absurdes, installant un malaise aussi drôle qu'intrigant.
Voici donc votre nouveau numéro des *Inrocks,* avec, en prime, un guide des meilleurs festivals, histoire que vous ne passiez pas à côté du cœur battant de l'été !
Bonne lecture.

# AU DÉJEUNER, RALENTISSEZ LE TEMPO.




Take your time*

Schweppes

*PRENEZ VOTRE TEMPS

ORANGINA SCHWEPPES FRANCE SAS - RCS NANTERRE B 404 907 941 - CAPITAL SOCIAL 446 036 924 € - TBWA\PARIS

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ . WWW.MANGERBOUGER.FR

# Électrique ou classique ?



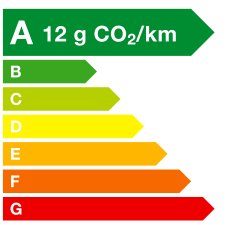
# Laissez ce débat à vos cours de guitare.




## Nouvelle technologie Volkswagen eHybrid.

Profitez des avantages d'une conduite 100 % électrique avec une autonomie jusqu'à **120 km**, tout en bénéficiant d'une tranquillité d'esprit grâce à une autonomie cumulée allant jusqu'à **940 km**.*
**Vous avez enfin une bonne raison de ne pas choisir.**

À découvrir sur le Tiguan eHybrid.




* Distance totale maximum en combinaison essence/électrique pour un Tiguan eHybrid 204 ch, dont 128 km en 100 % électrique, données WLTP. L'autonomie, réelle en mode tout électrique dépend de nombreux paramètres dont l'équipement, le style de conduite et la vitesse. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

**Cycles mixtes de la gamme Tiguan 1.5 eHybrid (l/100 km) WLTP : 0,4-0,6. Rejets de $CO_2$ (g/km) WLTP : 9-12. Valeurs au 15/02/2024, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.**

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

## Ouverture


p.4 Édito par Carole Boinet
p.10 Les contributions

p.12 En virée avec Aymeric Lompret
p.16 Excitation : les événements à ne pas rater en juin
p.18 Hong Kong Calling
p.20 Les visages : Charli XCX, Haska Shyyan, Model/Actriz
p.26 Le naufrage : Nicolas Bedos
p.28 L'époque : le boycott, une arme à double tranchant ?
p.32 Le classement : les tubes de Beyoncé
p.34 Où est le cool
p.38 Hors-Champs par Laure Adler
p.40 Pourquoi Charlotte Abramow aime Bach


## Magazine


**p.42 À la une : entretien avec Damso**

p.54 Portfolio : Felicity Ingram

**Dossier : le retour de Pulp**
p.60 Rencontre avec Jarvis Cocker et Mark Webber
p.70 Pulp et *Les Inrocks*, high fidelity
p.74 Londres : les recos de Jarvis Cocker

p.76 Wolfgang Tillmans, l'expo événement
p.80 Le cinéma de Juliette Armanet
p.86 Rencontre avec les pensionnaires de la Villa Médicis
p.96 Fyre Festival 2, l'histoire d'un nouveau fiasco


## Les critiques


p.104 Musiques
p.119 La playlist de juin
p.120 Cinémas
p.132 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 Trésor caché


## ↓ La couverture

Photo Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles




**“Moi je suis écolo, je voyage en train, je fais pipi dans la douche alors que je prends pas de douche.”** → p.12




**“Ça fait trente-trois ans que je suis sur cette planète qui a des milliards d'années et vous voulez vraiment que je garde le même avis sur quelque chose ?”** → p.42

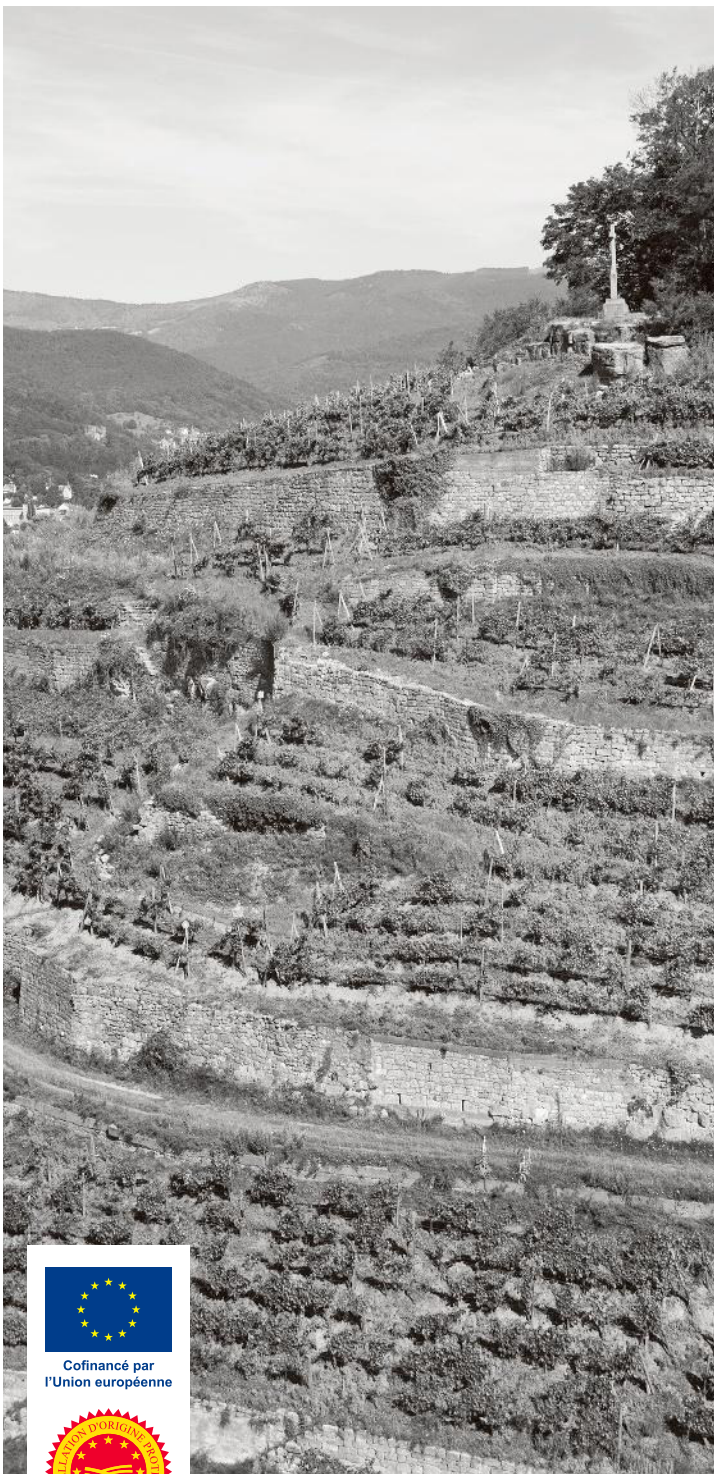


***“Pendant longtemps, je ne pouvais même pas prononcer le mot ‘amour’, il me gênait terriblement. C'était pire qu'un juron.”*** → p.60



Yedihael pour Les Inrockuptibles : Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles : Tom Jackson

# Récolté plein sud sur une Dégusté bien frais terrasse






Cofinancé par l'Union européenne

APPELLATION D'ORIGINE PROTÉGÉE

Crédit photo : Zvardon@VinsAlsace

VA VINS ALSACE

Tant de personnalité(s)

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION



**Beatrice Salomone**
**Photographe**
→ p. 86

Beatrice Salomone est une photographe basée à Rome. Sa passion pour la photographie a débuté tôt et est devenue pour elle le meilleur moyen d'exprimer sa créativité et de regarder le monde. Diplômée de l'université des beaux-arts de Rome (RUFA), elle s'intéresse en particulier à la photographie de mode, développe ses projets personnels et a collaboré à différentes publications dans le monde. Elle signe notre reportage à la Villa Médicis.



**Hélène Coutard**
**Journaliste**
→ p. 96

Depuis dix ans, Hélène Coutard écrit, dans *Society*, *Le M* ou la presse féminine, des sujets de société impliquant le plus souvent des femmes et/ou des livres, des faits divers ou encore des conflits internationaux. Elle est aussi l'autrice de deux livres de non-fiction, *Les Fugitives : partir ou mourir en Arabie saoudite* (Seuil, 2021) et *La Disparition de Chandra Levy* (10-18, 2024), et d'un roman à paraître chez Grasset en 2026. Elle signe ce mois-ci une enquête sur l'arnaque du Fyre Festival.



**Sophie Rosemont**
**Journaliste**
→ p. 60

Journaliste culture *in extenso*, née *common people* en banlieue valenciennoise, Sophie Rosemont écrit pour *Les Inrocks* depuis 2016, a signé deux ouvrages en solo, *Girls Rock* (sur les destins croisés d'artistes rock ayant tué l'ange du foyer) et *Black Power – L'avènement de la pop culture noire américaine*. Réalisatrice de documentaires musique et cinéma, notamment *Les Mille et Une Vies musicales de Fleetwood Mac*, elle enseigne aussi à l'université. Elle retrace ce mois-ci la folle épopée Pulp.


# Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com**
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 2e trimestre 2025
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot** SR **Cécile Desclaux, Camille Lefèvre, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo8Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant** Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATEUR·RICE **Agnès Decourchelle, Freak City, Julien Langendorff**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Charlotte Abramow, Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Hélène Coutard, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Salomée Grouard, Thierry Jousse, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Louise Lucas, Thibault Lucia, Benjamin Malapris, Philippe Noisette, Juliette Poulain, Jérôme Provençal, Amélie Quentel, Théo Ribeton, Sophie Rosemont, Beatrice Salomone, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Yedihael**
LESINROCKS.COM Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrices **Jessica Binois, Solène Filly, Camille Lefèvre** Alternant **Jolan Maffi**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud** Assistantes marketing **Chloé Legris, Valentine Sorgues** Social Media Strategist **Leslye Granaud,** assistée de **Shana Soltin** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Matthieu de Jerphanion** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es de **Xavier Jaeger** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet,** tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu** assistées de **Maïa Dubois** et **Tsharly Sintinat** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2025. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement (kiosques), un cahier complémentaire *Le Guide des festivals été 2025* de 52 pages (abonné·es et kiosques).

VOUS INVITE AU



# festiv4L

## 20, 21, 22 JUIN 2025

CHALET DES ÎLES | BOIS DE BOULOGNE | PARIS

BILLETS GRATUITS SUR SHOTGUN

VENDREDI 20 JUIN

**CERRONE**

**BUSY P B2B MYD**

**CHEF & THE GANG**

SAMEDI 21 JUIN

**THE BLAZE** DJ SET

**CASSIUS**

**ADÈLE CASTILLON**

**ISAAC DELUSION · VICTOR SOLF**

DIMANCHE 22 JUIN

**HERVÉ**

**ÉTIENNE DE CRÉCY**

**ADÉ · SAINT DX**

ENCORE PLUS D'ARTISTES
À VENIR

MÉTRO 9 LA MUETTE (15 MIN À PIED)
RER C STATION AVENUE HENRI MARTIN (10 MIN À PIED)
VÉLIB STATION CEINTURE DU LAC INFÉRIEURE

CONCERTS | DJ SET | FOOD TRUCKS
ESSAIS R4 | EXPÉRIENCES R4

# EN VIRÉE

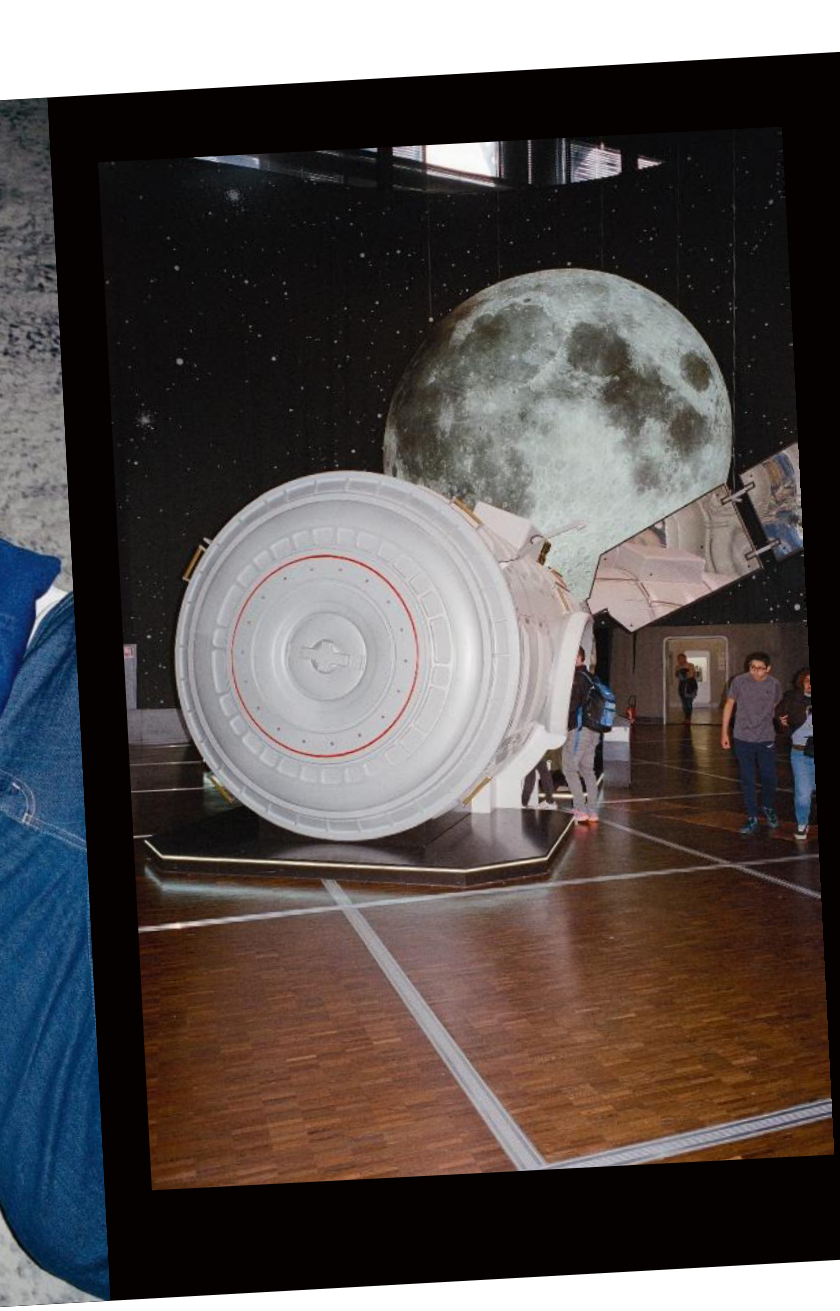



**Il cartonne avec son spectacle *Yolo* et dans *La Dernière* sur Radio Nova, l'émission du dimanche avec Guillaume Meurice et sa bande. L'humoriste, qui vient d'annoncer deux Grand Rex en 2026, nous emmène à la Cité des sciences et de l'industrie, le temps d'une virée débridée.**

Texte François Moreau
Photo Yedihael pour Les Inrockuptibles

# avec Aymeric Lompret

Il est environ 15 h quand la silhouette d'Aymeric Lompret apparaît au loin. On avait dit 15 h 15. *"Oui, mais Aymeric est toujours un peu en avance"*, nous rencarde Coline, son attachée de presse. Il a la démarche d'un mec en vacances, relax. L'humoriste a choisi de nous emmener à la Cité des sciences et de l'industrie, à Paris, pour visiter l'expo *Mission spatiale* – une virée qui promet d'être lunaire (lol). Sauf qu'on est mercredi, jour des enfants, et que c'est les vacances scolaires – autant dire la Plaza de Cibeles, à Madrid, un soir de victoire du Real en Ligue des Champions. Au début, il avait pensé nous convier à l'Olympia, pour voir Kompromat, le groupe de Rebeka Warrior et Vitalic. Mais le soir du concert, il jouait son spectacle, *Yolo,* à l'espace NoVa (tiens, tiens) de Velaux, dans les Bouches-du-Rhône. Avec ses trois dates de tournée par semaine, sans compter la représentation du lundi au Théâtre de la Renaissance,

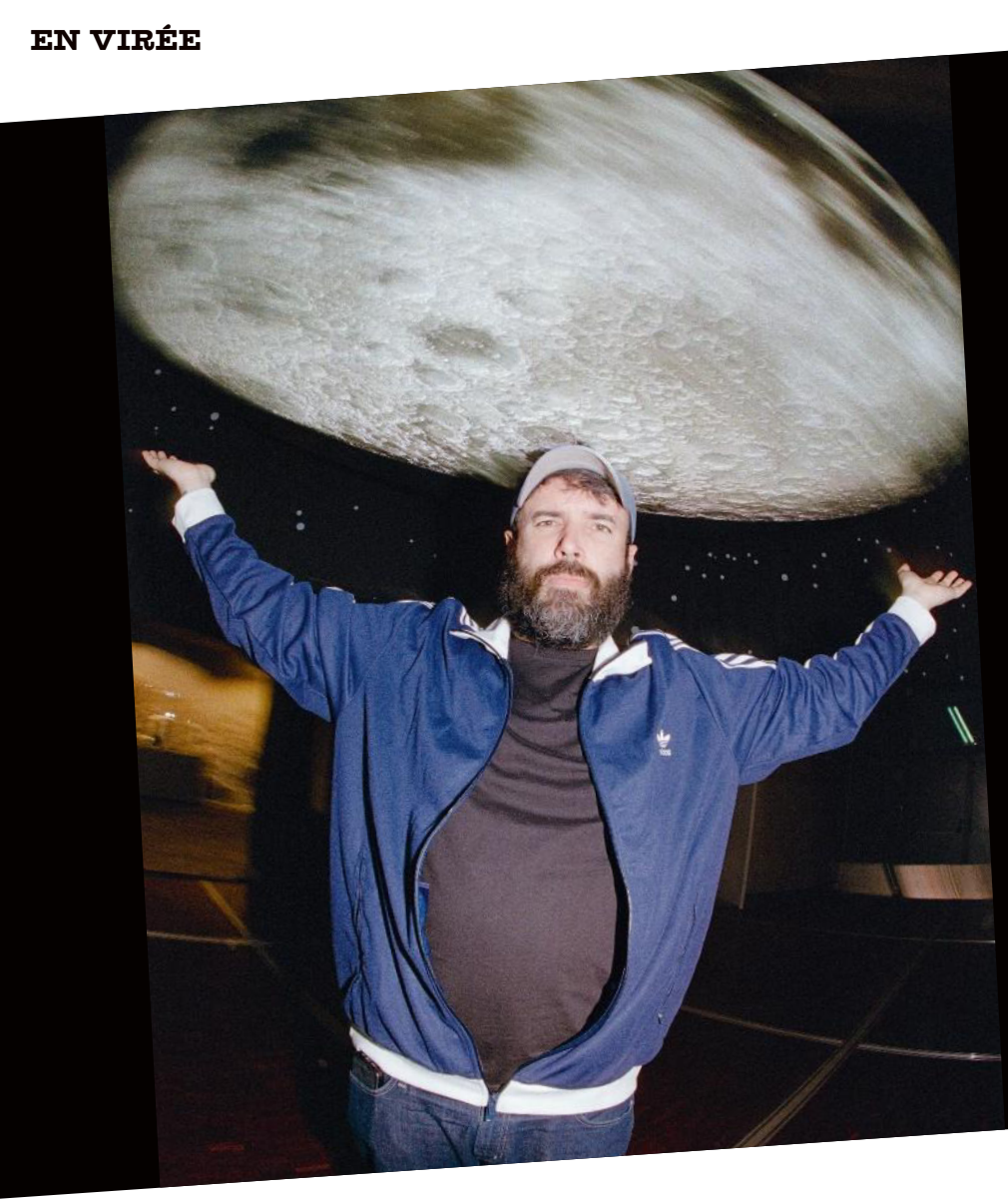




↑
Aymeric Lompret en médiateur très spécial de l'exposition *Mission spatiale* à la Cité des sciences et de l'industrie, à Paris.

à Paris, Aymeric a un agenda de ministre – d'un ministère version *Monty Python*.
**À l'intérieur, ça grouille de gosses et de familles en goguette. Lompret se planque derrière sa casquette et une paire de lunettes de soleil,** mais il ne passera pas longtemps inaperçu. Deux mioches viendront même lui demander un selfie – *"J'ai l'impression d'être Squeezie"*. Il est accueilli en chef d'État par une délégation de représentant·es de l'établissement venue lui serrer la pince comme au sommet du G20. *"On peut rentrer un* Titanic *entier dans cette bâtisse",* nous apprend-on. *"Ah ouais, vous avez déjà essayé ?",* demande le Lillois trentenaire. Aymeric nous glisse en aparté qu'au pire, si un type vient en *Titanic,* il saura où garer son véhicule.
Lui est surtout impressionné par le grand escalator central entièrement transparent qui dévoile tout le mécanisme de l'engin. *"T'as déjà vu comment c'était en dessous, la partie qu'on voit pas ?"* Ah, non, en effet. Encore faut-il prêter attention à ce genre de détail. Un foutu hélicoptère trône dans le hall, mais Lompret regarde sous les escaliers mécaniques, là où personne ne va jamais.

En octobre dernier, quand on a rencontré Guillaume Meurice et Luz pour un sujet dans *Les Inrocks,* ce dernier ne cachait pas son admiration pour Aymeric Lompret et le pouvoir d'évocation de son imagination : *"J'ai trouvé son spectacle incroyable. Justement parce qu'il crée un monde de poésie. Je ne sais pas s'il en est conscient."* Pas une seconde, avait répondu Meurice, son ancien acolyte de France Inter, avec qui il montera par la suite l'émission *La Dernière,* qui fait un carton sur Radio Nova. Dans quel univers poétique Aymeric Lompret va-t-il nous emmener aujourd'hui ? *"Avec toutes ces fusées partout, on sait pas si on est dans un musée ou un sex-shop",* lâche-t-il – voilà qu'il se marre comme une baleine. Mine de rien, il n'en faut pas plus pour que la bascule vers une autre réalité, déjà opérée avec le coup de l'escalator, se fasse sentir.
Dans la salle d'exposition se trouve un module d'habitation lunaire, surplombé d'une Lune géante – *"C'est quoi la grosse boule ? Non, parce qu'il faut tout leur dire, aux lecteurs des* Inrocks." Il pénètre dans le prototype et observe. La machinerie de l'humour d'improvisation se met en branle dans sa tête et tout va très vite. Il aperçoit une petite jardinière dans une ...



## “Avec toutes ces fusées partout, on sait pas si on est dans un musée ou un sex-shop !”




↖ Vertige face à l’infini.

→ serre – parce qu’il faudra bien manger, sur la Lune. Avec le ton d’un vulgarisateur scientifique de BFM, il explique : *“Ce sont des petits poivrons, il n’y a que ça qui pousse dans l’espace. C’est l’aliment le plus consommé là-haut. C’est pour ça que les écoles d’astronautes se trouvent au Mexique – au fait, il y a combien de sans-abri dans l’espace ?”* Des écoles d’astronautes au Mexique. Quel génie ! C’est presque du Ray Bradbury, sous influence narcotique. Lompret regrette d’ailleurs qu’on ne soit pas tous·tes venu·es défoncé·es à la MDMA, pour plus de fun. Il jette un œil dans l’autre pièce du module spatial : *“Quand une femme astronaute est enceinte, c’est ici qu’elle accouche. Mais dans l’espace on fait des césariennes, parce qu’à cause de l’apesanteur, le bébé, il peut pas sortir.”*

Quelques mètres plus loin, des gens font la queue pour assister à une conférence dans une pièce qui ressemble à un labo. Il endosse maintenant le rôle de guide : *“Là, c’est le service des objets trouvés. On a retrouvé quatre stérilets rien que la semaine dernière.”* Dans le coin dédié à la pop culture vintage, avec ses jouets et fanzines de science-fiction *fifties,* un dessin de Laïka, la première chienne à être allée dans l’espace, s’affiche en une d’une vieille revue. *“Quelle tristesse cette histoire, j’ai lu ça l’autre jour. C’était une chienne russe. Bon, déjà. Et puis elle ne pouvait pas bouger, parce qu’ils l’avaient bloquée pour qu’elle ne panique pas. Et ils lui ont mis une couche, tu te rends compte ! Elle est morte au bout de cinq heures, ça valait bien la peine.”* Que faisait la SPA ? On évoque le vol spatial de Katy Perry, dans la fusée de Jeff Bezos : *“Écologiquement, c’est pas top. Moi je suis écolo, je voyage en train, je fais pipi dans la douche alors que je prends pas de douche.”*

**On n’est pas là depuis longtemps, mais Lompret commence déjà à tourner en rond,** cherche la caméra du journaliste vidéo pour faire des blagues : *“Y a pas un truc ludique ?”* On tombe sur un nouveau prototype : une roue Michelin increvable développée dans le cadre du programme Artemis de la Nasa, dont la mission est d’emmener un équipage sur le sol lunaire d’ici 2027. *“Qui croit ici qu’on est déjà allé sur la Lune ? Moi je pense que non. En fait, on est dans un lieu de lobbying pour Michelin, qui a inventé un pneu qui ne sert à rien, mais qu’il faut vendre à tout prix. Vous saviez que les pyramides en Égypte, si on les relie, elles sont pile-poil dans l’axe des temples mayas ?”* Pas la peine d’alerter les fact-checkeur·ses, il déconne. On évoque *Capricorn One* (1977), le film de Peter Hyams avec Elliott Gould, dans lequel la Nasa prétend envoyer des hommes sur Mars alors qu’il s’agit d’une supercherie alimentée par des vidéos de l’expédition reconstituée en studio : *“À chaque fois tu me parles de culture toi, c’est bien* Les Inrocks *ça.”* Il prend une voix de snobinard : *“Oh, il y a un super documentaire de Kim Van Pum que tu devrais voir…”*

Pendant ce temps, Yedi, le photographe, demande à Aymeric de prendre des poses : sur la moquette de la salle lunaire,




en haut d'un escalier en colimaçon, à côté d'un scaphandre de spationaute, sous la Lune, les bras levés pour donner l'impression qu'il la porte, comme un touriste à la Tour de Pise : *"T'es sûr que tout ça va nous faire vendre des billets pour le spectacle, Coco ?"*, demande-t-il à son attachée de presse, façon de dire : *"Eh, dis, oh, je fais pas ça pour rien j'espère."* Lompret vient d'annoncer deux Grand Rex, à Paris, les 24 et 25 avril 2026. Il va les remplir. C'est pas encore une tournée des Zénith, comme Paul Mirabel, mais on s'en approche. Sur internet, de vieilles vidéos de lui ressortent régulièrement. On le voit sur scène, bien sapé, propre sur lui : *"J'ai commencé l'humour il y a quinze ans, tout le monde portait des costumes. On pensait que c'était comme ça qu'il fallait se présenter devant le public. Tu regarderas, même Pierre-Emmanuel Barré portait des chemises."*

Dans *Yolo,* Aymeric est plutôt fringué comme un sans-abri (il en joue un) et débute son spectacle en grimpant sur le public, avec son bide à l'air. Il cherche son chien. Son monde de poésie se précise tout au long de la représentation, à mesure que Lompret monte sa tente Quechua près d'un lampadaire tamisé au pied duquel son clébard imaginaire aura sûrement pissé. Une poésie brutale, belle comme l'eau de la pluie qui s'écoule dans le caniveau d'un quartier pourri, entre une nouvelle de Charles Bukowski et les dessins de Robert Crumb, dans un décor à la croisée de *Tchao Pantin* et *La Belle et le Clochard*. À l'issue du show, la scène est constellée de crachats, de flaques de bière chaude, de restes de nouilles chinoises dégueulasses. Elle témoigne de l'énergie déployée par l'humoriste et raconte un truc de la violence sociale de l'époque. *"Le spectacle est hyper-physique, je m'arrête jamais. Et quand je trouve que ça rigole pas assez, j'ai en stock ce qu'on appelle des blagues tiroirs. Par exemple, quand le public est mou dans une ville, je dis que ça rigolait mieux dans leur ville concurrente. Et si tu sens qu'il y a un malaise dans la salle, tu cries sur les gens, tu leur hurles dessus, ça finit toujours par les faire marrer. Avant, je montrais mes fesses avec du papier toilette qui dépassait. Ça me rappelle qu'on s'était inscrits aux Molières, mais qu'on n'a même pas été pré-nommés."*

**Devant une gaufre nappée de caramel au beurre salé, à la cafétéria du musée, on lui demande s'il se sent obligé d'être drôle tout le temps** et de satisfaire les attentes des gens qui espèrent se payer une bonne tranche de rigolade en compagnie d'Aymeric Lompret : *"Pas du tout. En même temps, j'ai jamais besoin de dire des choses sérieuses et personne ne m'a jamais demandé mon avis sur la fusion nucléaire. Je ne traîne qu'avec des gens qui font des blagues, je n'ai jamais de discussion au premier degré. À part peut-être pour faire un constat. Et encore. La seule fois où j'ai parlé sérieusement, c'était à l'oral du bac, et j'ai eu quatre."* Il rajoute qu'éviter les sujets sérieux est peut-être un truc de mec. *"Ah, parce que t'as l'impression de faire diversion quand tu fais de l'humour ?"* Aymeric Lompret : *"C'est une interview ou une séance de psy ?"*

*Yolo,* au Théâtre de la Renaissance, Paris, chaque lundi jusqu'au 30 juin, et en tournée.
*La Dernière,* avec Guillaume Meurice, Juliette Arnaud et Pierre-Emmanuel Barré, le dimanche de 18 h à 20 h sur Radio Nova.

**RETROUVEZ LA VIRÉE D'AYMERIC LOMPRET EN VIDÉO**



## Du 6 au 8 juin
### *We Love Green,* à Paris

**MUSIQUES**

Pour sa 12e édition, le festival accueille Charli XCX pour une date unique en France. Il réunit aussi LCD Soundsystem, Air, FKA Twigs, Parcels, Beach House, Theodora, Gesaffelstein, Clara Luciani, The Dare, Kavinsky, Bicep, Miki et Spill Tab. N'en jetez plus, direction le bois de Vincennes.

*welovegreen.fr*

## Du 11 au 15 juin
### *Rio Loco,* à Toulouse

**MUSIQUES**

L'emblématique festival toulousain fête ses 30 ans pour une édition anniversaire baptisée Supernova. Pour ce rendez-vous qui se veut *"festif et accessible"* sont programmé·es Salif Keïta, Kassav', Alonzo, Youssou N'Dour, Angélique Kidjo ou encore Jupiter & Okwess.

*rio-loco.org*



## Le 22 juin
### The Hard Quartet, à Paris



**MUSIQUES**

Si The Hard Quartet réunit quatre personnalités indie, il n'a de hard qu'une poignée de guitares électrifiées et une batterie qui s'emballe par intermittence. Formé par Stephen Malkmus, le leader de Pavement, le supergroupe réunit les guitaristes Emmett Kelly (The Cairo Gang) et Matt Sweeney (Bonnie "Prince" Billy) ainsi que le batteur Jim White (Dirty Three), pour un projet récréatif faussement mineur.

*gaite-lyrique.net*

# À ne pas rater en

## Le 3 juin
### *Culturebox, le show*

**CULTURE**

Rendez-vous à 21 h avec Daphné Bürki et Raphaël Yem sur le canal 14 de France Télévisions pour la dernière de la saison de leur stimulante émission *Culturebox, le show,* un programme *"où les arts se rencontrent et les artistes se racontent"*. L'occasion de découvrir les visages qui font la culture aujourd'hui. Le 3 juin, l'émission promet de nombreux·ses artistes et nouveaux talents (elle accueillait le jeune groupe La Flemme, lauréat des Inrocks Super Club, en avril) pour une soirée exceptionnelle. Le nouveau rendez-vous du spectacle vivant : musique, humour, cinéma, danse !

*france.tv*



## Jusqu'au 4 janvier 2026
### *Pierre & Gilles. Mondes marins,* à Deauville

**ARTS**

Depuis toujours, les marins et les scènes portuaires traversent les paysages de Pierre & Gilles, photographes inspirés par la mer. Leurs souvenirs d'enfance, fascinés par les bars à matelots et les paquebots en partance pour l'Amérique, ont contaminé à jamais leur œuvre iconique. Les Franciscaines rassemblent dans un panorama pop et aquatique leurs photographies marines, alors que les artistes fêteront l'an prochain les 50 ans de leur collaboration.

*heymann-associes.com*



## Jusqu'au 20 juillet
### *Lucas Arruda. Qu'importe le paysage,* à Paris

**ARTS**

Artiste emblématique de la scène contemporaine brésilienne, Lucas Arruda déploie un geste pictural hanté par la question de la lumière et du paysage. Sa confrontation avec les célèbres toiles impressionnistes (Monet, Courbet, Boudin, Cézanne…) du musée d'Orsay donne toute la dimension de sa peinture, jamais sur le motif, mais d'après ses seuls souvenirs, à la limite de l'abstraction. Le Carré d'Art de Nîmes dévoile dans le même temps d'autres toiles et films de l'artiste.

*musee-orsay.fr*



# juin

## Du 3 au 28 juin
### *Festival d'Anjou*

**SCÈNES**

La 75e édition du Festival d'Anjou, qui se tient dans plusieurs lieux emblématiques du département (le château du Plessis-Macé, le Grand Théâtre d'Angers, le Dôme à Saumur et le Théâtre Bouvet-Ladubay), s'ouvrira avec *La Serva amorosa* de Goldoni, interprétée par Isabelle Carré et mise en scène par Catherine Hiegel. Un hommage sera rendu à Serge Gainsbourg par des acteur·rices de la Comédie-Française dans la pièce *Les Serge (Gainsbourg point barre)*. Camille Chamoux, Vincent Dedienne et Aymeric Lompret seront aussi en jeu en Anjou.

*festivaldanjou.com*



*Modelo series)*, 2024 © Lucas Arruda, courtesy the artist, David Zwirner and Mendes Wood DM Photography Kerry McFate · Jean-Louis Fernandez · Kiddy Smile © André Atangana



## Du 26 juin au 29 juillet
### *Festival d'été de Châteauvallon*

**SCÈNES**

Piloté aujourd'hui par Charles Berling, le Festival d'été de Châteauvallon célèbre ses 60 ans d'existence, avec comme ligne d'horizon privilégiée la jeunesse. S'appuyant sur une maxime de l'Antiquité grecque – *"Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes"* –, le festival entend faire de sa programmation, en grande partie axée sur la danse – (La)Horde (en photo), le ballet Preljocaj, Kader Attou –, un moment permettant de faire face à l'obscurantisme et de relier entre elles les générations.

*chateauvallon-liberte.fr*

Air © Mathieu Rainaud · Jupiter & Okwess © Marcelo Quinones · Malcolm Donaldson · France TV · Pierre et Gilles, *Le Marin (Philippe Gaillon)*, 1985 © Pierre et Gilles, courtesy Templon, Paris, Brussels, New York · Lucas Arruda, *Untitled (from the Deserto-*

## Jusqu'au 22 juin
### *Le Nouveau Printemps*, à Toulouse

**CINÉMAS, ARTS**



Cette année, ce festival consacré aux arts, dont le but est d'*"accompagner les artistes émergent·es et confirmé·es dans des projets engagés"*, s'associe à Kiddy Smile et se déroule dans le quartier Saint-Sernin/Arnaud-Bernard de la Ville rose. Côté cinéma, trois programmes : l'un consacré à la réalisatrice Sarah Maldoror, militante décoloniale et antiraciste, le deuxième à des films sur le drag et le dernier à des clips de Kiddy Smile lui-même.

*lenouveauprintemps.com*


La Commune
Aubervilliers
Centre dramatique national

PAVILLON DANSE CALIXTO NETO

CALIXTO NETO
DAVI PONTES &
WALLACE FERREIRA ● HARALD BEHARIE ● SANDRA SAINTE ROSE
FANCHINE ● SHEREYA
WANJIRU KAMUYU ● AMETONYO
SILVA ● MARIANA VIANA ● MYRIAM
BIRARA ● LAÍS CASTRO...

4 SPECTACLES
BAL MODERNE
FILMS
SORTIES DE RÉSIDENCE
EXPOSITION
CLOSING PARTY

©Agence Nuitblanche N° Licence PLATESV-R-2020-006498 - PLATESV-R-2020-006501 - PLATESV-R-2020-006622

JARDIN ATLANTIQUE

DU 6 AU 14 JUIN 2025

RENCONTRES CHORÉGRAPHIQUES INTERNATIONALES de Seine-Saint-Denis

Infos et réservation sur
lacommune-aubervilliers.fr ou 01 48 33 16 16

PRÉFET DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE
AUBERVILLIERS
seine-saint-denis LE DÉPARTEMENT
Région îledeFrance

# HONG KONG CALLING

Chaque mois, Les Inrocks passent un coup de fil à l'étranger, histoire de prendre le pouls d'une ville. La journaliste Salomé Grouard, installée à Hong Kong depuis cinq ans, nous parle de la politique culturelle du gouvernement pro-chinois.

**Tu me disais qu'il y avait, à Hong Kong, de fortes tensions entre le gouvernement et les scènes musicales locales et indépendantes. Tu peux m'éclairer ?**

**Salomé Grouard —** Oui, c'est quelque chose que l'on ressent beaucoup ici. Une rivalité est en train de se créer entre les événements sponsorisés par le gouvernement et les initiatives que la scène indépendante essaie depuis longtemps de mettre en place. Pour faire simple, le pouvoir mise tout sur l'organisation de méga-événements, au détriment des communautés d'artistes locales.

**De quels types de méga-événements parle-t-on ?**

Principalement des concerts de stars internationales comme Coldplay, qui peut faire jusqu'à quatre dates d'affilée *sold out*, et d'artistes de cantopop, l'équivalent de la chanson de variété en France. Il n'y a pas vraiment d'entre-deux. Si on part dans la politique, ce sont principalement des artistes ralliés au gouvernement et au marché chinois qui sont donc favorisés. Il faut aussi comprendre que la pandémie a fait beaucoup de mal, des lieux-cultes de la scène underground ont fermé. Et comme celle-ci a été très impliquée dans les manifestations de 2019, le gouvernement hongkongais a décidé de ne pas l'aider à se relever.



↑ Les artistes hongkongais R.I.D.D.E.M., Delf et Cehryl sur le tournage du clip *Me, Myself and Yu*.

**Quand tu parles des manifestations de 2019, tu fais référence au mouvement contre l'amendement de la loi d'extradition qui, selon les manifestant·es, aurait permis à la Chine continentale de s'ingérer dans les affaires juridiques de la région ?**

Exactement. Hong Kong a longtemps été considéré comme un système libéral qui, traditionnellement, s'est exprimé contre le gouvernement chinois. Au pic des manifestations, un quart de la population hongkongaise était dans la rue. En Asie de l'Est, ce genre d'événement est en général assez calme et pacifiste. Là, tu voyais des gens se prendre des gaz lacrymogènes et des cocktails Molotov voler. Tout ça pour protester contre un rapprochement entre les gouvernements hongkongais et chinois.

**Le choix délibéré du gouvernement de Hong Kong de privilégier l'organisation de gros événements est donc une manœuvre politique qui vise à offrir le moins de visibilité possible aux scènes musicales et culturelles locales, plus enclines à porter une voix de contestation ?**

Ils ne le diront jamais comme ça, mais dans le fond, c'est ce qu'il se passe. Par exemple, si tu regardes les événements post-Covid soutenant les droits des personnes queer, des femmes et les droits humains en général, beaucoup ont été annulés ou placés sous étroite surveillance du gouvernement. En gros, tous les événements dits "inclusifs", portés par des scènes musicales (electro, rock, rap) politiquement très engagées, ont commencé à sauter, pour privilégier des artistes qui, d'une manière ou d'une autre, sont acceptés par le Parti communiste. **Propos recueillis par François Moreau**



Salomé Grouard




# SI DOUX, ET POURTANT SI RAFRAÎCHISSANT.

*Seul le cidre réunit les contraires. Légèrement alcoolisé ( le plus souvent entre 2 et 6 degrés ), le cidre, même le plus doux, est intensément rafraîchissant. Pour respecter ses saveurs fruitées et sa fine pétillance, servir votre cidre bien frais.*



CIDRES DE FRANCE

Tant de qualités à (re)découvrir

UNICID, RCS Paris 422 148 759.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

# LES VISAGES

## Charli XCX, queen of the pop age

**En 2024, *Brat,* son sixième album, l'a propulsée en nouvelle icône de la pop, capable de façonner la tendance et d'être le catalyseur d'une époque. Retour sur l'itinéraire de cette sale gosse au pouvoir d'attraction évident, avant de la découvrir sur scène, au festival We Love Green.**

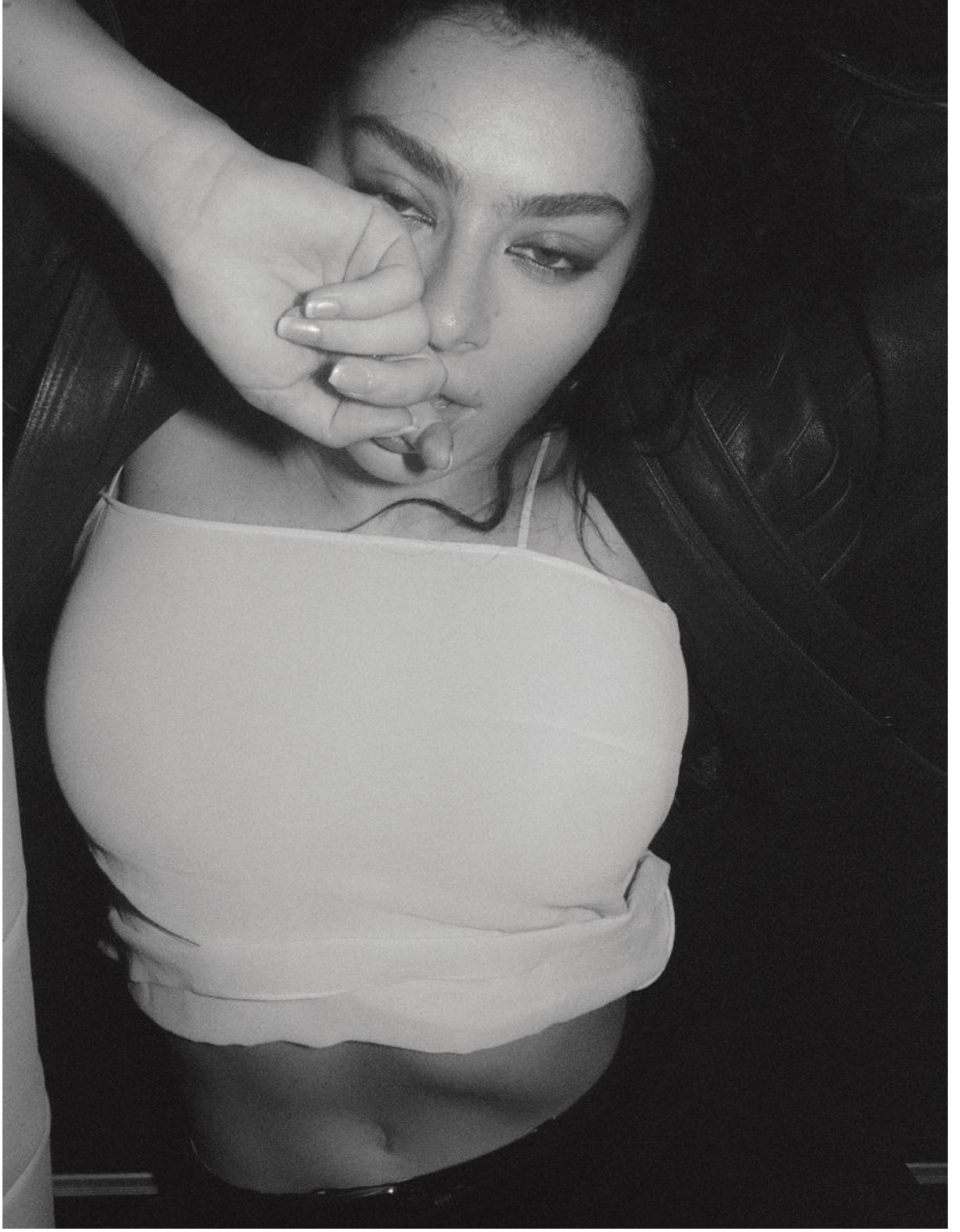
À 14 ans, cette native de Cambridge, née d'une mère indienne et d'un père écossais, commence à faire de la musique. Elle parvient à convaincre ses parents de lui prêter de l'argent pour enregistrer *14,* un premier album autoproduit. En ouverture d'une série de ballades à la guitare, dont l'influence se situe entre Avril Lavigne et Britney Spears et publiée seulement sur MySpace, on peut notamment y entendre *!Francheskaar!,* un titre techno déjà fait pour retourner un club, qui lui permettra de faire ses premiers concerts sur la scène rave londonienne à seulement 16 ans, chaperonnée par ses parents.

Majeure, elle déménage à Londres mais quitte vite son école d'art pour se consacrer pleinement à la musique et sort son premier album studio, *True Romance* (2013). Ce qui fait sa marque de fabrique est déjà là : son accent *so British,* ses influences allant de la Madonna des débuts à l'énergie débridée de Crystal Castles, en passant par l'efficacité commerciale d'un Calvin Harris – une aptitude qui lui permettra de connaître son premier hit générationnel, *I Love It* (2012), qu'elle a offert au duo suédois Icona Pop tout en s'y glissant en featuring. C'est à nouveau en featuring et dans l'ombre de la rappeuse australienne Iggy Azalea qu'elle atteint son premier numéro 1 au *Billboard* avec *Fancy* (2014). Son premier succès solo, elle le décroche quelques mois plus tard avec l'imparable *Boom Clap,* qui aurait encore pu lui échapper puisqu'elle l'avait d'abord proposé à Hilary Duff.

Une rencontre musicale déterminante a alors lieu : celle de Sophie, musicienne et productrice de génie. Ensemble, elles façonnent *Vroom Vroom,* un EP où se manifeste pour la première fois l'obsession de Charli XCX pour les voitures : *Backseat, Unlock It, Porsche, White Mercedes,* jusqu'au titre qu'elle crée pour le film *Barbie, Speed Drive*. Symbole d'un hédonisme débridé, d'un rapport fétichiste au consumérisme, et figure mythologique du capitalisme, la voiture représente chez elle l'évasion puis la destruction dans le cronenbergien album *Crash*.

Avec Sophie, le son devient plus expérimental, plus pointu, plus riche. La productrice la met aussi en contact avec toute la scène émergente de l'hyperpop. Sa mixtape *Number 1 Angel* (2017) est pétrie de ces influences, et ses figures de proue, A. G. Cook et Danny L Harle, y participent. Les disques suivants accueillent des collaborations de plus en plus prestigieuses : Caroline Polachek, Carly Rae Jepsen et Kim Petras sur *Pop 2* (2017), Christine and the Queens, Sky Ferreira et Haim sur *Charli* (2019), Rina Sawayama et à nouveau Caroline Polachek et Christine and the Queens sur *Crash* (2022). Chérie de la communauté gay séduite par sa féminité *camp,* Charli XCX explore dans ses chansons les thèmes classiques de la pop (le romantisme, le temps qui passe) mais y ajoute une dimension sexuelle et fêtarde aux influences numériques, notamment via son usage immodéré de l'Auto-Tune.

En juin 2024, Charli XCX est en passe de devenir la chanteuse pop la plus cool de la planète. Son sixième album studio, *Brat,* est un chef-d'œuvre à la fois musical et marketing. Pensée durant des mois, sa pochette vert citron, où sont seulement apposées les quatre lettres du titre dans une police Arial légèrement compressée, devient un mème instantané. Le terme *brat,* qui désigne à l'origine un·e sale gosse, devient dans la bouche de Charli XCX, et selon une logique de retournement du stigmate, un symbole de l'acceptation de soi et de ses imperfections. Pour la pop star, le mot qualifie *"une fille un peu bordélique et qui aime bien faire la fête, qui fait des choses un peu débiles parfois… mais qui est aussi très honnête"*. Le *Collins* (l'équivalent anglais du *Robert*) en fait son mot de l'année et y ajoute un second sens : *"Caractérise une attitude confiante, indépendante et hédoniste."*



L'été 2024 est alors baptisé Brat Summer : tandis que la candidate démocrate à la présidentielle américaine Kamala Harris en tente une récupération politique, l'album s'impose comme un phénomène de société, atteint la troisième place du *Billboard* et décroche huit nominations aux Grammys, tout en recevant un excellent accueil critique. Enchaînement de quinze titres à la puissance tubesque ahurissante, *Brat* est un disque de clubbing *(B2b, Von Dutch)* avec quelques sublimes respirations *(Everything Is Romantic, So I)*. Il est suivi à l'automne d'un album de remixes où figurent notamment Ariana Grande, Billie Eilish et Julian Casablancas, faisant de *Brat* une sorte d'épicentre de la pop contemporaine, un endroit où se croisent et s'harmonisent ses différents courants. Relancé à la faveur du *Brat Tour* qui s'achèvera en août, le phénomène Charli XCX devrait se poursuivre au cinéma, puisque la chanteuse a composé la BO du prochain film de David Lowery, mais jouera aussi dans ceux de Gregg Araki, Romain Gavras et Takashi Miike.

Après plus d'un an dans la lumière, Charli XCX aspire aussi peut-être à retrouver un peu d'ombre. C'est en tout cas ce que laisse penser la clôture de son second concert à Coachella le 19 avril. Après avoir décrété, sur les écrans géants du show, le Brat Summer terminé, un second message appelait à l'avènement d'un *"autre genre d'été"*, avant que les noms d'au moins 25 musicien·nes et cinéastes ne défilent. Une façon de passer le relais et de partager l'exposition dont elle bénéficie aujourd'hui. Une sale gosse, mais aussi une chic fille. **Bruno Deruisseau**

En concert à We Love Green, Paris, le 7 juin.





Warner Music



# Haska Shyyan, prose combat

## Avec *Dans leur dos*, l'écrivaine s'impose comme la nouvelle voix de la littérature ukrainienne : dans un style ultra-contemporain, elle signe le roman d'une génération perdue.

Quand on demande à Haska Shyyan de nous décrire l'impact qu'a la guerre sur sa vie quotidienne, la liste qu'elle nous envoie est tellement longue qu'on ne pourra hélas pas la reproduire ici. *"Quand ma sœur et moi choisissons une école pour nos enfants, l'un des facteurs majeurs est la qualité de l'abri anti-bombes. Les hommes ne peuvent pas quitter le pays, il y a le couvre-feu la nuit, les coupures d'électricité, les alertes à la bombe…"* À 44 ans, l'écrivaine et traductrice a fait un choix rare : retourner à Lviv en septembre 2023, après avoir quitté Kyiv en 2021 avec son mari (le journaliste français Sébastien Gobert) et leur fille, pour voyager puis s'installer à Bruxelles. *"Lviv est à 60 km de la frontière avec la Pologne, et parfois on a la tentation de dire que la vie y est presque normale. Mais dès que je traverse cette frontière et me retrouve dans un lieu vraiment en paix, je comprends que nous nous sommes seulement ajustés à la situation et avons appris à accepter l'inacceptable."*

Cet inacceptable, sa génération n'y croyait pas quand, en 2014, Haska Shyyan était en train d'écrire son livre. Publié en 2019, *Dans leur dos* est le roman de la jeunesse ukrainienne, une plongée ultra-contemporaine dans l'Ukraine du XXIe siècle, qui renouvelle complètement l'imagerie

Olga Zakrevska

poético-folklorique longtemps véhiculée. *"Pendant longtemps, la littérature ukrainienne a été perçue comme quelque chose de très rustique (dont le spectre, très large, irait du bucolique à la misère). Cela a été en partie causé par la stratégie de la Russie impérialiste de rabaisser les cultures nationales au seul folklore, démontrant ainsi que seule la culture russe était haute et aristocratique."*

Le style est nerveux, le langage, direct, le sexe, explicite, les marques, aussi présentes que dans n'importe quel quotidien, comme les séances de gym où l'on se compare aux autres, les soirées passées à boire avec sa meilleure amie et les réseaux sociaux déréalisant tout. Le tout côtoyant la réalité la plus brute : la guerre, la boue, la faim. Et la séparation : le roman s'ouvre quand Marta, trentenaire, apprend que son *boyfriend* va rejoindre l'armée. C'est donc la guerre vue et vécue du côté des femmes, celles qui restent, qu'a choisi de décrire Shyyan. *"Dès 2014-2015, j'ai vu de plus en plus de femmes autour de moi devenir les compagnes de militaires – pas juste des hommes envoyés à l'armée, mais prenant vraiment part à la guerre. Les premières veuves et les premiers orphelins ont commencé à apparaître dans nos cercles de proches. C'était impossible de ne pas penser à ce qu'elles ressentaient, et combien elles avaient à cacher leurs vraies émotions sous la pression sociale d'embrasser le rôle de la femme du héros. C'est arrivé à une génération qui était la première à avoir une vie décente en Ukraine, une génération où beaucoup de femmes ont réussi à s'émanciper, à bâtir des carrières, sur fond d'une société de patriarcat 'soft', où il existe encore une vraie pression à devenir épouse et mère."*

Le roman va suivre, à travers Marta, la déflagration d'un couple ; ou l'histoire, très universelle, de la façon dont chacun·e aime, tient le coup, résiste ou non, confronté·e à une situation extrême. Dans ce contexte, l'art et la littérature en Ukraine ont connu un regain, nous dit Haska Shyyan – surtout la poésie, les textes qu'on placarde et l'édition qui ont fait un bond. Aujourd'hui, elle rassemble ses poèmes en vue d'un recueil, écrit un livre pour enfants et a repris le roman qu'elle avait commencé avant de quitter Kiyv. *"Une ville alors très cool, surnommée 'la nouvelle Berlin' (mais en mieux), où les gens faisaient des raves la nuit et s'engageaient dans des mouvements sociaux le jour. C'est fini maintenant. J'écris sur un Paradis perdu."* **Nelly Kaprièlian**

*Dans leur dos* de Haska Shyyan (Robert Laffont/"Pavillons"), traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn, introduction d'Andreï Kourkov, 368 p., 22,50 €. En librairie.





Nouvel album

LA MARCHE BRUME se rapproche de son but
sans se préoccuper des songe-malices tapis dans la forêt.
Il y a pourtant des monstres qu'il vaut mieux éviter de réveiller…

La quête de Tempérance et des sorcières continue !

Un conte moderne noir et joyeux, une réflexion métaphorique sur la société de consommation et les violences faites aux femmes, par Stéphane Fert.

« Une aventure écolo, féministe et fantastique. »
*Télérama*

« Une palette d'héroïnes hautes en couleur ! »
*Le Parisien*



AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

Stéphane Fert / Dargaud Benelux 2025



# Model/Actriz, la fièvre au corps

## Deux ans après un premier album enflammé, le quatuor américain revient avec *Pirouette,* un disque dance et industriel qui confirme sa place de choix sur la scène punk.

On commençait presque à se résoudre à l'idée qu'on avait fait le tour du postpunk, que ses codes avaient de quoi faire bâiller. Puis Model/Actriz a éclos, impulsant un virage dance et bruitiste à une scène qui manquait de radicalité. En 2023, le groupe de Brooklyn a lancé sa discographie avec *Dogsbody,* un album tout en tension aux couleurs industrielles. Première déflagration. Deux ans plus tard, le quatuor poursuit ses déambulations dans un New York moite et ténébreux avec *Pirouette,* un disque dont le titre suffit à faire comprendre qu'ici non plus, il n'est pas question de rester les fesses vissées sur sa chaise. Encore moins de s'enliser dans un immobilisme mortifère. *"Notre musique est très connectée au mouvement",* analyse à ce propos le chanteur Cole Haden, ajoutant que *"la façon dont le son anime le corps"* est *"quelque chose de central dans* [leur] *réflexion"*.

Si *Dogsbody* avait de quoi créer une atmosphère extatique, humecter les corps et nous propulser tout droit dans les clubs fiévreux de la ville, *Pirouette* panse les entailles du passé et puise dans les souvenirs traumatiques de Cole. Par sa plume cathartique, il entend digérer une adolescence entachée par la honte de ne pas correspondre aux stéréotypes de genre martelés dès l'enfance, construite en subissant le poids du jugement, notamment pour avoir tenté d'assumer sa sexualité. Balayer les souffrances, une par une. Et s'affranchir une bonne fois pour toutes de ses démons, ceux-là mêmes qui rôdent encore dans le Delaware, État de la côte Est des États-Unis où il a grandi.

Le quatuor s'est formé en 2016. À ce moment-là, Ruben Radlauer (batterie) et Jack Wetmore (guitare) jouaient déjà de longue date ensemble. Leurs familles étant amies, les deux compères s'amusaient à lancer des jams avec leurs paternels respectifs. *"Le mien était à la basse, moi à la batterie, Jack à la guitare et son père à la trompette. Nos deux pères étaient bassistes, je suppose que le mien a gagné le débat de savoir qui allait pouvoir en jouer!",* se marre Ruben. Des années plus tard, alors qu'ils étudient au Berklee College of Music de Boston, les deux copains – ensuite rejoints par Aaron Shapiro, à la basse – font la rencontre de Cole, lors de l'une de ses performances. *"Une sorte d'opéra électronique",* précise ce dernier. Ruben et Jack restent estomaqués face à ce chanteur en corset, qui se tord dans tous les sens, le visage recouvert de faux sang. *"J'ai fait beaucoup de théâtre en grandissant. Ça m'a forgé, en plus de développer une admiration pour des divas telles que Liza Minnelli, Patti LuPone, Bernadette Peters et des popstars comme Lady Gaga, Gwen Stefani ou Janet Jackson",* détaille Cole Haden.

Ce sont elles qui lui ont montré le chemin. Jusqu'à devenir le *frontman* qu'il est aujourd'hui. *"Il y a des anges qui veillent sur tout/Et ils m'enverront directement en maison de correction pour une performance médiocre",* chante-t-il sur *Audience.* Tout donner sur scène, ou ne rien donner du tout, dans le sillage de ces artistes. Rien d'étonnant donc à sa récente collaboration avec Miley Cyrus, pour qui il a coécrit *Prelude,* le titre d'ouverture du prochain album de la chanteuse. De la pop au punk, il n'y a parfois qu'une pirouette. **Louise Lucas**

*Pirouette* (True Panther Records/Dirty Hit). Sorti depuis le 2 mai. En concert à Petit Bain, Paris, le 17 juin.





Kane Ocean

LE BON MARCHÉ
RIVE GAUCHE

# LE PLUS PARISIEN DES MAGASINS
DANSANT

24 RUE DE SÈVRES, PARIS 7ÈME
LEBONMARCHE.COM



# MOURAD MERZOUKI
COMPAGNIE KÄFIG

RÉSERVEZ VOS PLACES
DÈS MAINTENANT

# BABEL
CRÉATION INÉDITE À PARTIR DU 4 SEPTEMBRE

UNE COPRODUCTION LE BON MARCHÉ RIVE GAUCHE ET ENCORE UN TOUR - LICENCE N°2 R-2022-000010
LE BON MARCHÉ - 24, RUE DE SÈVRES, PARIS 7ÈME

# LE NAUFRAGE

## TOUTE HONTE BUE

Condamné pour agression sexuelle, Nicolas Bedos publie un long récit qu'il présente comme un examen de conscience autocritique. Il faut se concentrer pour en trouver la moindre trace.

Arrêtez tout : il paraît que le nouveau livre de Nicolas Bedos est le contraire de ce qu'on pensait. Que ce n'est pas *"un livre contre les victimes"*, ainsi qu'il l'a expliqué à Léa Salamé, que c'est même *"l'histoire d'un connard"*, comme le placarde (citant l'auteur) la une d'un *Point* peu soupçonnable de féminisme enragé ; bref, que c'est tout sauf un brûlot suintant de ressentiment, visant à se faire justice six mois après sa condamnation pour agression sexuelle, à piétiner la parole de ses accusatrices, à dézinguer les dérives de l'époque et se poser en victime d'un néo-maccarthysme féminin. Bedos, rompant un "silence" qu'on a à peine eu le temps de remarquer, trimballe son numéro de repenti dans les médias pour nous décrire, la main sur le cœur, une démarche d'humilité, de contrition et de pardon demandé, nouée à une quête de réponses puisées dans ses souvenirs de jeunesse – il révèle notamment qu'un acteur célèbre l'a violé, un ami de son père dont il ne donne pas l'identité.

Manque de pot, quand on le lit, finalement, c'est comme prévu. *La Soif de honte* coche toutes les cases de la grille de bingo antiféministe, sans rien à envier à un édito d'Élisabeth Lévy ou un coup de gueule de Papacito, sinon des précautions de forme.

Il y a les plaignantes délirantes et mythomanes, sous l'emprise d'un climat puritain ; il y a l'industrie hypocrite et lâche, peuplée de faux-nez féministes confessant en privé qu'ils n'en pensent rien ; il y a les journalistes assoiffé·es de sang, harcelant d'honnêtes vedettes pour leur extorquer des hommes à jeter en pâture. Tout cela sans citer un nom, ce qui évite d'avoir à en répondre – beaucoup de ces anecdotes ont un doux parfum d'affabulation.

Quand les allégations restent polies, Bedos les assume – quoique via une deuxième personne du singulier qui fait l'effet d'une commode diversion à son narcissisme. Quand c'est plus ordurier, il ventriloque les autres : personne ne lui reprochera l'infamie de rapporter que celle qui l'accuse dans *Mediapart* de viol "[lui tripotait] *le cul chaque fois qu'elle était soûle"*, puisque c'est à sa sœur Victoria qu'il prête ces propos. Mais c'est dans son livre qu'il décide de les publier.

On s'épuise à différencier le Bedos nouveau de l'ancien, sinon par l'emballage. Le prétendu récit de ses hontes est indiscernable de celui qu'en d'autres temps il tenait fièrement de ses dépravations de seigneur, sa contrition ne pouvant se départir d'une cuistrerie grotesque qui la neutralise : je ne me souviens de rien, j'ai sûrement encore joué du piano toute la nuit… En guise de rupture avec sa part sombre, *La Soif de honte* n'entérine que la permanence de son orgueil et de sa fatuité : Bedos, quoi qu'il advienne, ce sera toujours l'étalage de l'ascendance (son obsession pour la célébrité de son entourage, son dégoût quasi phobique des mondes anonymes), du fric (pas une scène de découverte horrifiée des nouvelles étapes de son *cancelling* qui ne se déroule dans une villa corse ou sur un voilier) et des femmes conquises en tel nombre qu'il déplore ses difficultés au moment de nommer sa future fille : comment faire quand on a baisé tous les prénoms ? Voilà ce qu'il écrit quand il se pique d'être digne – on imagine à peine le résultat s'il se tenait réellement pour honteux. **Théo Ribeton**

*La Soif de honte* de Nicolas Bedos (Éditions de l'Observatoire), 304 p., 22 €. En librairie.



Laurent Koffel/Gamma-Rapho via Getty Images

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

# ROCK en SEINE

DU 20 AU 24 AOÛT 2025



## 20 AOÛT 2025

CHAPPELL ROAN

LONDON GRAMMAR

LUVCAT * SUKI WATERHOUSE ...

## 21 AOÛT 2025

A$AP ROCKY * VAMPIRE WEEKEND * DOECHII * KHRUANGBIN

BARRY CAN'T SWIM * MK.GEE * MONTELL FISH ...

## 22 AOÛT 2025

ANYMA

AURORA * CARIBOU * EMPIRE OF THE SUN * MARC REBILLET

GOOD NEIGHBOURS ...

## 23 AOÛT 2025

JUSTICE * JAMIE XX * JORJA SMITH

ARTEMAS * DABEULL * LUIDJI ...

## 24 AOÛT 2025

QUEENS OF THE STONE AGE * FONTAINES D.C.

LAST TRAIN * STEREOPHONICS * WALLOWS

KNEECAP * SHARON VAN ETTEN & THE ATTACHMENT THEORY ...

INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2-L-R-21-2969 – N°3-L-R-21-9270 – ILLUSTRATION : Sébastien Feraut ©Nark1

Revolut GENERALI CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX SAINT-CLOUD RATP Brut. Région îledeFrance Les Inrockuptibles L'EQUIPE Libération DEEZER france.tv inter

# L'ÉPOQUE

# Le boycott, une arme à double tranchant ?

**Tesla, les produits israéliens, les marques américaines… Les appels au boycott se multiplient dans un contexte géopolitique et idéologique tendu. En France, les maisons d'édition appartenant au groupe Bolloré sont également visées. Comment cet outil de résistance redessine-t-il le paysage ?**

Texte Pauline Le Gall

Illustration Freak City pour Les Inrockuptibles

Moteur de recherche, machine à soda, service de messagerie… C'est un petit échantillon des produits américains que certain·es Français·es ont promis de boycotter au lendemain des annonces de Donald Trump sur l'augmentation des tarifs douaniers. Un peu plus tôt dans l'année, c'est la marque Tesla qui s'est vue boudée en Europe pour protester contre le rôle de son patron Elon Musk dans le gouvernement américain. Et la liste de ces actions citoyennes est longue dans l'histoire récente. *"Le boycott est l'un des moyens les plus accessibles pour faire pression,* nous explique Philip Balsiger, spécialiste de la sociologie économique et des mouvements sociaux. *Qu'est-ce que l'on peut faire si l'on veut exprimer son mécontentement vis-à-vis d'Israël ou des États-Unis ? On peut boycotter.*" Armelle Laborie-Sivan, qui a coécrit en 2016 *Un boycott légitime – Pour le BDS universitaire et culturel de l'État d'Israël* (du nom de la campagne "Boycott, désinvestissement et sanctions" lancée en 2005 contre les compagnies opérant dans les colonies israéliennes ou dans les territoires occupés), explique que cette forme particulière d'action, historiquement très prisée outre-Atlantique, est *"un moyen citoyen de manifester sa solidarité avec une cause et sa désapprobation d'une politique. C'est un appel à prendre conscience qui peut aller jusqu'au niveau des gouvernements".*

Le mot prend ses origines dans l'Irlande de la fin du XIXe siècle. Dans le comté de Mayo, un propriétaire terrien refuse aux fermiers une baisse du loyer de leurs terres. L'agent embauché pour percevoir les loyers, Charles Cunningham Boycott, les expulse. *"La ligue agraire locale incite alors les habitants du comté à cesser de faire affaire avec lui,* raconte Jeanne Guien, autrice du *Consumérisme à travers ses objets* (2021). *Le boycott a donc un lien avec la vie économique en général : le travail, la consommation, la production, et plus généralement avec le lien social généré par les échanges. 'Boycotter', c'est à l'origine refuser d'inclure dans les échanges économiques qui cimentent la communauté quelqu'un qui s'en est désolidarisé. Dans les sociétés consumeristes où consommation et production sont séparées, et où tout passe par l'achat, le sens du mot 'boycott' s'est restreint au fait de ne plus acheter quelque chose.*"

### CONTRER BOLLORÉ

En juillet 2024, au lendemain des élections législatives et après une forte mobilisation citoyenne pour lutter contre l'extrême droite, une centaine d'organisations comme Attac (organisation altermondialiste) et les Soulèvements de la Terre (mouvement collectif d'écologie politique) lancent la campagne *"désarmer l'empire Bolloré".* Elle a pour but de multiplier les actions dans les nombreuses entreprises sous la houlette du milliardaire français, des entrepôts pétroliers de Bolloré Energy, à Strasbourg, à l'entité Blue Systems, à Nantes. Les militant·es s'attaquent aussi au milieu littéraire : depuis que Vivendi (groupe de Vincent Bolloré) a racheté Lagardère en novembre 2024, il est à la tête de Hachette et de ses maisons d'édition •••


STOP!
!!

→ de littérature (Fayard, Stock, Grasset, JC Lattès…) et de manuels scolaires. Cette situation n'inquiète pas que les militant·es de gauche : une cinquantaine de maisons d'édition indépendantes se sont réunies pour faire paraître ce mois-ci *Déborder Bolloré,* un ouvrage collectif qui retrace l'itinéraire de Vincent Bolloré, son idéologie et son rôle dans les médias. Florent Massot, éditeur, y appelle par exemple les auteur·rices à choisir de publier dans des structures indépendantes et les maisons à *"travailler ensemble, à penser des circuits de diffusion, de distribution, de la mutualisation"*. Il revient sur la nomination de Lise Boël, éditrice historique d'Éric Zemmour, à la tête de Fayard en juin 2024. Nomination qui a eu des effets immédiats : le départ de certain·es auteur·rices (Virginie Grimaldi, Baptiste Beaulieu…) et la publication "sous X" des mémoires de Jordan Bardella en novembre 2024.

Début avril, la maison d'édition a fait paraître *Pour qui roule Mediapart ?,* un livre à charge contre le média indépendant qui a beaucoup enquêté autour des différentes branches de l'empire Bolloré. *"Hachette est le premier acteur de l'édition française et le troisième mondial,* analyse la journaliste Marie Bénilde, autrice du *Péril Bolloré* (2025). *Or les médias et l'édition donnent dans la société française un vrai pouvoir : celui de dicter l'agenda et les idées. Combien de théories comme celles du 'grand remplacement' ou du 'wokisme' ne sont plus du tout marginales depuis la bollorisation des idées ? Il est au centre du jeu. En cela, il a réussi son OPA sur la vie démocratique*."

## LA FORCE DU COLLECTIF

Face à ce constat, la riposte s'organise. 80 libraires indépendant·es, qui s'étaient déjà regroupé·es en juin 2024 sous le collectif des libraires antifascistes, appellent dans une tribune à *"escamoter"* les *"livres Bolloré"* pour lutter contre le *"combat civilisationnel"* du milliardaire breton à la *"puissance tentaculaire"*. Il·elles proposent de ne pas mettre en avant les livres publiés chez Hachette, d'organiser des journées *"sans Bolloré"* ou d'aller jusqu'au boycott. En parallèle, le collectif Désarmer Bolloré commence en décembre dernier à imprimer des marque-pages colorés faisant figurer Zaho de Sagazan (elle-même boycottée pour avoir critiqué Cyril Hanouna par Europe 1, Europe 2 et RFM, propriétés du groupe Bolloré) ou Aya Nakamura. Ces marque-pages, qui appellent à ne pas acheter Hachette mais surtout à privilégier les maisons d'édition indépendantes, sont distribués aux librairies intéressées ou glissés dans les livres *"de manière pirate",* comme nous l'explique Marc des Soulèvements de la Terre. *"800 000 marque-pages ont été diffusés et on va en réimprimer* [une nouvelle salve est en cours de conception avec des illustrateur·rices]. *Certaines personnes ont déposé ces marque-pages en équipe ou individuellement, en allant faire leurs courses. Nous avons aussi fait des actions pour visibiliser la campagne dans des supermarchés du livre et notamment dans des Relay, puisqu'ils appartiennent à Bolloré et diffusent les livres de Hachette. On est dans une recherche d'action directe collective sur différents secteurs de l'empire Bolloré. Nous n'avons pour le moment encore aucune idée de l'impact de cette campagne sur les ventes et nous savons que le boycott doit se construire progressivement pour peser économiquement. Mais conjugué à d'autres formes d'interventions, il peut avoir un vrai impact sur l'emprise de Bolloré, surtout dans un monde qui devrait a priori être majoritairement hostile à sa présence*."

## PRÉCARISER L'INDUSTRIE DU LIVRE ?

Du côté du monde de l'édition, l'appel au boycott récolte des réactions mitigées voire négatives, dans un secteur déjà atteint par une baisse des ventes. Manuel Carcassonne, directeur des éditions Stock, le juge *"hautement absurde". "Je peux comprendre que l'on boycotte un livre à titre personnel, même si je ne suis pas pour, et qu'un libraire se dise qu'il ne veut pas mettre en avant telle ou telle idée. Mais décider d'un boycott général de maisons d'édition avec une vraie diversité éditoriale, qui existent depuis des dizaines d'années, je ne suis pas d'accord."* Alors qu'il prépare sa rentrée littéraire, il nous explique avoir eu des discussions avec des libraires *"qui s'intéressent aux forces en présence dans l'édition, à quelle maison d'édition appartient à quel groupe. Mais aucune librairie ne* [lui] *a dit vouloir boycotter* [s]*a rentrée littéraire"*.

Même écho chez Olivier Nora, directeur des éditions Grasset, qui n'a pas l'impression que sa maison soit *"visée par ce boycott d'aucune manière". "En tant que patron de Grasset, cela ne me touche pas au niveau de la mise en place, je n'ai pas vu de marque-pages dans nos livres. En tant qu'éditeur et citoyen, je pense que c'est une attitude contre-productive. On ne répond pas à des opinions contraires par l'invisibilisation. La démocratie consiste à contredire les livres qui déplaisent par la production d'idées différentes."* Il prône plutôt *"la liberté de publier pour l'éditeur, la liberté de commander pour le libraire et la liberté d'acheter pour le lecteur"*. Manuel Carcassonne comme Olivier Nora affirment n'avoir, pour l'heure, reçu aucune pression pour changer leurs lignes éditoriales. Le boycott fait courir

**"Nous savons que le boycott doit se construire progressivement pour peser économiquement."**

**Marc, militant aux Soulèvements de la Terre**

le risque de précariser une industrie du livre déjà très fragile et de voir s'amenuiser des catalogues riches et variés.

### UN MOYEN D'ACTION LIMITÉ

Pour les libraires indépendant·es, cette question est particulièrement sensible. Soazic Courbet, gérante de la librairie féministe L'Affranchie à Lille, a écrit un texte contre l'appel à un boycott systématique dans le recueil *Déborder Bolloré*. *"Quand on appelle au boycott de Bolloré, on s'attaque à 10 % du problème de la fascisation et de la précarité du monde du livre. Il y a toute une structuration à changer pour que tout le monde puisse survivre, et pas seulement les gros investisseurs."* Même avec sa sélection féministe, antiraciste, anticapitaliste, L'Affranchie compte Hachette Livre comme deuxième plus gros chiffre d'affaires en 2024. Difficile, donc, de s'en passer. *"Plutôt que d'essayer de démonter Bolloré, ce qui me semble impossible,* souligne-t-elle, *je trouve cela plus sain d'organiser des contre-pouvoirs. D'essayer, collectivement, de faire mieux."* Sophie Noël, sociologue spécialiste de l'édition, estime que *"les libraires ont de vrais moyens de nuisance. Ils peuvent moins exposer les livres, moins les commander. Même s'ils ne font pas de boycott, ils passent leur temps à refuser certains livres. Mais si le boycott fait souffrir certaines maisons d'édition, est-ce que cela suffira à affecter Hachette dans son ensemble ?"*

Chloé Thibaud, qui a notamment publié l'essai féministe *Désirer la violence* (2024) aux éditions Insolentes, maison qui appartient à Hachette, estime qu'il est dommage de *"boycotter d'un seul bloc sans savoir qui est derrière tel ou tel projet. Vivre de l'écriture,* continue-t-elle, *est très difficile. Exiger des journalistes et autrices une absolue pureté vis-à-vis des actionnaires des maisons et médias où nous signons, c'est être déconnecté de la réalité"*. L'aspect tentaculaire de l'empire Bolloré ne facilite pas la tâche : *"Il faudrait,* souligne-t-elle, *arrêter de regarder les films produits par Canal+, ne plus écouter les artistes signés chez Universal Music. Ou, pour les artistes, ne plus donner d'interview au* JDD, *qui appartient aussi à Vivendi."*

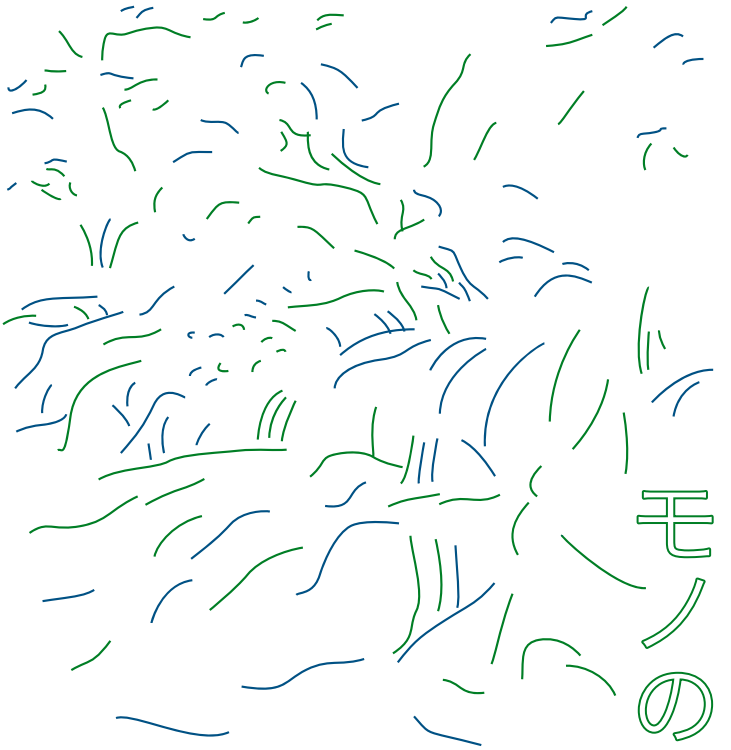
Pour Armelle Laborie-Sivan, le boycott dans le milieu culturel est toujours particulièrement compliqué. *"On met la culture sur un piédestal,* explique-t-elle, *comme si elle était par définition du côté du bien."* Le boycott a surtout une valeur informative. Il a permis de souligner que X appartient à Elon Musk ou que J.K. Rowling, l'autrice de *Harry Potter,* tient des positions transphobes. *"C'est l'arme du faible contre le fort,* estime Marie Bénilde. *Elle problématise ce qui relève de l'habitude."* Un outil, donc, pour nous ouvrir les yeux, contre la léthargie générale.

*Déborder Bolloré,* ouvrage collectif sous la direction de Burn~Août (éditions Burn~Août), 144 p., 12 €. En librairie le 6 juin.
*Le Péril Bolloré* de Marie Bénilde (La Dispute), 150 p., 13 €. En librairie.
*Un boycott légitime – Pour le BDS universitaire et culturel de l'État d'Israël* d'Armelle Laborie et Eyal Sivan (La fabrique éditions, 2016), 200 p., 10 €.
*Le Consumérisme à travers ses objets* de Jeanne Guien (éditions divergences, 2021), 228 p., 17 €.


L'ÉCOLOGIE DES CHOSES

30.04 – 26.07.25

モノのエコロジー



Regards sur les artistes japonais et leurs environnements de 1970 à nos jours



Maison de la culture du Japon à Paris

Mardi-samedi 11h–19h / Fermé les jours fériés
101 bis, quai Jacques Chirac, 75015 Paris
M° Bir-Hakeim / RER Champ de Mars
www.mcjp.fr

Organisation : MCJP (Fondation du Japon), Frac Sud–Cité de l'art contemporain
Avec le soutien de : Association pour la MCJP
Avec le concours de : MAMC+ Saint-Étienne Métropole

Maison de la culture du Japon à Paris
FRAC SUD Cité de l'art contemporain
MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN SAINT-ÉTIENNE MÉTROPOLE
L'Œil
The Art Newspaper
Les Inrockuptibles

# LE CLASSEMENT

Chaque mois, *Les Inrocks* s'attellent à un classement. À l'occasion des trois concerts de l'inénarrable Beyoncé au Stade de France, retour en cinq chansons sur la carrière de l'artiste texane, dont la discographie dessine une certaine idée de l'histoire des États-Unis.



## 1 FORMATION (LEMONADE, 2016)

*"Beyoncé est noire ?"*, s'interroge ironiquement un sketch de l'émission satirique américaine *Saturday Night Live* passé à la postérité au moment de la sortie de *Formation*, morceau fondateur de sa deuxième partie de carrière. Perchée sur le toit d'une voiture de police de La Nouvelle-Orléans submergée par les eaux, elle y déclame, sur un motif sonore obsédant, *"mon papa vient d'Alabama, ma maman de Louisiane/Tu mélanges ce n**** à cette créole et ça te donne une bombe texane"*. Convoquant l'imagerie des Black Panthers pour évoquer le mouvement Black Lives Matter ou rappelant l'inaction de son pays dans la catastrophe humanitaire de l'ouragan Katrina en 2005, qui a fait plus de 1 800 mort·es dans cette région majoritairement peuplée d'Afro-Américain·es, l'incandescent *Formation* allume la mèche d'une discographie qui n'en finira plus de prendre en grippe l'histoire politique coloniale et raciale de son pays. The United States of Beyoncé.

## 2 DRUNK IN LOVE (BEYONCÉ, 2013)

Le 13 décembre 2013, l'astéroïde *Beyoncé* s'écrase sur les plateformes de streaming. Sans crier gare, Queen B vient de publier son cinquième album solo. Aucune annonce préalable, aucune promotion, elle s'incarne désormais en pop star démiurgique et grande maîtresse des horloges. Au centre de ce disque étonnamment sombre trône *Drunk in Love*, à la gloire de son *power couple* formé avec Jay-Z. Alors que la trap d'Atlanta s'apprête enfin à déferler sur le monde après une décennie de gestation, Beyoncé s'attribue ses codes au service d'un titre insolent et sexuel, tirant le meilleur parti de ce genre aux productions viciées.

## 3 CRAZY IN LOVE (DANGEROUSLY IN LOVE, 2003)

Quelques mois après la parution de *'03 Bonnie & Clyde*, le nouveau couple-star de l'industrie musicale réitère l'expérience avec *Crazy in Love*, sur le premier album solo de Beyoncé. Aux côtés de Jay-Z, alors parmi les rappeurs les plus révérés, l'ex-figure de proue de Destiny's Child s'offre un succès planétaire pour son premier single en son nom. La future Queen B propulse cet hommage rétrofuturiste au funk, construit autour d'un sample des Chi-Lites, en imparable ode à l'inconséquence et au sentiment amoureux. Un départ sur les chapeaux de roue.

## 4 YA YA (COWBOY CARTER, 2024)

Dans le second volet de sa trilogie d'albums entamée avec *Renaissance* en 2022, la Texane livre un nouveau morceau définitif de sa riche carrière : *Ya Ya*. Samplant Nancy Sinatra et référençant *Good Vibrations* des Beach Boys, elle y fait se télescoper trois décennies de musique américaine et ravive l'héritage du Chitlin' Circuit, le réseau de salles de concerts qui a programmé des artistes noir·es à l'époque de la ségrégation raciale. Un moment de ravissement où l'émancipation par la fête retrouve sa charge insurrectionnelle.

## 5 WORK IT OUT (AUSTIN POWERS IN GOLDMEMBER: MUSIC FROM THE MOTION PICTURE, 2002)

Alors en passe de devenir l'une des artistes solo qui définira la pop – et plus largement la musique – du XXIe siècle, Beyoncé s'autorise une incartade cinématographique dans la comédie d'espionnage burlesque *Austin Powers dans Goldmember* (2002). De cette curieuse anomalie dans la carrière réglée comme du papier à musique de Queen B naîtra un titre : *Work It Out*, produit par The Neptunes. Sorte de pastiche funk des années *Soul Train* boosté par le futurisme affolant de la paire Chad Hugo et Pharrell Williams, ce single léger ferait presque office de prototype de la relecture contemporaine des musiques électroniques afro-américaines de *Renaissance*. Un pied dans le passé, l'autre dans la réinvention perpétuelle – depuis toujours. **Théo Dubreuil**

En concert au Stade de France, Saint-Denis, les 19, 21 et 22 juin.





Sony Music

LIVE NATION
présente






# OÙ EST LE COOL

## Galliera joue des ombres, Cartier attrape la lumière, Dior a trouvé l'homme idéal et Jack Gomme continue sa révolution.

Texte Manon Renault



### ↑ Des sacs légers comme l'air

Parmi les tout·es premier·ères lauréat·es du festival de Hyères, un duo discret et visionnaire : Sophie Rénier et Paul Droulers, fondateur·rices de Jack Gomme. Quarante ans plus tard, la marque reste fidèle à son époque, sans jamais courir après la mode. Ici, pas de grands effets mais des révolutions tranquilles : en 1996, le sac Kangourou, asymétrique et ultra-pratique ; en 2006, la ligne Light, légère et imperméable, bien avant que le mot "techwear" n'envahisse les feeds ; plus récemment, la ligne Nova, laboratoire de matières futuristes. Plus de 90 % de la production est made in France, les matières, dénichées entre Japon et Europe, et l'atelier, niché entre Belleville et les Buttes-Chaumont. Chez Jack Gomme, le vrai luxe, c'est de ne jamais trahir son idée de départ.

*jackgomme.com*

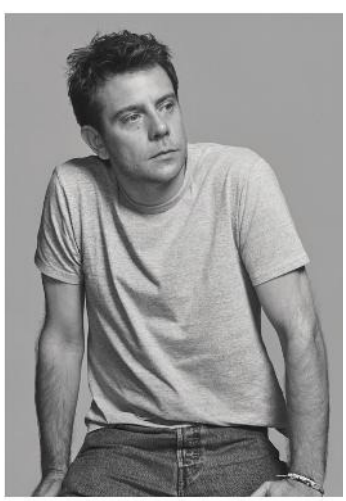


### Poignet de légende

Il y a des montres qui ne vieillissent pas. Elles changent de format, d'humeur – mais pas de destin. La Santos de Cartier est de celles-là. Sa version 2025 est un petit modèle, 27 mm x 34,5 mm : une évocation de la montre historique, avec cadran soleillé pour attraper la lumière et mouvement quartz pour filer droit. Le genre d'objet qui a tout vu, des poignées de main douteuses de Gordon Gekko (Michael Douglas dans *Wall Street* d'Oliver Stone, 1987) aux *lyrics* "love-torturées" de SDM en 2024. Entre-temps, elle n'a pas pris une ride : mieux, elle a appris à vivre avec son époque.

*cartier.com*

### ↙ Un nouveau chapitre pour Dior Homme



Mercato, suite (et pas fin) : Jonathan Anderson s'apprête à faire ses premiers pas chez Dior Homme dès la prochaine Fashion Week de Paris, fin juin. Lui qui, il y a plus de dix ans, dynamitait la masculinité à coups de bustiers et de shorts à volants arrive dans la maison de l'avenue Montaigne avec un pedigree en béton. On l'a parfois oublié, mais avant de signer le renouveau de Loewe, Jonathan Anderson a secoué la mode masculine dès 2008 avec sa propre marque dont les défilés faisaient hurler le *Daily Mail,* croisant vestiaires homme et femme avec des pantalons taille haute et des crop tops pour garçons. Depuis, ses intuitions ont largement infusé la culture visuelle contemporaine. Dior Homme par Jonathan Anderson, sans doute un rendez-vous avec l'histoire.

*dior.com*



## ↑ Le parterre fleuri de Rick Owens

On croit connaître Rick Owens : gothique, une silhouette taillée pour le Berghain, des bottes comme venues de Saturne. Bref, une figure de l'underground figée dans une nuit blanche éternelle. Sous la houlette du curateur Alexandre Samson, l'exposition que le Palais Galliera consacre au créateur s'attelle justement à déjouer ce cliché. Rick Owens, c'est aussi un itinéraire classique : des débuts de patronnier à la manière d'Alaïa, un amour des constructions précises, un imaginaire nourri par Huysmans, le Hollywood des années 1930 et Gustave Moreau. Le parcours, ponctué d'œuvres de Joseph Beuys et de Steven Parrino, révèle cet autre Owens, jusqu'à reconstituer sa chambre californienne partagée avec Michèle Lamy. Et parce que le créateur ne tient pas entre quatre murs, il s'empare aussi de la cour du musée, drape ses statues et en repense même le parterre fleuri. Plus qu'une rétrospective, une immersion.

*Rick Owens, Temple of Love* au Palais Galliera, Paris, du 28 juin au 4 janvier.

## ↙ Nouveau lab



Derrière les façades haussmanniennes bien sages du Triangle d'or, 229 Lab cultive l'art du contre-pied. Fondé en 2023 par Marie Polo, artiste, cinéaste et thérapeute, et l'artiste Édouard Burgeat, le lieu oscille entre showroom arty, laboratoire créatif et *safe space* pour esprits sensibles. On y trouve des workshops, des conférences d'artistes, des expos mordantes comme *Sluttitude* (manifeste contre les clichés sexistes), mais aussi des sessions de méditation. L'idée ? Rassembler création et intériorité dans un Paris souvent trop pressé pour penser.

*229lab.com*

David Sims · Owens Corp. · Jenia Filatova

**FOODING**

## La Joie, rira bien qui Sri Lanka le dernier !

### L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : des saveurs explosives dans un lieu de caractère.

Coutumier des plans à plusieurs associé·es, serial ressusciteur de bistrots avec des bouts de ficelle, le restauranimiste Florent Ciccoli (Café du Coin, Recoin, L'Orillon, Jones) a cette fois serré la pince de son ami Minod Withana (qui officiait déjà au Café du Coin) pour mettre sur les rails ce local du 11e parisien. Entre les murs céramiqués de cette ancienne boucherie (carrelage en cassons, mobilier contreplaqué sur mesure), le chef sri-lankais glisse ses lames et l'âme de son pays dans une cuisine ouverte au garde-manger sourcilleux du sourcing. Dans les assiettes ce soir-là (entre 8 et 13 €) : pois chiches *vadai*, cousins lointains des falafels, un peu arides avant la mise au vert dans un vivifiant chutney de coriandre ; stupéfiant *egg hopper*, soit un bol fait de crêpe dentelle crousti embarquant œuf coulant, oignons caramélisés *(seeni sambol)* et coco râpée torréfiée *(pol sambol)* ; virtuose soupe d'asperges vertes au lait de coco faisant planer moules et *muruku* (petit nid de légumineuses frit) ; et curry noir au top porc confit, avec brocolis aux crevettes séchées *(mallum)* et patate douce rôtie. Restait à planter sa cuillère dans une crème (un peu trop) brûlée, transportée par un gros crush de curcuma et massala vert… Des plats qui débarquent en formule et menu le midi, à 19 ou 22 €. Et pour la soif, une sélection de vins nature (macération catalane Hey! par Amós Bañeres à 7 € le verre, rouge roussillonnais Octobre des Foulards Rouges à 33 € la bouteille), une bière maison infusée au riz et thé en collab avec les Bières de Belleville (10 € les 44 cl) ou un kombucha Archipel à la feuille de figuier (7 € les 33 cl).

La Joie, du mardi au samedi de 12 h à 14 h 30 et de 19 h à 22 h 30, 117, rue du Chemin-Vert, Paris XIe.
*Découvrez toujours plus de hot spots partout en France sur l'app iOS du Fooding et sur lefooding.com !*



# All-In, sur le devant de la scène



**Porté par Charli XCX ou Chloë Sevigny, le label de Benjamin Barron et Bror August Vestbø s'impose comme l'un des plus singuliers de sa génération.**

Texte Manon Renault

Chez All-In, les vêtements flottent au-dessus des corps. Aux commandes du label, un duo américano-norvégien composé de Benjamin Barron et Bror August Vestbø, finalistes du prix LVMH 2025. Leur spécialité ? Faire léviter le familier, rendre étrange ce qui est connu. Pulls suspendus en aplat, chemises échappées des portants, tutus figés, comme dotés d'une mémoire propre : leurs vêtements racontent l'instant où l'on entre dans un rôle, ou peut-être celui où on le quitte. *"On veut créer des personnages à partir des vêtements, leur donner une histoire, presque une vie propre"*, expliquent-ils.
Adopté par Chloë Sevigny, Lily-Rose Depp ou Charli XCX, All-In capte l'air du temps et la critique s'emballe. Depuis Vetements en 2015, qui a vu Demna et Guram Gvasalia sacraliser le hoodie et dynamiter les codes bourgeois, Paris attendait un nouveau séisme. Le label s'amuse avec les tropes des féminités populaires et réinvente la robe bustier de gala, les T-shirts de pop stars portés par les adolescentes pour jouer avec la "nostalgie cheap" et le désir. Comme libéré du corps, le vêtement devient alors lui-même un personnage.

## DU PAPIER AU TISSU

Avant la mode, il y eut le papier.
En 2015, dans le prolongement de son projet de fin d'études, Benjamin Barron lance le premier numéro du magazine *All-In*. Alors étudiant au Bard College, un temple arty perdu entre Whitman et les cabanes à pancakes aux États-Unis, il imagine une revue pour rencontrer les talents mode de New York. Pari gagnant puisqu'il croise la route de Bror August Vestbø, un jeune prodige norvégien qui vient de créer son premier label. Bror devient le directeur artistique du second numéro. Un monde est né, avec des personnages mutants, des scrapbooks bricolés, des récits déviants. *"On nous disait que le papier était mort. Mais j'y voyais un espace de collaboration et de formes personnelles manquantes."*
Sans annonceurs, soutenus par quelques marques, ils commencent à fabriquer leurs propres vêtements. En 2019, encouragés par la créatrice de mode irano-américaine Maryam Nassir Zadeh (derrière la marque MNZ), ils montrent leurs pièces dans un showroom improvisé dans un Airbnb parisien. Enthousiasmée, Maryam les pousse à continuer, jusqu'à leur premier défilé en septembre, dans sa boutique.
Lotta Volkova, styliste-culte passée par Vetements (le destin !) et aujourd'hui chez Miu Miu, achète leurs premières pièces. Depuis, elle ne les quitte plus.
Ce qui anime Barron et Vestbø, c'est l'envie de créer des personnages composites, contradictoires. *"Il y a toujours un conflit intérieur. C'est comme si la personne qu'on imagine n'existait pas vraiment."* Et leur obsession pour l'hyperféminité résonne : *"C'est l'image de soi la plus construite. Ces pop stars, ces reines de beauté sculptent leur apparence à l'extrême."* Le vêtement chez All-In n'est jamais neutre : il est un filtre, un écran, une narration. À l'heure où l'on parle de vêtements numériques switchables en un clic, Barron et Vestbø défendent le tangible : des vêtements portables mais aussi porteurs de fictions. Le sociologue Erving Goffman résumait : *"La vie sociale est une scène."* Chez All-In, le costume lui-même semble parfois vouloir quitter la scène avant l'acteur. Suspendu à quelques millimètres du corps, il expose l'illusion fondamentale : nous jouons tous·tes, à chaque instant. Alors, puisque la mascarade est inévitable, autant la brandir comme un étendard. C'est peut-être ça, au fond, le vrai message d'All-In.

↑ All-In, collection n°5, *Uptown Girl*.

Pascal Gambarte

En partenariat avec
SAMSUNG

JBL

LA FNAC ET LA VILLE DE PARIS PRÉSENTENT

# FNAC LIVE PARIS

02|03|04
JUILLET 2025
GRATUIT

PARVIS DE L'HÔTEL DE VILLE

## BABY VOLCANO • EDDY DE PRETTO
## MIOSSEC • OLIVIA RUIZ
## ST VINCENT • ZINÉE...

PARIS SEINE

fnac

sacem pass Culture Moulinex DEEZER Le Parisien Le Média Positif radio nova billboard Society le Bonbon Les Inrockuptibles france•tv

# L'ART DE LA TRANSMISSION

Elle a un regard très doux, et lorsqu'elle est avec son bébé – une petite fille de quelques mois –, elle s'illumine. Quand elle la met dans sa poussette, elle la câline et lui chante des chansons. Mais quand elle sort du foyer d'accueil où elle est hébergée avec son enfant et qu'elle retrouve sa mère qui la supplie de revenir à la maison en promettant qu'elle s'occupera de l'enfant, le regard de la jeune femme se métamorphose, et c'est les yeux dans les yeux qu'elle lui rappelle qu'elle fut une mauvaise mère, qu'elle est toujours alcoolique et violente, et qu'elle est incapable d'être une grand-mère. Et pourtant, quelques mois plus tard, la jeune mère au regard si doux "donnera" son enfant bien-aimée, en son âme et conscience et en toute légalité, à un couple de bobos aimant·es et friqué·es.
Elle s'y résout après une longue réflexion pour préserver l'avenir de son enfant et sa liberté à elle, et l'on ressent l'ampleur de la déchirure de cette décision existentielle lorsque, après avoir embrassé sa fille qui lui sourit, elle referme la portière de la voiture. Pas l'ébauche d'une teinte moralisatrice. Juste des visages, des corps, des bébés qui crient et qui pleurent, des mères, jeunes, très jeunes, trop jeunes (?) pour assumer leur maternité, fruit du hasard, le plus souvent, plus que d'une décision réfléchie. L'action se passe dans un foyer d'accueil où deux tribus de femmes doivent cohabiter : celle de l'équipe soignante et celle de ces jeunes femmes enceintes, ou déjà mères, qui se demandent si elles veulent, à supposer qu'elles le puissent, continuer à être mères.
Je défie quiconque qui sort du nouveau film des frères Dardenne, sobrement intitulé *Jeunes Mères,* de ne pas avoir besoin d'un mouchoir, tant nous sommes ému·es et étourdi·es par la justesse du ton, le courage de ces jeunes filles et la profondeur des thématiques abordées dans ce road movie psychique et métaphysique. On connaît la méthode des Dardenne : une première phase d'immersion dans un milieu, la construction d'une trame narrative d'après ce travail quasi anthropologique, l'interprétation au plus proche de ce qui nous fait humain·e, caméra scrutant les visages, plans-séquences sur l'inattendu qui surgit, hyper-présence du son. Être là pour montrer l'ineffable, juste être là pour nous permettre de comprendre ce que nous ne savions pas.

***Être là pour montrer l'ineffable, juste être là pour nous permettre de comprendre ce que nous ne savions pas.***



La première fois que j'ai entendu sa voix, c'était un soir d'hiver dans un petit théâtre. Il était tout près de nous, seul en scène et, sans crier gare, il a commencé, sans aucun artifice, à parler de la maladie de sa mère. Il expliquait qu'elle ne comprenait pas ce qu'on lui faisait, que, lui aussi, il avait du mal à le lui expliquer, car les infirmières n'avaient pas le temps de parler, ni à la mère ni au fils. Et puis sa voix s'est subitement enrouée, il nous a avoué que sa mère était morte et que, d'ailleurs, il n'aurait pas pu en parler si elle avait été encore vivante. Alors nous, dans ce petit théâtre, nous avons tous·tes compris que Mohamed El Khatib parlait pour restituer la beauté, la force de l'humour de sa mère, et que les mots qu'il prononçait étaient aussi une forme de transmission et d'inscription de toutes les femmes de la génération de sa mère dans notre histoire, à défaut de figurer dans les livres d'histoire. Metteur en scène, auteur, réalisateur et plasticien, il a inventé, comme les frères Dardenne, une forme d'art : il parle pour les autres. Il travaille avec elles et eux, là aussi en immersion, avant une mise en forme destinée au partage. Il est au Grand Palais pour… parler de sa mère et… pour vous parler.

*Jeunes Mères* de Jean-Pierre et Luc Dardenne, avec Babette Verbeek, Elsa Houben, Janaïna Halloy Fokan (Bel., Fr.,1 h 45, 2025). En salle.
*Le Grand Palais de ma mère. Mohamed El Khatib,* rétrospective au Grand Palais, Paris, du 13 au 29 juin.



Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

LES FRANCISCAINES DEAUVILLE

# PIERRE ET GILLES
## MONDES MARINS



## EXPOSITION
**24 MAI 25 › 4 JANVIER 26**

lesfranciscaines.fr

**Pierre et Gilles**, *Philomène* (Mica Argañaraz), 2021
Don de l'Association des Amis des Franciscaines. Ville de Deauville, *Les Franciscaines* ©Pierre et Gilles

DEAUVILLE | NORMANDIE | Calvados LE DÉPARTEMENT | VRANKEN POMMERY | ARQANA | IDEC | PGS GROUP | econocom | SETDN | MARY Automobiles | T.KAHN-HAMM | ATELIER 39 | CAISSE D'ÉPARGNE | icl | les inrockuptibles | BeauxArts | Konbini | L'ŒIL DE LA PHOTOGRAPHIE | DEAUVILLE LA 1ère RADIO

# POURQUOI CHARLOTTE ABRAMOW AIME…

## BACH



Un·e artiste partage un coup de cœur. La photographe et réalisatrice belge, qui a signé de nombreuses couv des *Inrocks*, dont celle-ci avec Damso, nous confie sa tendre passion pour le compositeur allemand.

“Je l’ai sans doute entendu pour la première fois dans le ventre de ma mère, elle qui est passionnée de musique classique. Ensuite, Jean-Séb a bercé toute mon enfance. Ce sont peut-être même mes premiers souvenirs de musique.
Je me souviens encore du CD, celui de Martha Argerich, une photo d’elle, encadrée par ses longs cheveux noirs, qui sourit et regarde vers le bas, vers ses mains qu’on devine hors champ, avec le rectangle jaune Deutsche Grammophon. Je me souviens mettre le disque souvent dans la voiture et l’adorer. Je l’ai joué aussi, dès mes 7 ou 8 ans, j’ai appris sa mécanique dans mes petites phalanges. Quelques préludes, et la *Sinfonia,* introduction de la *Partita No. 2 in C Minor,* BO de ma vie. Est-ce que j’aime Bach parce qu’on l’a mis depuis toute petite dans mes oreilles et dans mes doigts ? J’aimerais que tout le monde adore Bach autant que je l’aime, que tout le monde puisse être touché par sa grâce comme je le suis. Je l’aime parce que c’est le GOAT, le précurseur, le MEVTR *[le meilleur d’entre vous tous réunis, aussi un titre de Damso]*.
Je l’aime pour sa pureté et sa profondeur jamais niaises, ses mélodies divines, sa poésie mathématique des voix, son étonnante modernité faite de dissonances et de contre-temps qui te font hocher la tête comme sur un tube, annonçant déjà le jazz puis le hip-hop d’aujourd’hui.
J’aime l’écouter sous les doigts vitesse turbo et le souffle de Gould, sous la douceur parcimonieuse de Friedrich Gulda ou la passion forte et vivace de Martha Argerich. J’aime ses inventions, ses fugues, ses préludes, ses variations, ses toccatas, ses partitas et aussi son concerto italien – j’attends qu’un rappeur en sample les premières mesures d’ailleurs, n’hésitez pas à me dire si ça existe déjà quelque part. Effet tantôt apaisant sur mon âme, tantôt euphorisant sur mon corps, il me transporte, me transperce, m’émeut et me fait danser, dans la rue je me retiens, mais dans mon salon je twerke. Mon corps se lâche avec mon plus grand bonheur sur du Bach. Avant le J, avant le S, forever JS.”

**Propos recueillis par Carole Boinet**




*Rêves de jeux,* avec la Ville de Paris, sur les grilles de la tour Saint-Jacques, Paris, à partir du 2 juin.
Exposition d’un nouveau projet sur la psychiatrie, avec la Fédération hospitalière de France, à la Fisheye Gallery, Paris, du 2 au 6 juillet.
Exposition personnelle au Fort Napoléon, Ostende (Belgique), à partir du 5 septembre.
*Maurice, tristesse et rigolade* au Hangar, Bruxelles, à partir du 18 septembre.

Charlotte Abramow

# Complétez votre collection Les Inrockuptibles

## Les hors-séries

Hors-série
**Gainsbourg**
11,90 €

Hors-série
**Tim Burton**
11,90 €

Hors-série
**Pedro Almodóvar**
11,90 €

Hors-série
**David Lynch**
11,90 €




## Les mensuels




**N°34** · 12,90 € **N°36** · 12,90 € **N°39** · 12,90 € **N°40** · 12,90 € **N°38** · 12,90 € **N°37** · 12,90 € **N°35** · 12,90 €

## Les Inrockuptibles Bulletin de commande :

**Je complète et renvoie ce formulaire accompagné d'un chèque à l'ordre de" Les Éditions indépendantes" à l'adresse suivante : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX**

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** VADMAG41

**Nom** .....

**Prénom** .....

**Adresse** .....

**Ville** ..... **Code postal** .....

**Pays** ..... **Date de naissance** ...../...../.....

**Email** .....@.....

**Téléphone fixe** ..... **Mobile** .....

J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des Inrockuptibles et de ses partenaires ☐ **OUI** / ☐ **NON**

**Une question ? Appelez-nous au 03 44 62 52 35 ou écrivez-nous à support@lesinrockuptibles.fr**

**Retrouvez tous les numéros et hors-séries des Inrockuptibles en scannant le QR code Paiement CB rapide et sécurisé**

**Je coche le(s) numéro(s) souhaité(s)**

**Je commande les HORS-SÉRIES**

☐ HORS-SÉRIE **Gainsbourg (11,90 €)**
☐ HORS-SÉRIE **Tim Burton (11,90 €)**
☐ HORS-SÉRIE **Pedro Almodóvar (11,90 €)**
☐ HORS-SÉRIE **David Lynch (11,90 €)**

*prix d'un hors-série 11,90 € / Soit :* ..... *€*

**Et/ou je commande les MENSUELS**

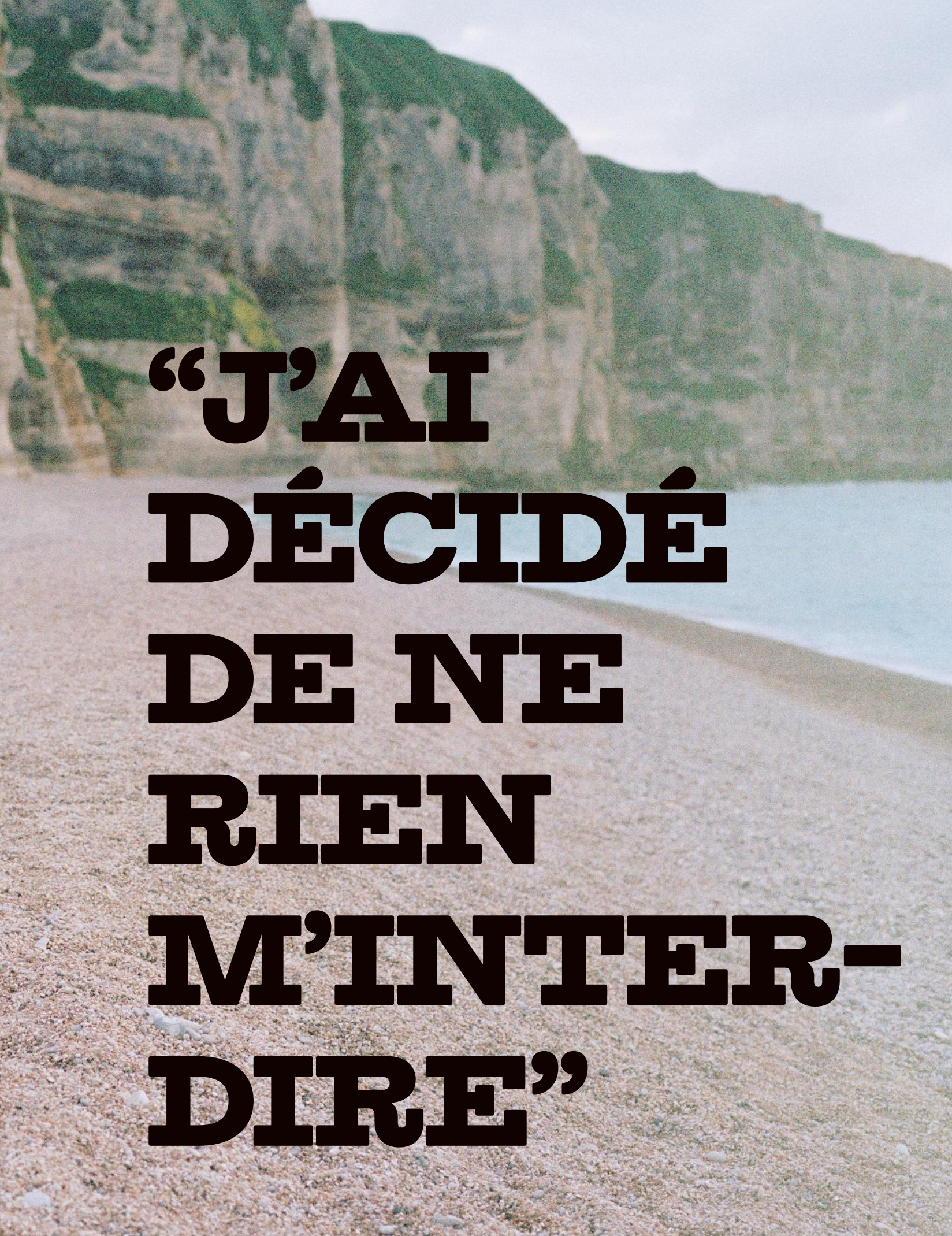
☐ N°34 ☐ N°35 ☐ N°36 ☐ N°37 ☐ N°38 ☐ N°39 ☐ N°40

*prix d'un mensuel 12,90 € / Soit :* ..... *€*

*Total de la commande :* ..... *€*

Offre valable 2 mois, réservée à la France Métropolitaine. Tarifs DROM-COM et étranger : consulter le service client par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Après enregistrement de votre règlement, réception du/des numéros commandés dans un délai de 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (frais de retour à votre charge). Vos données personnelles sont collectées et traitées par LES ÉDITIONS INDÉPENDANTES (10-12 rue Maurice-Grimaud – RCS Paris 428 787 188) aux fins de gestion de votre commande. Elles sont transmises à nos prestataires de gestion et sont conservées pendant 5 ans à compter de votre commande. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem auprès du Service Abonnements Les Inrockuptibles -60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr.





# “J’AI DÉCIDÉ DE NE RIEN M’INTER-DIRE”

# Alors que paraît son nouvel album, annoncé comme le dernier, Damso se confie longuement sur sa place dans le *game*, le statut d'artiste, les écueils de la notoriété, les années de guerre ou la part de son existence passée dans la rue. Confessions d'un enfant du siècle.

Texte François Moreau
Photo Charlotte Abramow
pour Les Inrockuptibles

Damso débarque dans la suite tout de noir vêtu deux jours avant son anniversaire – 33 ans, l'âge du Christ. Le futur vétéran de la scène rap bruxelloise s'apprête à tirer sa révérence après un soi-disant ultime album, dont le nom s'affiche en lettres capitales sur son T-shirt : *BĒYĀH*. D'autres ont déjà fait le coup, au premier rang desquels Jay-Z, qui avait promis que son *The Black Album* (2003) serait le dernier, avant de revenir trois ans plus tard avec *Kingdom Come*. Doit-on croire Damso ? Dans le fond, ça n'a aucune importance. L'œuvre du Belge est exemplaire : elle pourrait, à la manière d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, être encapsulée sous le titre générique de *L'Amour et la Violence,* tant elle est traversée par des courants contraires, entre coups de sang punitifs, catharsis sans filtre et moments de mise à nu sensibles et vertigineux. Un retour surprise dans quelques années ne changera rien à l'affaire.
Pour l'heure, l'artiste ne peut que faire le constat du chemin parcouru et regarde devant lui. Il se voit bien faire du •••

→
05.05.2025, Normandie.

# “Si tu fais des tubes et que tu te drogues, personne ne va te dire que ce n’est pas bon pour toi. Parce que tu fais des tubes, justement.”

→ design, aime bien la mode. Il ne renoncera pas complètement à la musique, mais en fera de façon plus sporadique. Il s’est même lancé dans la confection d’un court métrage intitulé *R.E.M.* pour accompagner la sortie de son disque – aucun lien avec la bande de Michael Stipe *a priori*. Depuis son couplet sur l’album *Nero Nemesis* (2015) de Booba, le natif de Kinshasa a sorti quelques classiques, est devenu indépendant – sa structure s’appelle Trente-Quatre Centimes, comme le montant en pièces qu’il avait au fond de ses poches à l’époque où il s’est retrouvé à la rue – et a collaboré avec des artistes de tous horizons (de Gazo à Louane, en passant par Kendji Girac et bien sûr Angèle). En novembre 2017, pressenti pour écrire l’hymne officiel de l’équipe nationale de foot belge, le ton monte de l’autre côté de la frontière. Un rappeur aussi cru et perçu comme misogyne ne peut pas être un modèle pour la jeunesse belge. Il sera écarté. Lui se précipitera à la librairie la plus proche pour acheter les bouquins d’autrices féministes, dont ceux de la militante américaine bell hooks ou de Virginie Despentes : *“Je ne me sens pas du tout misogyne mais j’avais envie de comprendre pourquoi l’on pouvait penser ça de moi. Dans mes textes, je ne cherche à m’opposer à personne. Je dépeins juste ma vie, et elle est souvent sombre…”,* confie-t-il aux *Inrocks* à l’époque. Aujourd’hui, il est ambassadeur du Sidaction, dont il a imaginé le nouvel hymne entouré de dix-sept autres artistes. En attendant d’en savoir plus sur son avenir, il se confie longuement aux *Inrocks,* dans un entretien où l’on apprend notamment que la quête d’une vie est d’abord intérieure.

**_BĒYĀH_, qui est censé être ton dernier album, a été enregistré avant _J’ai menti_ (2024), et pourtant il sortira après. Un peu comme les Beatles avec _Let It Be_ et _Abbey Road_…**

**Damso —** Il a été enregistré avant, puis il a été modifié. Je suis beaucoup revenu dessus : j’ai enlevé des choses, j’en ai remis d’autres. J’ai longtemps cru qu’il était fini, et puis j’y revenais. J’ai aussi gardé un morceau pour moi parce qu’il est très, très personnel. Ce n’est pas que ça me dérangeait vraiment, c’est juste que je voulais tirer ma révérence sur un truc un peu plus festif. J’ai décidé de ne rien m’interdire.

**Tu chantes même en espagnol…**

Exactement. Mais ça, c’est parce que ma meuf parle espagnol, il fallait que je l’impressionne un peu. Mon accent n’est pas ouf, mais c’est le jeu.

**C’est l’accent du cœur…**

C’est une belle réponse. Mais c’est ma vision de la musique, je pense qu’il faut tester et s’aventurer. Si ça devient un métier, tu peux vite y laisser une partie de ton âme. Surtout si tu commences à devoir faire des choses que tu n’aimes pas. Ce n’est pas ce qui m’a guidé quand j’ai débuté dans la musique.

**Par quoi as-tu été guidé quand tu as commencé ?**

Ce n’est pas la recherche de gloire qui m’a amené à la musique, mais le challenge et l’exutoire. S’il n’y a plus d’exutoire et plus de challenge, alors il n’y a plus ce nectar qui m’intéresse. La formule, je la connais. Quand on est dans la musique comme moi depuis tant d’années, on maîtrise les codes. Je sais comment faire un morceau que les gens attendent. Mais je trouve que c’est dommage de faire acheter ça à un public s’il n’y a plus ces deux ingrédients. Ce nectar-là, il m’attend peut-être dans d’autres domaines.

**Le spectre du dernier album plane depuis longtemps dans ton œuvre. Déjà à l’époque de _Lithopédion_ (2018), tu terminais avec un morceau très fort, _William,_ et ces mots : _“Dernier album ou peut-être pas, la vie nous le dira.”_ Tu sentais déjà que tu étais en train d’y laisser une partie de ton âme ?**

Je pensais vraiment ces mots. Il faut comprendre que j’étais dans une période sombre de ma vie. Au moment où j’écris *William* et que je l’enregistre d’une traite à 3 heures du matin, je me dis que c’est peut-être vain de livrer ses peines tout le temps comme ça, dans un contexte industriel où les gens, proches ou moins proches, attendent certaines choses de toi. Je me suis demandé jusqu’à quand cet exercice pouvait durer. Je ne voyais pas le *game* sous cet angle, je crois. Je pensais qu’en arrivant à le challenger, on allait tuer le truc et voilà. Mais quand j’ai regardé ma vie, j’ai réalisé qu’il fallait que je prenne du recul sur tout ça. Parce que la façon dont je délivrais ma musique ne me plaisait plus. J’avais juste envie de la récupérer et de faire ça dans mon coin. Quand je livre ma musique, c’est très précieux pour moi. Ça doit avoir du sens. Je n’avais donc aucun problème à dire : *“Je me retire et je me barre. Le monde dans lequel je suis, je ne suis pas fan.”*

**Tu es finalement revenu avec un nouvel album deux ans plus tard, _QALF_ (2020). Quels mécanismes as-tu mis en place pour dépasser cette forme de désenchantement qui t’accablait alors ?**

*QALF* est né d’une impulsion quand je suis rentré du Canada. J’avais une vision, un plan. J’ai beaucoup observé les parcours d’autres artistes : Charles Aznavour, Johnny Hallyday, Youssou

N'Dour, beaucoup de gens très différents. J'ai commencé à tracer une ligne du temps illustrant les différentes étapes de la vie d'un musicien, du début à la fin de sa carrière. C'est un peu grossier, mais je suis arrivé au constat qu'après dix, quinze ans dans le métier, on trouve deux catégories d'artistes. Il y a ceux qui continuent, lessivés. Ils font plein de choses, mais tu sens qu'il n'y a plus d'âme ; ils tournent encore, mais tu vois sur leur visage qu'ils n'existent plus, que ce ne sont plus que des noms. Et puis il y a les autres, beaucoup plus rares, qui sont très inspirants pour moi parce qu'il se dégage d'eux une forme de sérénité et de sagesse. J'ai aussi remarqué que, souvent, ces artistes font autre chose que de la musique et que, finalement, ils ne chantent plus que pour le plaisir. Les gens écoutent leurs conseils, parce qu'on les sent détachés, pas de leurs œuvres, mais de la manière dont on porte un regard sur elles. Alors que la première catégorie d'artistes dont je parle n'a pas cette forme de détachement, car ils n'ont rien d'autre dans la vie. J'ai trouvé ça trop dangereux. Je me suis dit que la longévité ne m'intéressait pas, je ne voulais rien savoir de ça. Je ne veux pas me retrouver à délivrer la même chose à 50 ans. Non, je ne veux pas. La question, aujourd'hui, c'est *"comment je me sens ?"*. C'est ce questionnement qui me nourrit. Et je te le redis, très jeune déjà, j'observais : Michael Jackson, Elvis Presley. Je regardais les débuts et les fins de carrière. Je me suis toujours dit : *"Si tu veux aller là-bas, ne te fais pas avoir. Parce qu'une fois dedans, personne ne pourra plus te dire quoi que ce soit pour t'en sortir."*

**Tu penses que l'industrie peut broyer la santé des artistes ?**

Je vais te donner un exemple simple : si tu fais des tubes et que tu te drogues, personne ne va te dire que ce n'est pas bon pour toi. Parce que tu fais des tubes, justement. C'est une relation très dangereuse que j'ai retrouvée chez certains artistes qui cumulent plein d'années de carrière et à qui tu ne peux plus rien dire parce que, finalement, ils remplissent toujours les salles.

**Les artistes dont tu parles se nourrissent aussi de cette attention portée sur eux. Tu as le sentiment que, toi aussi, tu aurais pu devenir accro à ce besoin narcissique d'être constamment visible ? Avec l'effet décuplé par les réseaux aujourd'hui, l'un des maux de l'époque…**

J'ai toujours fait attention. Les compliments doivent juste venir te caresser. Dès lors que tu les laisses entrer en toi, ça devient très dangereux. Si on te dit trop souvent que tu es beau et que tu prends ce compliment pour argent comptant, le jour où on va te dire que tu es moche, ça va te briser. Il y a une addiction à cette attention, c'est certain, et c'est très vicieux. J'ai toujours été attentif à la manière dont je reçois les compliments ou les critiques, parce que cette réception peut réellement définir tes années futures, jusqu'à ta mort. Je me suis toujours préservé. •••



# “Les compliments doivent juste venir te caresser. Dès lors que tu les laisses entrer en toi, ça devient très dangereux.”

→ **Sur *QALF,* le premier album que tu sors sur ta propre structure, Trente-Quatre Centimes, il y a ce morceau, *Passion,* dans lequel tu dis : *“La vie de star est un milieu carcéral de luxe.”* Tu te sens encore incarcéré aujourd’hui ?**

Je ne changerais pas les paroles, mais j’ai pris de la hauteur. J’ai trouvé comment me libérer de ce milieu carcéral. J’ai compris que le nom de Damso était une société, une entreprise à part entière. Au début, je voyais ça de manière négative. Je me rends compte en fait que ce n’est pas une mauvaise chose. Quand je développe mon être, je développe ma société et tout le monde se développe avec moi. Ce qui est intéressant, parce qu’une société, c’est aussi du partage. Mon activité fait travailler beaucoup de gens. Je ne voyais pas cet aspect positif avant, parce que j’étais focalisé sur mes blessures. C’est une responsabilité, mais j’ai les épaules pour l’assumer. Je ne changerais donc rien à ce morceau, mais je porte aujourd’hui un nouveau regard sur les choses.

**Dans le rap, il y a beaucoup cette idée d’être le premier, de battre la concurrence, d’atteindre le sommet. As-tu déjà eu le sentiment que cette quête était un peu vaine et creuse, finalement ?**

C’est une vaste question, je vais essayer de bien y répondre. Je vais peut-être paraître prétentieux, même si ce n’est pas mon intention. Ma manière de voir le sommet, c’était d’abord à travers le prisme du challenge. Ce qui m’inspirait, c’était le défi, la technicité, pas les chiffres de vente. Quand quelqu’un rappait et me mettait la pression, mon sommet se mesurait à ma capacité à répondre à cette pression. J’avais un rapport à moi-même intrinsèquement lié au *game*. Mais à un moment, je n’ai plus ressenti cette pression ni cette émulation. Je sentais que les gens voulaient juste faire du bon son, sans plus ; mais moi je cherchais le challenge, le truc qui me questionnerait. Petit à petit, je suis resté dans ma bulle à tester des choses, comme un enfant qui joue tout seul. D’où cette question : pourquoi je ne changerais pas de jeu ? Parce que là, le ping-pong, je le fais tout seul et ça ne m’amuse plus.

**Est-ce que tu vois ta discographie comme le témoignage d’un chemin initiatique ? Une sorte de grande confession d’un enfant du siècle ?**

Au début, oui, après ça s’est juste transformé en constat. Je ne sais pas si c’est le public ou l’industrie, mais à un moment donné tu te heurtes à un mur, parce qu’on attend de toi que tu restes celui qu’ils pensent que tu es. Or, moi, je me découvre sans cesse. J’estime que rester le même, ce n’est vraiment pas intéressant. Quand j’ai commencé, je pesais 98 kilos et j’avais un dégradé ; à l’époque de *Lithopédion,* je faisais 115 kilos et je m’étais rasé les cheveux ; aujourd’hui, je fais 100 kilos, j’ai des locks et je m’étonne d’être fidèle alors qu’avant je voulais juste baiser des meufs.

**Quel est le constat que tu as fait, justement ?**

Peut-être que les gens ne veulent pas se découvrir. Je constate qu’ils ne se découvrent plus et je me demande de manière très profonde pourquoi. J’étais tombé sur cette phrase attribuée à Benjamin Franklin : *“La plupart des gens meurent à 25 ans et sont enterrés à 75 ans.”* Je me suis dit que, putain, c’est vrai. La découverte de soi s’arrête très tôt pour la plupart des gens, alors que pour moi, on est dans l’infini, elle ne doit jamais s’arrêter. C’est d’ailleurs pour ça que j’ai aimé la pratique de la musique : je me suis découvert dedans.

**Tu parles de fidélité. Dans *Schéma,* sur l’album *J’ai menti,* tu fais justement le constat de tes *patterns* amoureux. Est-ce que l’écriture de ce morceau t’a permis d’enrayer ces boucles d’infidélité dans lesquelles tu étais enfermé ?**

Ce morceau a été écrit d’une traite et je n’ai pris conscience de ces boucles qu’après l’avoir chanté. C’était un moment tellement fou, comme si mon inconscient avait fait la chanson. Tu entends d’ailleurs que ma voix est hésitante, parce que je suis en train de comprendre que le problème, en réalité, c’est peut-être moi. Que je suis peut-être la personne toxique dans ces relations, pour de vrai. Que le problème vient peut-être de la manière dont je me suis construit. Je n’étais jamais allé si loin dans ces questionnements. Ça rejoint ce que je disais : quand j’ai commencé, j’avais 20 ans, aujourd’hui j’en ai 33, vous voulez vraiment que je raconte les mêmes choses ? Humainement parlant, ça serait dommage pour moi. Ça voudrait dire que j’ai fait treize fois le tour du soleil et que je n’ai rien appris. Autant me souhaiter la mort. •••





# “Quand j’ai commencé, j’avais 20 ans, aujourd’hui j’en ai 33, vous voulez vraiment que je raconte les mêmes choses ?”

**→ Tu comprends que le public puisse attendre toujours la même chose d’un·e artiste ?**

Je peux le comprendre, mais je ne suis pas celui qui pourra lui donner ça. Il faut aller réécouter le gars que j’étais avant pour ça, parce que moi, je donne mon âme quand je fais de la musique. Je ne crains pas le flop et je connais la technicité : si je dois tout bousiller sur une instru, je sais faire. Mais vouloir que je reste le même ? Même pour vous, les gars, je ne le souhaite pas. Ça fait trente-trois ans que je suis sur cette planète qui a des milliards d’années et vous voulez vraiment que je garde le même avis sur quelque chose ? J’apprends tout le temps. Je suis la seule star de ma famille, personne n’est venu m’expliquer les choses. Je n’ai pas eu de mentor.

**Tu penses que c’est le rôle de l’artiste que de bousculer les certitudes et prérequis du public ?**

Je serais plus radical que ça : je crois que c’est du devoir de l’auditeur de ne pas chercher à vouloir entendre ce qu’il attend d’un artiste. Si le public n’est pas prêt à écouter quelque chose de nouveau, sera-t-il prêt à écouter quelque chose de nouveau à l’intérieur de lui-même ? Pas sûr. Comment finit-on par stagner ? En ne découvrant plus de choses nouvelles chez soi. Moi je m’en fous, je ferai toujours ce que je kiffe. Comme je dis souvent, j’ai été mis à la porte de chez moi quand j’étais plus jeune et je n’ai supplié personne pour revenir. Je n’ai aucun problème avec la honte et la haine, j’ai réglé ces questions. Moi, ça va. C’est plus vous, les gars. Est-ce que vous allez bien ? Quelles sont les choses que vous avez découvertes sur vous ces cinq dernières années ? S’il n’y en a pas, alors il faut se remettre en question.

**Ces remises en question ont-elles été douloureuses pour toi ?**

Bien sûr. Mais la douleur est salvatrice. C’est dans la douleur qu’on guérit. Jusqu’à peu, je ne me rendais pas compte que j’avais été exposé à des choses traumatisantes, parce que c’était mon quotidien. C’est au contact des autres que j’ai compris que ce n’était pas normal qu’un gosse de 8 ans qui se fait braquer dise : *“Bah, tire”* parce qu’il est soûlé. Je m’en souviendrai toute ma vie : les rebelles qui débarquent à Kinshasa quand j’avais 6 ans, un braquage à 8 ans : *“Tu sais quoi, maintenant, tire. Depuis que je suis né il y a la guerre, tire.”* J’ai grandi avec cette vision de la mort, cette idée qu’il faut toujours être prêt. Mais est-ce que c’est suffisant pour vivre ? Je ne crois pas. J’ai dû découvrir que j’avais le droit de vivre, de m’amuser, d’être content.

**Les morceaux *Débrouillard* (2016) et *La rue est morte* (2024), aux deux extrémités de ta discographie, semblent raconter quelque chose de l’idée que c’est dans la douleur qu’on guérit. Comme deux balises qui circonscrivent l’ensemble de ton parcours, une sorte de boucle vertueuse…**

Parfaitement. C’est exactement ça. C’est très simple : *Débrouillard* restera mon son le plus violent, parce que je l’ai écrit la première fois que j’ai dormi dans la rue. Les gens pensent parfois qu’on est des personnages de fiction, mais non, parfois c’est la vraie vie. Quand je me retrouve à la rue du jour au lendemain, je ne connais pas le concept de dormir dehors. Je n’avais pas tué de gens, je me retrouvais sans toit parce que je voulais faire de la musique et que ce n’était pas ce qu’on attendait de moi. À ce moment-là, tu ne peux plus faire confiance à personne. *“T’es avec tes bagages, personne ne décroche quand tu appelles, tu es seul dans ta merde et désormais, c’est ça ta vie.”* Voilà ce que tu te dis. Comme quand on m’a braqué au bled, j’avais la rage : j’allais exterminer tout le monde, niquer le *game* et personne n’allait rien comprendre. Mon mantra, c’était de dire que personne ne me mettrait à terre. C’est pour ça qu’il y a dans *Débrouillard* cette haine et cette agressivité. S’il devait m’arriver quelque chose de violent encore aujourd’hui, ça ressortirait sans doute de la même manière, parce que je ne simule pas. *La rue est morte* témoigne d’autre chose : je suis bien, ça se passe bien, j’ai des perspectives. C’est marrant, parce que Lous *[Lous and the Yakuza]* a elle aussi fait le lien entre les deux morceaux. On a un parcours un peu similaire elle et moi, finalement, et je sais qu’elle a été émue par ce dernier morceau.

**À quel point cet épisode dans la rue a marqué ta vie ?**

Au début, le rap, c’était un challenge, mais un challenge envers moi-même. Est-ce que je suis capable d’écrire sur des *bangers* ? Je savais en tout cas que j’étais capable d’avoir une très bonne place dans le *game* francophone. Je croyais en moi, je savais que j’avais du talent parce que je travaillais tous les jours. Quand j’ai fini à la rue, j’ai compris que le monde était d’une violence que j’avais sous-estimée et qu’elle pouvait •••

# “Quand j’ai fini à la rue, j’ai compris que le monde était d’une violence que j’avais sous-estimée.”

→ surgir de n’importe où. La seule façon de survivre dans ce monde, c’est de le manger. Si tu ne réalises pas ça, t’es bon pour continuer à te disputer avec ce sans-abri qui te chasse d’un coin de rue parce qu’il estime que c’est chez lui. Je ne dénigre pas les sans-abri, bien sûr, je dis juste que tu ne t’imagines pas te disputer avec quelqu’un pour une place où dormir dehors. C’est tellement la jungle que si c’est ça la vie, alors il faut la bouffer. Une autre forme d’agressivité et d’esprit de revanche est alors apparue. D’ailleurs, ça ne m’a jamais vraiment quitté. Je ne pouvais compter que sur moi et j’étais le seul qui pouvait m’aider à me sortir de ces problèmes. C’est tellement inscrit dans mon ADN que ça me suit partout. C’est peut-être pour ça que je me moque de ce qu’on peut penser de moi aujourd’hui. Parce que quand j’en avais quelque chose à faire, personne n’en a pensé grand-chose.

**Ces schémas de violence et d’infidélité, l’envie de devenir rappeur racontent-ils quelque chose d’un mode de vie que tu aurais rejeté depuis toujours ? Une routine que tu décris dans les premiers couplets du morceau *Beautiful,* avec des horaires de bureau et la peur existentielle de s’encroûter dans un quotidien banal ?**

Très bonne question. Les routines, au contraire, je trouve ça très intéressant. J’aime en avoir. C’est l’inexistence qui me fait peur. J’ai vu plein de gens se plaindre, comme si derrière leur bureau ils ne vivaient plus. Comme s’ils mimaient quelque chose, qu’ils ne découvraient plus rien. Comme s’ils n’allaient plus se chercher eux-mêmes, à l’intérieur. Ça veut dire quoi ? Que si j’ai cette vie, moi aussi je vais m’éteindre ? Quand je posais des questions aux gens, je les sentais brusqués. Je voyais ce moment entre le déni, le combat et l’énervement. Ils avaient l’air de ne plus pouvoir penser et d’être emprisonnés. Il n’y avait plus de discussion, au point de me demander si je parlais à des gens ou à des robots.

**Est-ce que, à un moment, tu t’es fait peur en studio en explorant de nouveaux territoires ? As-tu déjà senti que tu étais sur le point de franchir des frontières que tu n’étais pas prêt à franchir ?**

Non, mais j’ai été touché parfois. Peur, non. Il m’est arrivé d’atteindre certaines limites avec certains morceaux. *William,* par exemple : c’est Jules *[Fradet, ingénieur du son et mixeur]* qui l’a gardé, moi je ne voulais même plus l’entendre, et puis *Deux Toiles de mer,* où je me suis dit que c’était quand même intime, ouais, ouf quand même. Il y a aussi ce son dont je te parlais au début et que je n’ai jamais sorti. Il n’a pas encore véritablement de titre.

**Ces dix dernières années ont vu éclore de nombreux combats (MeToo, les luttes intersectionnelles, les questions autour de la santé mentale…). Comment ces changements de paradigmes dans la société ont-ils affecté ton écriture ?**

Le mouvement de dehors crée mon mouvement intérieur. C’est quelque chose que je ressens. Je lis, je me documente. Quand j’ai commencé à me renseigner sur le féminisme, je me suis ensuite naturellement intéressé aux femmes et aux rapports que j’entretiens avec elles. Ces questions ont intégré ma musique, mais pas de façon littérale. C’est plus par le feeling, l’instinct. Comme la lecture, d’ailleurs. Un bouquin va m’amener à un autre bouquin, par ricochet. J’ai même lu des bouquins sur les hormones, comment tout ça fonctionne. Je ne serais jamais tombé dessus si je n’avais pas lu les autres avant.

**À quoi t’ont servi les livres, de manière générale ?**

Au début, les livres m’aidaient pour les rimes, les tournures de phrases. Surtout à l’époque de *Lithopédion,* qui contient beaucoup de surenchères textuelles, de formules complexes. Je crois que je cherchais surtout à m’impressionner moi-même. Quand j’ai réalisé que j’étais en mesure de complexifier un texte ou au contraire de le simplifier, je cherchais plutôt dans la lecture à découvrir des facettes de moi-même que je ne connaissais pas.

**Tu as beaucoup dit que *BĒYĀH* serait ton dernier album, que tu as envie d’explorer d’autres choses, le design et la mode, notamment. À quel moment as-tu compris que tu étais un artiste capable de t’émanciper de tout ?**

Au début, on est un artiste de la musique et on devient un artiste de la vie. J’ai tellement mis de punchlines pendant des années qu’aujourd’hui ça sonnerait faux. Je n’ai plus envie de faire ça. Je parlais à Lous ce matin, qui me montrait ses dessins – elle est trop forte, d’ailleurs. Je lui disais que j’étais en train de découvrir chez moi quelque chose que je n’aurais jamais pu imaginer. Quand j’ai commencé la musique, j’avais un plan de développement précis sur dix ans. Le seul plan que j’ai aujourd’hui, c’est la découverte émotionnelle.

*BĒYĀH* (Trente-Quatre Centimes). Sortie le 30 mai. En tournée des festivals cet été.

# LES 10 ALBUMS DU MOIS

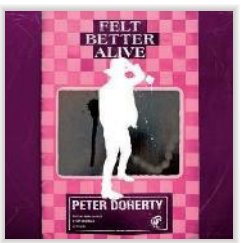
## Sélectionnés par les disquaires de la Fnac




### **DAMSO** BĒYĀH

Le rappeur belge est de retour. Effets de surprise garantis pour ce 5e album aux textes toujours aussi percutants. Portée par une production soignée, cette œuvre testamentaire s'écoute comme le reflet de sa personnalité et de son incroyable potentiel. BĒYĀH devrait marquer l'histoire du rap francophone.

Christophe, disquaire Fnac Chambéry
Retrouvez son blog sur fnac.com




**PETER DOHERTY**
FELT BETTER ALIVE




**DAVID DAMIANO**
FUNNY LITTLE FEARS




**MORCHEEBA**
ESCAPE THE CHAOS




**SKUNK ANANSIE**
THE PAINFUL TRUTH




**STEREOLAB**
INSTANT HOLOGRAM
ON METAL FILM




**LAMOMALI**
TOTEM




**GARBAGE**
LET ALL THAT WE IMAGINE
BE THE LIGHT




**THE INSPECTOR CLUZO**
LESS IS MORE




**LÉONIE PERNET**
POÈMES PULVÉRISÉS

2 CD OU VINYLES ACHETÉS

**5€*** OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS

**10€*** OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 02/06/2025 au 29/06/2025 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

# FELICITY INGRAM



←
Name: Michael
Location: London
Pronoun: they/she



↓
Name: Miguel
Location: Berlin
Pronoun: he/they/she

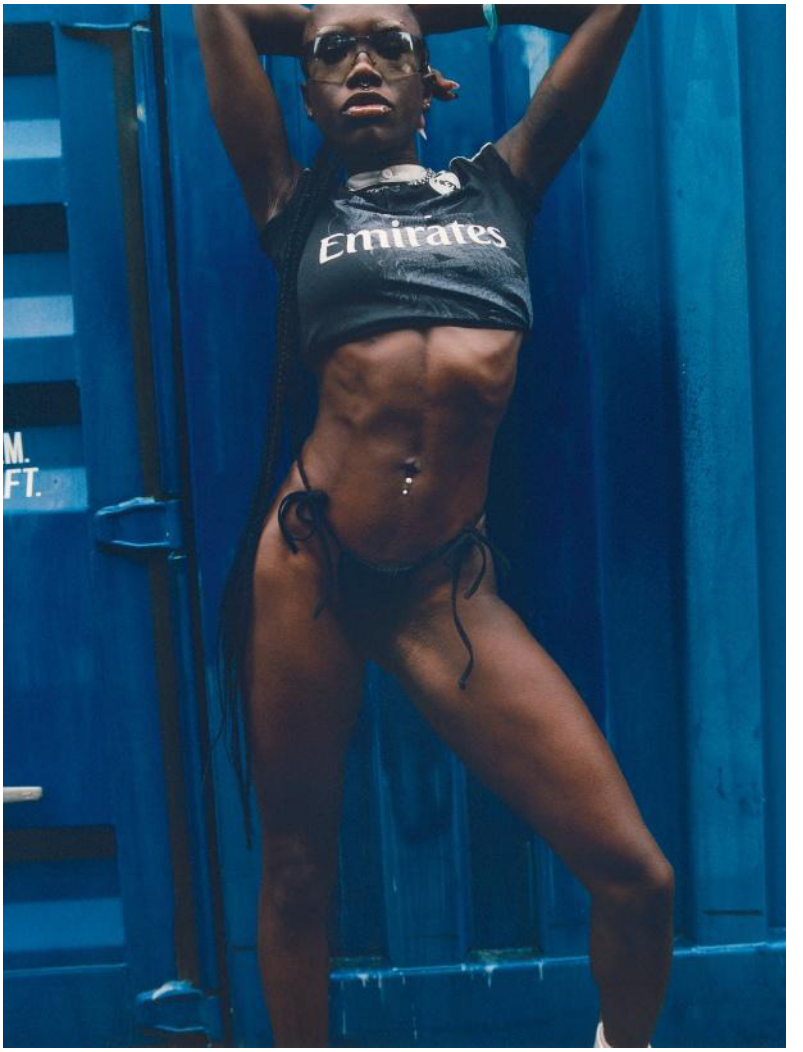


↓
Name: Pedro
Location: Lisbon
Pronoun: they/them



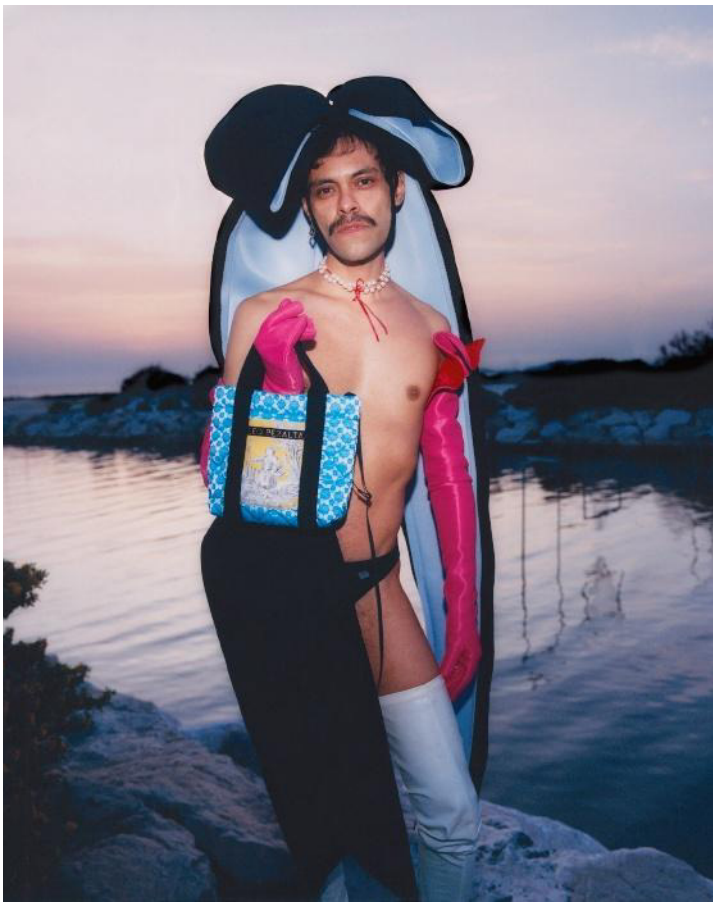
La photographe britannique Felicity Ingram est connue pour ses photographies de beauté et de mode, et reconnue pour son goût affirmé du casting l'amenant à mettre en avant des visages forts et différents de ce que l'industrie des marques peut proposer.
Dans cette série personnelle qui l'a amenée à écumer la scène rave à travers le monde (Lisbonne, Londres, Tokyo, Berlin, Séoul et Marseille), on retrouve cette volonté pointue de saisir l'atypique et le bizarre, une particularité lui venant certainement de son enfance, ayant grandi au sein d'une scène britannique alternative. Felicity Ingram a retrouvé, dans la culture rave contemporaine, cette énergie brute et créative qui lui est familière et qu'elle a voulu documenter. La sueur perle, les corps se tendent, saisis par le pouvoir unificateur de la musique et de la danse. **Aurélie Derhee**

*Technophoria* de Felicity Ingram, 50 £, sur technophoria.shop.

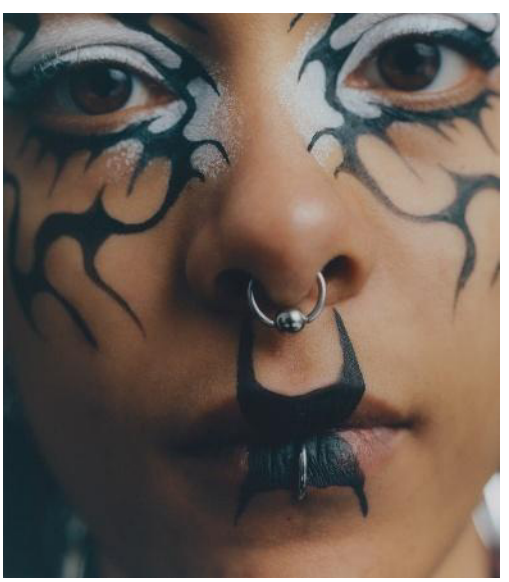





↑
Name: Reenie
Location: Berlin
Pronoun: she/her



→
Name: Leo Peralta
Location: Marseilles
Pronoun: he/him & she/her



↑
Name: Yasmin
Location: London
Pronoun: she/him



→
Name: Ryu
Location: Tokyo
Pronoun: he/him

↓
Name: Ko
Location: Tokyo
Pronoun: he/him



# “Je préfère de loin l’imaginaire à la réalité”

**Pulp publie *More*, son premier album depuis 2001. Une longue attente pour retrouver les mêmes frissons qu’à l’écoute de *Different Class*, qui fête ses 30 ans cette année. Avant l’unique concert du groupe en France, à La Route du Rock le 15 août, rencontre avec son fondateur et dandy en chef, Jarvis Cocker, ainsi qu’avec le premier fan de la bande de Sheffield devenu son guitariste, Mark Webber.**

Texte Sophie Rosemont



→
Jarvis Cocker en 2025.

Tom Jackson





Printemps 2025. En déambulant dans la National Portrait Gallery à Londres, au gré du parcours de l'exposition consacrée à l'une des revues anglaises les plus influentes, *The Face,* impossible de passer à côté de Pulp. Jarvis Cocker cabotinant sur les unes, *Common People* résonnant parmi les hymnes nationaux du virage pop de l'époque, à la fois chic et fracassant. *So British,* en somme. Parce que, après des débuts laborieux, la bande de Sheffield menée par Jarvis Cocker a squatté la tête des classements plusieurs semaines grâce à *Different Class* (1995). Certes, sans atteindre le succès phénoménal de Blur ou d'Oasis, mais fort d'une réputation de groupe si *weirdo* qu'il ne pouvait prétendre à une quelconque rivalité avec autrui. *"Je me demandais si c'était pour ça que je n'étais pas devenu populaire, alors que nous étions devenus célèbres,* analyse Jarvis Cocker, veste de velours et mèches en bataille, jambes croisées sur le canapé d'où il va longuement nous parler en ce dernier jour du mois de mars à Paris, épluchant une poignée de clémentines. *Peut-être que je ne pensais pas que ça arriverait un jour, et quand ça a été le cas, il a fallu arrêter de rêver. Et j'ai trouvé ça assez difficile. Je préfère de loin l'imaginaire à la réalité."*

En 1998, le moins tubesque mais superbe *This Is Hardcore* confirme le statut d'outsider fringant de Pulp, ensuite sévèrement plombé par le manque de succès du mitigé *We Love Life* (2001), à l'aube du XXIe siècle que le groupe n'a eu de cesse d'annoncer, sans être prêt à y vivre pour de bon. Disparition des radars, donc. La flamme entretenue par quelques travaux solo de Cocker – *Jarvis* (2006), *Further Complications* (2009), *Beyond the Pale* (2020) avec son groupe JARV IS... et même des reprises de classiques français pour le film *The French Dispatch* de Wes Anderson, *Tip-Top : Chansons d'ennui* (2021), ainsi qu'une escapade avec Chilly Gonzales (*Room 29,* 2017) – jusqu'à une nouvelle reformation de Pulp en live, il y a deux ans. Les salles sont combles, à reprendre en chœur ces paroles de *Mis-Shapes* : *"We want your homes, we want your lives/We want the things you won't allow us"*.

## TRENTE ANS DANS LES DENTS

Car l'ouverture de *Different Class* affirmait, haut et fort, qu'on pouvait être à la fois pop et marginal – ou l'inverse. Et ne se priver d'aucune ambition. À commencer par celle de Jarvis Cocker, qui menait alors ce groupe depuis 1978, avec déjà quatre albums et plusieurs formations balbutiantes, et dont •••





Steve Double/Camera Press/Abaca · Tom Jackson

***“Il faut rassembler ses neurones pour avoir des idées, mais pour les concrétiser, il faut ruser avec son intellect.”***

**Jarvis Cocker**



↖
Russell Senior (guitare), Steve Mackey (basse), Jarvis Cocker (chant), Nick Banks (batterie) et Candida Doyle (claviers) à Londres, en 1994.
↑
Candida Doyle, Mark Webber, Jarvis Cocker et Nick Banks en 2025.

→ le parcours avait été interrompu par un accident qui aurait pu lui coûter la vie – en l'occurrence, tomber d'une fenêtre en imitant Spider-Man, afin d'impressionner l'élue de son cœur. En 1995, Jarvis Cocker a déjà passé la trentaine et il sait qu'il ne lui reste plus beaucoup de possibilités de percer. Le *Babies* de l'album *His 'n' Hers* (1994) a permis à Pulp de se faire un nom en Angleterre. Et au leader de Pulp, flanqué de Steve Mackey (basse), Candida Doyle (claviers) et Nick Banks (batterie), se rajoute à la guitare le président de leur fan-club, Mark Webber. C'est lui qu'on a en face de nous, aux côtés de Cocker en cet après-midi de printemps, alors que la sortie de *More* n'a pas encore été communiquée – mais on l'a écouté compulsivement les jours précédents, épaté·e par son excellence.

On lui rappelle qu'on aime beaucoup le nom du fanzine qu'il dirigeait à l'époque, *Cosmic Pig,* qui lui avait permis d'approcher Pulp : *"Oui, c'est comme ça que j'ai appris comment fonctionnait un groupe, et les balances l'après-midi. Encore aujourd'hui, je n'arrive pas à croire qu'en allant demander à des artistes si je pouvais les interviewer pour mon stupide fanzine photocopié, j'ai réussi à devenir tour manager et guitariste de Pulp."* Peut-être parce qu'il faisait partie, lui aussi, des *common people* ? *"Je le suppose… Enfin, s'ils existent",* rigole-t-il. Car dans le plus grand tube de Pulp, son narrateur antihéros revient sur une séance de drague avec une étudiante en art qui lui susurre, au bout de trente secondes, qu'elle voudrait vivre comme les "gens ordinaires" (*"common people",* en VO), c'est-à-dire appartenant à la classe sociale inférieure à la sienne, et pourquoi pas coucher avec. À ces mots, Jarvis Cocker fronce un sourcil dubitatif. Bien sûr que les *common people* sont bel et bien réels, il en est la plus fière figure de proue depuis plus de quarante ans. Et si ce n'est pas digne d'eux de chanter, sur l'un de leurs nouveaux hymnes *Grown Ups, "la vie est trop courte pour boire du mauvais vin"*, inscription figurant sur l'un des coussins de la maison maternelle, quoi d'autre pourrait l'être ?

D'après Cocker, *"si l'on veut exprimer une opinion politique, il faut que cela vienne d'un événement personnel"*. En cela, *More* convoque largement *Different Class*. Trente ans dans les dents, beaucoup plus sentimental, l'acuité néanmoins préservée. Jarvis Cocker y raconte, avec sa nonchalance bipolaire, ses états d'âme dans une société individualiste, capitaliste, toxique, où *"personne ne veut être ton ami/Parce que tu n'es pas d'ici"* (cf. *Mile End,* qui sera utilisée par Danny Boyle sur la bande-son de *Trainspotting*), mais dont on joue le jeu souvent sans le conscientiser.

### L'IMPORTANCES DES FANTASMES

Sur *A Sunset*, Cocker continue de venger sa (différente) classe via la métaphore d'un coucher de soleil que les gens pourraient ou non se payer : *"Alors maintenant j'apprends la loi/La première règle en économie ?/Les gens malheureux dépensent plus". More* se permet également la réincarnation de personnages : Deborah, la petite amie de *Disco 2000,* est devenue Tina, qui donne son nom à un morceau du nouvel album et passe une tête sur *Grown Ups. "Certes, j'ai un faible pour les prénoms se terminant en 'a',* sourit-il. *Or, cette fille qui s'appelait Tina, elle existait vraiment ! Et il m'a semblé juste qu'elle ait sa propre chanson. Je ne crois pas lui avoir adressé la parole, ne fût-ce qu'une fois. À des moments improbables, je la voyais apparaître. Même lorsque j'ai déménagé à Londres. Ça n'est jamais allé plus loin, mais elle m'obsédait. La chanson raconte aussi l'importance des fantasmes, car nos existences s'articulent tout autour."*

Le fantasme, parlons-en… Une des pierres angulaires de la narration *made in* Pulp ? Le sexe, autant par les rêveries moites qu'il suscite que par les constats d'une crudité parfois déstabilisante. *"Little girl (with blue eyes)/There's a hole in your heart/And one between your legs",* chantait-il en 1985 sur *Little Girl (With Blue Eyes)*. Aujourd'hui, on a carrément droit à un morceau baptisé *My Sex*. Oui, celui de Jarvis Cocker. *"J'ai ce titre en tête depuis longtemps… Ayant été majoritairement élevé par des femmes, je crois que j'ai une idée étrange du sexe, que j'ai appris en les écoutant parler. Quand est venu le temps de m'impliquer dans ce domaine en tant qu'homme hétérosexuel, ça a été un point de départ intéressant mais pas très utile, car je passais mon temps à me critiquer et j'avais une attitude ambivalente envers le sexe, ce qui se ressent dans cette chanson."* Où Jarvis nous balance une belle punchline : *"I haven't got an agenda/I haven't even got a gender" ("Je n'ai pas d'arrière-pensée/Je n'ai même pas de genre").*

***"Nous entretenons une relation familiale un peu lointaine. Nous ne partageons pas grand-chose au quotidien, mais notre histoire musicale est riche."***

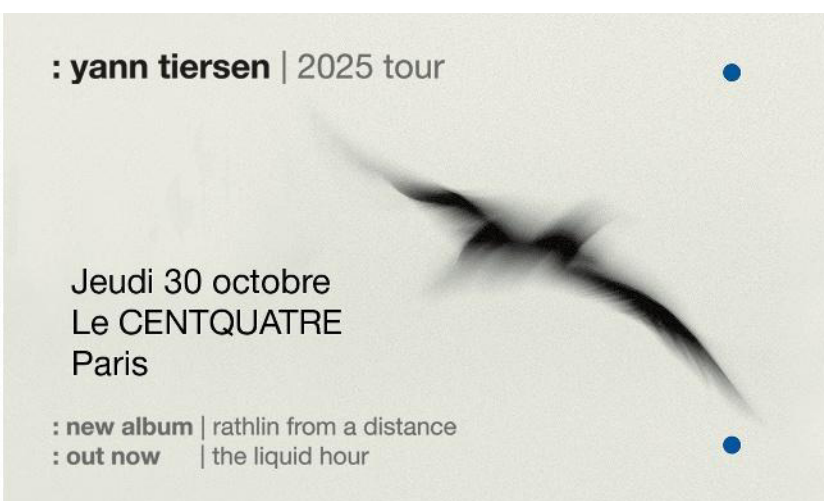
**Mark Webber**

Et d'expliciter : *"J'ai toujours eu un peu de mal avec l'exclusivité du désir, et en écrivant ces paroles, je me suis dit que ça pouvait être interprété d'une manière moins limpide que la mienne. Avec mon épouse* [la consultante artistique Kim Sion], *je suis résolu à être une meilleure personne et à partager avec elle ma musique, ce que je ne faisais pas vraiment auparavant avec mes compagnes. Je lui ai donc fait écouter tous les morceaux de* More, *et quand elle a entendu* My Sex, *elle m'a regardé d'un air interrogateur : 'Essaies-tu de me dire que tu es gay ?' Je lui ai répondu que non. Mais à chaque fois qu'elle l'écoute, je sais qu'elle se demande ce que j'ai bien voulu raconter."* Mark Webber s'esclaffe. Nous de même, et l'intéressé aussi, ravi de son petit effet.

## CHAMAN OU SHOWMAN

Car s'il y a bien un artiste performatif qui sait le rester en coulisses, c'est lui, malgré ce qu'il glisse dans *Sunset* : *"J'aurais aimé enseigner le chant au monde/Mais je n'ai pas de voix"* ou sur l'ouverture aux guitares virevoltantes du single *Spike Island* : *"Pas un chaman ou un showman* […]*/J'ai pris une pause et décidé de ne pas gâcher ma vie"*. Cela étant dit, il n'est pas à une contradiction près vu qu'il assène à la suite : *"Je suis né pour performer/J'existe pour ça, crier et pointer du doigt"*.
Cependant, le dandy sexagénaire savamment débraillé a dû s'imposer une nouvelle méthode pour la confection de *More*. *"Quand on démarre un groupe, on écrit des chansons, on les joue et on voit ce que les gens en pensent. J'avais peur de livrer un morceau tout prêt que les gens pourraient ne pas aimer. C'était comme une réflexion avant de passer à l'acte. Mais le problème, c'est que je réfléchissais trop, j'inventais les paroles, je les changeais et je divaguais. Franchement pénible. C'est ce qui a poussé Pulp à se séparer au début des années 2000. Il faut rassembler ses neurones pour avoir des idées, mais pour les concrétiser, il faut ruser avec son intellect, sinon on ne parvient jamais à terminer quelque chose et on part dans tous les sens, un travers dont je suis parfaitement coupable."*
La présence d'un nouveau producteur en la personne de l'ultra-courtisé James Ford a sans conteste contribué à la solidité des onze pistes du disque. *"C'est bien d'avoir quelqu'un qui dirige de la console, mais discrètement. James nous entendait jouer et ensuite commentait : la chanson fonctionnait ou pas. C'est tout ce dont on avait besoin. En cela, il nous a fait penser à Chris Thomas."* Soit le chef d'orchestre des deux meilleurs albums de Pulp, *Different Class* et *This Is Hardcore*. *"Beaucoup des producteurs de l'époque avaient leur propre signature sonore, alors que Chris avait enregistré les disques les plus réussis de musiciens aux horizons très distincts. James Ford est un peu pareil, il varie les styles pour en valoriser la substantifique moelle."*
Ce qui n'avait pas été le cas du regretté Scott Walker, qui avait officié aux manettes de *We Love Life* : *"Scott était génial, fascinant, mais il n'avait pas l'âme d'un producteur,* se remémore Mark Webber. *Or, sans guide, nous risquons de patauger."*
Comme il a su le faire avec les Arctic Monkeys, Florence and the Machine, Fontaines D.C. ou Depeche Mode, James Ford est parvenu à préserver l'identité sonore de Pulp tout en offrant à *More* une cohérence dont il a le secret. •••











# *“Voilà ce qui a inspiré les chansons de* More, *le fait de me dire : ‘Tu peux arrêter de ruminer juste une minute et essayer de te détendre ?’”*

**Jarvis Cocker**

## → GARDER LE NORD

Mais avant ça, il a fallu avoir envie de se retrouver. *“Nous entretenons davantage une relation familiale un peu lointaine,* analyse le guitariste Mark Webber. *Nous ne partageons pas grand-chose au quotidien, mais notre histoire musicale est riche. C’est ce qui ressort quand on joue ensemble. C’est bizarre au début, mais on n’oublie pas comment faire une chanson ensemble.”*

Ni comment la jouer. En a témoigné la fructueuse tournée de reformation de Pulp en 2023, provoquant le déclic de *More*. *“Pendant la tournée, on s’est rendu compte qu’il n’y avait pas uniquement des vieux de notre âge dans le public. Ce qui aurait pu être flippant”,* observe Jarvis Cocker. *“Nous n’avions jamais été très populaires en Amérique, et soudain, un nouvel intérêt s’est manifesté, les parents venaient avec leurs enfants, on voyait même de très jeunes adultes… C’en était presque déstabilisant”,* rajoute Webber.

Juste avant le début des concerts, Steve Mackey est décédé prématurément, à l’âge de 56 ans, en mars 2023, après plusieurs semaines de bataille contre une maladie qui a eu raison de lui. Lorsqu’on l’évoque, le visage de Jarvis Cocker s’assombrit aussitôt : *“Sa mort a sans aucun doute été un facteur majeur dans la genèse de* More. *Quand un proche décède, il ne peut plus rien apporter de nouveau. Mais nous, nous pouvons nous souvenir de lui en studio. D’autant que ma mère est décédée peu de temps après. J’ai alors pris conscience que j’avais encore des choses à écrire et à chanter, et je me suis dit que ça valait vraiment le coup d’essayer.”* Dont acte, d’abord avec un *The Hymn of the North* au lyrisme assumé, et dans lequel il s’adresse à son fils Albert, le conjurant de ne pas s’éloigner de ses racines… et de ne pas perdre le nord, tant qu’à faire.

À l’origine, ce morceau était destiné à une pièce de théâtre du dramaturge anglais Simon Stephens, *Light Falls,* qui raconte comment une mère de famille meurt, dans l’allée d’un supermarché (*common people,* elle aussi), emportée par son alcoolisme, songeant à ce que peuvent devenir ses enfants et son goujat de mari. *“Cela m’a fait revoir mon rapport à la famille. À l’époque, mon fils devait avoir 16 ans. Il se destinait, un jour ou l’autre, à quitter la maison… C’est intéressant que nous ayons cette conversation, car il part aujourd’hui même vivre à Londres. Mais quand j’ai écrit* The Hymn of the North, *j’étais pétrifié à l’idée qu’il prenne ce genre de décisions. Ou peut-être que je pensais simplement qu’il ne voudrait un jour plus me parler, probablement à cause d’un sentiment de culpabilité que je n’avais jamais éprouvé auparavant. Quand ma mère est décédée, quelques mois après Steve, j’ai réalisé que j’aurais pu davantage lui parler.”*

On lui demande si cela ne l’angoisse pas trop qu’Albert soit devenu musicien comme lui : *“Heureusement, il n’est pas seul, il est dans un groupe* [Spanish Horses], *il collabore avec sa copine… Je suppose qu’il expérimente jusqu’où il veut et peut aller… Ce que je retiens, c’est qu’il me rejoint à Londres et que nous allons pouvoir nous voir plus souvent.”* Car Jarvis Cocker habite désormais entre la capitale anglaise et la campagne, pas très loin de Sheffield. Et son fils vient donc de rendre les clés de l’appartement parisien où ses parents avaient emménagé à sa naissance. *“Même quand je me suis séparé de ma première femme, je tenais absolument à rester dans sa vie, dans sa ville… contrairement à mon père qui avait disparu à l’autre bout du monde lorsque j’étais enfant. Après le lycée, quand Albert a dû partir de chez sa mère, il s’est installé dans cet appart. Aujourd’hui, j’ai déménagé toutes mes affaires, et voilà, le chapitre parisien est terminé.”* Nostalgique ? Non, plutôt heureux d’y revenir en touriste nettement plus averti que la moyenne.

## UN ESPACE-TEMPS À PART

Revenons à cet *Hymn of the North. “Sur scène à Sheffield, il a fonctionné,* se souvient Webber. *Pareil à Londres. Et ça faisait du bien de jouer un nouveau titre. D’abord, on s’est dit qu’on allait voir combien on pouvait en faire d’autres, afin de les intégrer au set et de les jouer, pour s’amuser un peu.”* Ce qui les a conduits en studio avec James Ford. *“Welcome to the home of the hits”,* annonce Cocker dans *Partial Eclipse* et, en effet, il n’y a que ça ici. On plonge ainsi dans l’espace-temps à part de Pulp, entre new wave détournée, pop canaille, postpunk crapuleux, soul funky et soyeuse, et même folk lyrique pour la conclusion *A Sunset,* dont les chœurs ont été assurés par la famille de Brian Eno. *“C’est étrange que cela ressemble encore à Pulp sans que nous le recherchions,* remarque Webber. *Cela ne peut être possible que parce que nous sommes tous réunis dans la même pièce.”*

*“On a toujours voulu créer une atmosphère,* rebondit Cocker. *Pour ma part, je ne suis pas très bon instrumentiste, il faut alors lui donner forme soit par les mots, soit par une image sonore. Cela me fait plaisir que tu parles de l’espace-temps de Pulp, car quand on écoute une chanson, on s’échappe du réel, on flotte quelques instants… D’ailleurs, c’est ce qui m’avait rebuté lors de l’arrivée du CD : l’affichage de la durée des morceaux ! Car peu importe. Il ne peut absolument rien se passer sur une chanson de six minutes comme il est possible de se lasser d’une autre qui ne dépasse pas les quinze secondes. Sur un titre d’Elvis Presley, il y a tout : naissance, mort, résurrection. En deux minutes quarante !”* •••

Harry Borden



↑
Jarvis Cocker en 1993.

→ *More* Pulp, donc. *"Parce que la tournée de 2023 s'appelait l'*Encore Tour *et que nous l'avons abordée comme un rappel,* se souvient Cocker. *Et après le rappel, qu'est-ce qui se passe ?" "Tout le monde rentre chez soi ?",* plaisante Webber. *"Nooooon, on en veut plus !,* s'exclame Cocker. *On veut que ça continue ! Certes, nous n'avons pas publié beaucoup d'albums dans notre carrière, et il n'y a que onze chansons sur ce disque. Mais il est, je crois, aussi profond que nécessaire."* Y alternent des ballades à la fois ironiques et poignantes *(Slow Jam, Background Noise, Partial Eclipse)* et des titres *uptempo* immédiatement entêtants, de *Spike Island,* le premier single de *More,* à *Grown Ups* ou *Got to Have Love* qui évoque *Don't Let Me Be Misunderstood* à la sauce disco de Santa Esmeralda. Cocker sourit : *"I'm just a fool whose intentions are good",* fredonne-t-il d'après les paroles. On prend ça pour un aveu.

### SE TROMPER SUR TOUT

Un idiot avec de bonnes intentions : même s'il est suffisamment malin pour mettre en exergue ses défauts et faiblesses, c'est bien de cela qu'il est question dans *More,* suite logique de *Different Class* à trois décennies d'écart. Et où on se trompe sur à peu près tout, en dépit de dénouements finalement pas si terribles, en particulier concernant l'amour, aux multiples manifestations décryptées par *More*. Un couple qui se délite, *"tel le bourdonnement d'un frigo que l'on remarque une fois qu'il a cessé",* décrit *Background Noise,* un coup de foudre tardif, les souvenirs euphoriques d'antan, le désespoir à l'idée d'être seul·e jusqu'à notre mort, les rencontres inattendues et salvatrices, les flammes qui se ravivent.

*"Quand l'amour disparaît, la vie également, vous privant de la seule chose qui pourrait vous sauver",* rappelle Cocker dans *Got to Have Love*. *"Surtout si l'on y pense trop. Ce n'est pas un album-concept, mais beaucoup de chansons parlent de vivre les choses plutôt que de les intellectualiser."* Ce qu'il répète plusieurs fois dans *Farmers Market* : *"N'est-il pas temps de commencer à vivre ? N'est-il pas temps de commencer à ressentir ?"*

On écoute l'exégèse de Jarvis Cocker, qui aimerait être davantage romantique même si, hélas, ses textes n'ont jamais pu lui être favorables lors d'un rendez-vous galant : *"Parce que je veux toujours aller au fond des choses et les résoudre. Par exemple, le fonctionnement de ce qu'on appelle l'amour a toujours été très mystérieux pour moi. Pendant longtemps, je ne pouvais même pas prononcer ce mot, il me gênait terriblement. C'était pire qu'un juron. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne disais à personne avec qui j'étais en couple. Sans vouloir trop m'épancher, j'ai vécu une longue relation qui a pris fin* [avec sa première épouse, Camille Bidault-Waddington]. *J'ai réalisé que j'avais perdu quelque chose d'important et qu'il n'y avait aucun moyen de le récupérer. S'est ensuivie une période où j'étais persuadé que je ne connaîtrais plus jamais l'amour, que j'avais gâché ma seule chance. Une tragédie ! Et puis, à un moment où je ne m'attendais pas à ce que ça revienne, c'est arrivé. J'ai failli m'en débarrasser à nouveau, mais j'ai réussi à conjurer le mauvais sort que je m'infligeais tout seul. Voilà ce qui a inspiré les chansons de* More, *le fait de me dire : 'Tu peux arrêter de ruminer juste une minute et essayer de te détendre ?' L'amour, c'est un projet toujours en cours."*

> ***"Ce n'est pas un album-concept, mais beaucoup de chansons parlent de vivre les choses plutôt que de les intellectualiser."***
>
> **Jarvis Cocker**

### 12 ANS D'ÂGE MENTAL

*"C'est si difficile de se comporter comme un adulte",* chante Jarvis Cocker dans *Grown Ups*. La plus intense démonstration de *More,* du point de vue textuel, où il passe par plusieurs variations vocales. Et qui a demandé trois décennies de maturation, puisque sa première ébauche date de l'époque *This Is Hardcore*. *"Quand on est enfant, on se pose plein de questions : quel métier fera-t-on plus tard, de quoi les gens parlent au pub, etc. En mûrissant, on ne peut être que déçus : on entend les gens raconter les mêmes conneries. Forcément, c'est difficile de grandir. Évidemment, on a plus d'expérience, et notre attitude envers le monde change, plus défiante, moins enthousiaste, mais il faut toujours s'y intéresser. Sinon, à quoi bon ? Même si je pense qu'au fond de nous, on ne change jamais vraiment."* Ainsi, comme chez nombre d'entre nous, l'âge mental n'a guère évolué chez les membres de Pulp. Mark Webber avoue sans ambages qu'il n'a pas dépassé la vingtaine. Saluant sa maturité, Jarvis Cocker nous adresse un large sourire irrésistible : *"Ah oui ? Moi, je suis resté bloqué bien plus tôt, quelque part entre 8 et 12 ans !"*

*More* (Rough Trade Records/Wagram). Sortie le 6 juin.
En concert à La Route du Rock, Saint-Malo, le 15 août.

**PLAYLIST :
15 TRÉSORS CACHÉS
DE PULP ET
JARVIS COCKER
À (RE)DÉCOUVRIR**

Le Crédit Mutuel donne le LA

# Retro CTROP

N°9

VINTAGE FOOD MUSIC



## FESTIVAL

27 - 28 - 29 JUIN 2025



CHATEAU DE TILLOLOY

ENTRE PARIS-LILLE-A1 SORTIE 11-12

### VENDREDI 27 JUIN

MANU CHAO
ULTRA ACOUSTIC

SKA-TALITES

### SAMEDI 28 JUIN

STEVE JONES - PAUL COOK - GLEN MATLOCK
SEX PISTOLS
FEATURING
FRANK CARTER

the stranglers

THE MOLOTOVS

SWEET

STIFF LITTLE FINGERS

FROM THE JAM

### DIMANCHE 29 JUIN

IGGY POP

RIVAL SONS

SILMARILS
Established 1993

THE TOY DOLLS

the NUMADS

Fnac – Carrefour – Auchan – Leclerc - Cultura - U - Intermarché
fnac.com – ticketmaster.fr – seetickets.com
www.retroctrop.fr - 00 33 3 22 89 2000

RIFFX proxelia L'ÉNERGIE DE VOTRE FESTIVAL rockfolk RollingStone Crédit Mutuel Nord Europe RTL2

# Pulp et *Les Inrocks*, high fidelity

**Avec son groupe, Jarvis Cocker a toujours rythmé les pages du magazine, bien avant la consécration tardive de l'album *Different Class* en 1995. Retour sur les déclarations les plus saillantes du natif de Sheffield.**

Sélection Franck Vergeade






↑
Pulp en une des *Inrocks*, photographié par Renaud Monfourny et Philippe Garcia (au centre).

**Été 1992 (mensuel n°38)**
"J'ai refusé de quitter mon lit pendant une longue période. J'y ai passé la plupart de l'année 1984… *[rires]* Nos disques sont toujours sortis des années après avoir été enregistrés, par la faute d'un label très lent. À chaque fois, je mettais pourtant beaucoup de moi dans les enregistrements, je voulais qu'ils soient entendus. Mais non, ça restait dans des tiroirs pendant des années. Et pendant tout ce temps, je me sentais coincé, incapable de penser à autre chose. Quand les disques finissaient par sortir, ils ne m'intéressaient plus, ne me représentaient plus."
"Quand j'ai commencé Pulp, en 1980, j'étais toujours écolier. Je voulais un groupe pour être aimé des filles. J'étais immense, mes dents avançaient à l'horizontale et j'avais des lunettes. Pour résumer, je ne plaisais pas beaucoup aux filles. Il n'y avait donc aucune vision précise de ce que je voulais faire, pas de plan de carrière. Ma musique ne ressemblait à rien. Puis j'ai découvert tous ces disques d'*easy listening* quand j'ai arrêté d'acheter des nouveautés, vers 1983. Je n'avais plus un sou, •••

# “Les seuls désagréments de mon boulot sont que les gens me reconnaissent, sont gentils avec moi et me serrent la main.”



Renaud Monfourny

→ ce qui m’a forcé à n’acheter que des disques d’occasion. Et là, je me suis pris de passion pour ces musiques que tu ne peux entendre que dans les ascenseurs ou les supermarchés. Ça a été le déclic. Des gens comme Engelbert Humperdinck m’ont profondément marqué. Sauf que chez moi les paroles sont très réalistes.”
“Je me rends compte de l’inutilité d’une carrière artistique. J’ai été terriblement déçu. Je pensais que la vraie vie, c’était la pop music. Aujourd’hui, je préférerais mille fois savoir construire une chaise, comme mon grand-père, plutôt que d’être capable d’écrire une chanson. Une chaise, je pourrais au moins m’asseoir dessus.”

**Mai 1994 (mensuel n°55)**
“J’ai grandi avec cette idée en tête, une vraie fixation : passer à *Top of the Pops* ! Je me considérais comme un raté tant que je n’y serais pas passé. Lorsque ce jour viendra, ce sera vraiment la fête, le grand show. Je sais déjà quelle chemise je porterai. Elle est prête, rangée dans un placard, bien repassée… J’ai formé ce groupe dans ce seul but : passer à la télé, exciter les filles de tout le pays, mettre le feu au plateau. Tout le monde rêve de ça, en Angleterre. De Blur à Morrissey, les mecs crèveraient pour *Top of the Pops*.”
“Dans la vie, je suis une mauviette. Si quelqu’un me cherche des noises, je me sauve en courant. Par contre, pour tout ce qui touche au groupe, je me transforme en chien enragé. Pulp, c’est mon univers. Personne ne doit venir marcher sur mes plates-bandes.”
“J’ai atteint le fond du gouffre en m’installant à Londres, il y a quelques années. J’avais décidé de quitter Sheffield – une décision en apparence facile, car j’avais passé toute ma vie dans ce trou. Le groupe existait depuis cinq ans et rien ne s’était passé. Il fallait que je réagisse, que je prenne ma vie en main. Sinon, j’allais finir à la rue, comme un zombie.”
“Je pense sincèrement qu’une majorité des journalistes nous respectent et nous poussent aujourd’hui parce qu’ils nous ont ignorés pendant toutes ces années. Le travail est une vertu dans ce pays, une valeur célébrée depuis des siècles. Et Pulp a bossé dur : nous méritons donc le prix du groupe le plus combatif du royaume… *[Silence]* Mais les prix de consolation ne me suffisent plus. Nous venons d’enregistrer notre meilleur album *[His ‘n’ Hers]*. Il est temps que ce groupe soit célébré pour ses chansons, non ?”
“Mon expérience la plus religieuse, je l’ai connue dans un club de danse à Sheffield, une boîte psychédélique où les murs sont couverts d’inscriptions religieuses, de slogans. Tu danses sur de la musique house, en écoutant les gens lire la Bible, de manière presque subliminale. Mais le seul Dieu, dans ce genre d’endroits, c’est le LSD. Ce club nous a coûté un bassiste.”

**Novembre 1995 (hebdomadaire n°33)**
“Notre vie n’a vraiment changé que depuis six mois. Avant, il y a eu trois ans de progression constante : *Razzmatazz* a dû se classer 79e des charts, *Lipgloss,* 52e, ensuite *Do You Remember the First Time?,* 33e, *Babies,* 18e. On a grimpé aussi lentement qu’un escargot. Ce n’est qu’au festival de Glastonbury cette année, quand tout le monde chantait nos chansons, qu’on a compris. Quand j’étais plus jeune, devenir célèbre était mon seul but. À cause de mon inadaptation sociale, je pensais que la célébrité résoudrait tous mes problèmes. J’imaginais que ça serait chouette que des gens hurlent mon nom dans la rue et me disent que je suis génial. Maintenant, je m’en moque. Les sous-produits de la célébrité, les gens qui me reconnaissent dans la rue, je n’aime pas ça. Pourtant, il y a pire dans la vie : quand on travaille dans une centrale nucléaire, les à-côtés sont les leucémies et les cancers. Les seuls désagréments de mon boulot sont que les gens me reconnaissent, sont gentils avec moi et me serrent la main. Je ne suis pourtant jamais satisfait, incapable de me fixer un but. Tout est arrivé si vite ces huit derniers mois. D’habitude, j’essaie de me projeter dans le futur,

d'imaginer comment ma vie va évoluer. J'ai gâché beaucoup de choses en faisant ça, j'ai pourri des relations en essayant de penser trop loin au lieu de les vivre vraiment."
"Vu le succès du single *Common People* en Angleterre, je savais que notre nouvel album *Different Class* serait entendu par beaucoup de gens. Ça a un peu faussé le contenu des paroles que j'écrivais car consciemment j'ai essayé de les rendre plus universelles. Je voulais qu'elles parlent encore de moi, mais plus uniquement de relations claustrophobes, étouffantes – mes sujets de prédilection jusque-là. J'étais un peu perturbé à l'idée d'écrire ainsi parce que j'ai toujours détesté la musique qui ne s'exprime que par généralisations, par de grandes idées. C'est tellement creux et prétentieux. Finalement, ça ne s'est pas si mal passé : ce n'est pas comme si je piochais mes sujets dans *Newsweek*, je ne peux pas m'empêcher de parler de moi."
"Quand je serai vraiment au bout du rouleau, je présenterai des jeux télé ou une émission sur le jardinage. Je ne me diversifie pas par lassitude, j'ai seulement besoin de me tester. Quand on fait toujours la même chose et qu'on s'installe dans un petit confort, une routine, on devient flemmard. Il faut se fixer des défis, j'aime ressentir le stress, penser que je vais peut-être me planter et avoir l'air ridicule. Je me teste pour me prouver que je ne suis pas devenu une espèce de rock star abrutie."

**Mars 1998 (hebdomadaire n°144)**
"J'ai réalisé récemment que nous avions donné notre premier concert il y a presque dix-huit ans… Ça signifie que dans ma vie, j'ai passé plus de temps au sein de Pulp que hors de Pulp. Ça m'a effrayé, déprimé. Vu que je n'ai aucun souvenir des cinq premières années de ma vie, ça ne me laisse que très peu de temps à moi seul… Adulte, je n'ai été qu'un membre de Pulp."

←
Jarvis Cocker en 1995.

"Il s'est passé, en Angleterre, une chose curieuse au milieu des années 1990 : tout un pan de la musique, qui était jusqu'alors considérée comme alternative, est devenu la norme. Comme si une génération perdue avait soudain voix au chapitre. Nous avions beaucoup en commun avec ces groupes : nous étions passés de l'école au chômage, en faisant de la musique pour tuer le temps. Mais pour la société, nous étions invisibles, abandonnés sur le bord de la route. C'est pour ça que nous avions appelé le premier album *Freaks* : je vivais dans un entrepôt transformé en squat, avec plein de gens bizarres et j'étais convaincu que j'allais devenir un *freak*, un monstre. Je n'avais pas vraiment envie de faire partie de la société, mais je trouvais injuste d'être à ce point relégué dans la marge, interdit d'entrée. Quand, soudain, des années plus tard, on m'a offert la possibilité de faire partie de ce mainstream, j'ai pensé que je n'avais pas le droit de refuser, que ça rendrait la société plus intéressante si des gens comme nous y étaient reçus à bras ouverts. Si j'allais faire le mariole à la télé, c'était pour prouver que ceux que l'on considère comme marginaux ont des choses à apporter, à raconter. Mais une fois que j'avais tapé sur la table, ça ne servait plus à rien de rester, ma croisade était terminée. Soudain, Oasis jouait dans les stades, le mainstream avait tout dilué, tout abîmé, tout lissé. Il était temps pour Pulp de se retirer." ▮





# LONDON city guide

**Revenu vivre à plein temps dans la capitale anglaise, Jarvis Cocker nous recommande deux artistes et deux lieux qu'il affectionne. Paroles et explications.**

Texte Nelly Kaprièlian, Sophie Rosemont & Franck Vergeade

## BARBICAN CENTRE

**Jarvis Cocker :** *"Un incroyable et immense centre résidentiel et culturel à Londres. Il abrite notamment une serre avec des arbres semi-tropicaux et des tortues."*

Inauguré par la reine Élisabeth II le 3 mars 1982, le très brutaliste quartier de Barbican a déchaîné bien des passions depuis. Parce qu'il importait, en plein cœur de Londres, beaucoup trop de béton et que son centre culturel (entouré d'un complexe résidentiel de près de 2 000 appartements et doté de trois gratte-ciel) ne semblait pas franchement convivial. Erreur : depuis, dans l'assez captivante structure circulaire du Barbican Centre, se sont tenues parmi les plus excitantes expositions anglaises consacrées à Basquiat, Carrie Mae Weems, David LaChapelle ou, plus récemment, Noah Davis. Côté musique, ça balance pas mal aussi. Outre un copieux programme de musique classique, on a pu y admirer Beth Gibbons, Kim Deal, Rone, Herbie Hancock, Bill Ryder-Jones, Mulatu Astatke, Laurie Anderson ou encore Jarvis Cocker, en solo ou avec Chilly Gonzales. Et que les amateur·rices de verdure calment leurs grognements, puisqu'on y trouve la deuxième plus grande serre tropicale de Londres, après celle de la Palm House des Kew Gardens !

**S. R.**

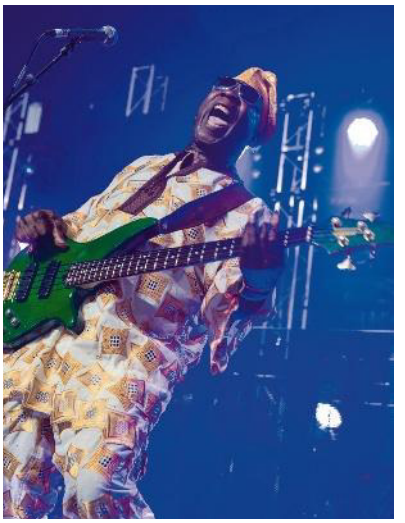




Max Colson · Suzanne Treister




↑
*Black Hole Spacetime/In Human Memory* de la série *Black Hole Spacetime Diagrams* de Suzanne Treister.






## SUZANNE TREISTER

**Jarvis Cocker :** *"Une artiste fantastique qui a créé, entre autres, un jeu de tarot pour le XXIe siècle."*

*"Cela a toujours été mon rêve : naviguer dans la technologie de manière à la fois critique et holistique"*, expliquait-elle dans le catalogue de l'exposition *Electric Dream,* à la Tate Modern, où figurait son *Fictional Videogame Stills/ Are You Dreaming?* de 1991. Si l'on peut également voir ses vaisseaux spatiaux à Bordeaux, c'est à Londres, en 1958, qu'est née cette plasticienne tout-terrain – en particulier les plus inaccessibles et mystiques. Diplômée du Central Saint Martins College of Art and Design, elle fait ses armes en tant que peintre avant d'explorer les techniques numériques et autres nouveaux médias, mais sous un prisme ultra-(science-)fictionnel, puisqu'elle crée, au fil des années, plusieurs galaxies au sein de son corpus. Ainsi, la série *Diagrams* questionne l'évanescence, tant fascinante qu'inquiétante, des flux financiers… Suzanne Treister emploie aussi bien la numérologie hébraïque que des cartes de tarot pour raconter les dessous économiques (souvent cryptiques) de nos vies intimes. Exposée à la Serpentine Gallery comme au Centre Pompidou, elle est devenue l'une des références d'un art faisant autant appel aux écrans d'ordinateur qu'au papier, où elle appose, via crayons, feutres ou encore aquarelle, ses couleurs hypnotiques.
**S. R.**

## DENNIS BOVELL

**Jarvis Cocker :** *"Dennis a produit le premier album des Slits et de The Pop Group. Il a aussi composé et produit* Silly Games *pour Janet Kay."*

Guitariste, bassiste, producteur et maître du dub anglais né en 1953 à La Barbade, Dennis Bovell baigne dans la musique jamaïcaine dès sa plus tendre enfance, grandissant dans les quartiers antillais du sud de Londres. Au début des années 1970, il cofonde Matumbi, l'un des premiers groupes reggae à émerger en Angleterre, et sort son premier album solo, *Strictly Dub Wize,* en 1978. La même année, Dennis Bovell, surnommé Blackbeard, devient l'ingénieur du son de Linton Kwesi Johnson, pour qui il va mixer plusieurs disques, dont *Forces of Victory* et le fameux *Dread Beat an' Blood.* Ses multiples talents de producteur l'emmènent rapidement vers d'autres terrains de jeu, puisque Dennis Bovell collabore avec le groupe punk féministe The Slits, dont il réalise le séminal *Cut* (1979). Avant d'enchaîner avec The Pop Group, la bande de Bristol formée par feu Mark Stewart, qui le voit explorer l'avant-punk, parallèlement à ses nombreux enregistrements reggae. Parmi les faits d'armes soulignés par Jarvis Cocker, Dennis Bovell a écrit et composé *Silly Games* pour la chanteuse britannique Janet Kay, qui trône au sommet des charts l'été 1979. Après des décennies riches en collaborations hétéroclites, il a fondé le soundsystem Sufferer's Hi-Fi et se produit régulièrement à Londres.
**F. V.**

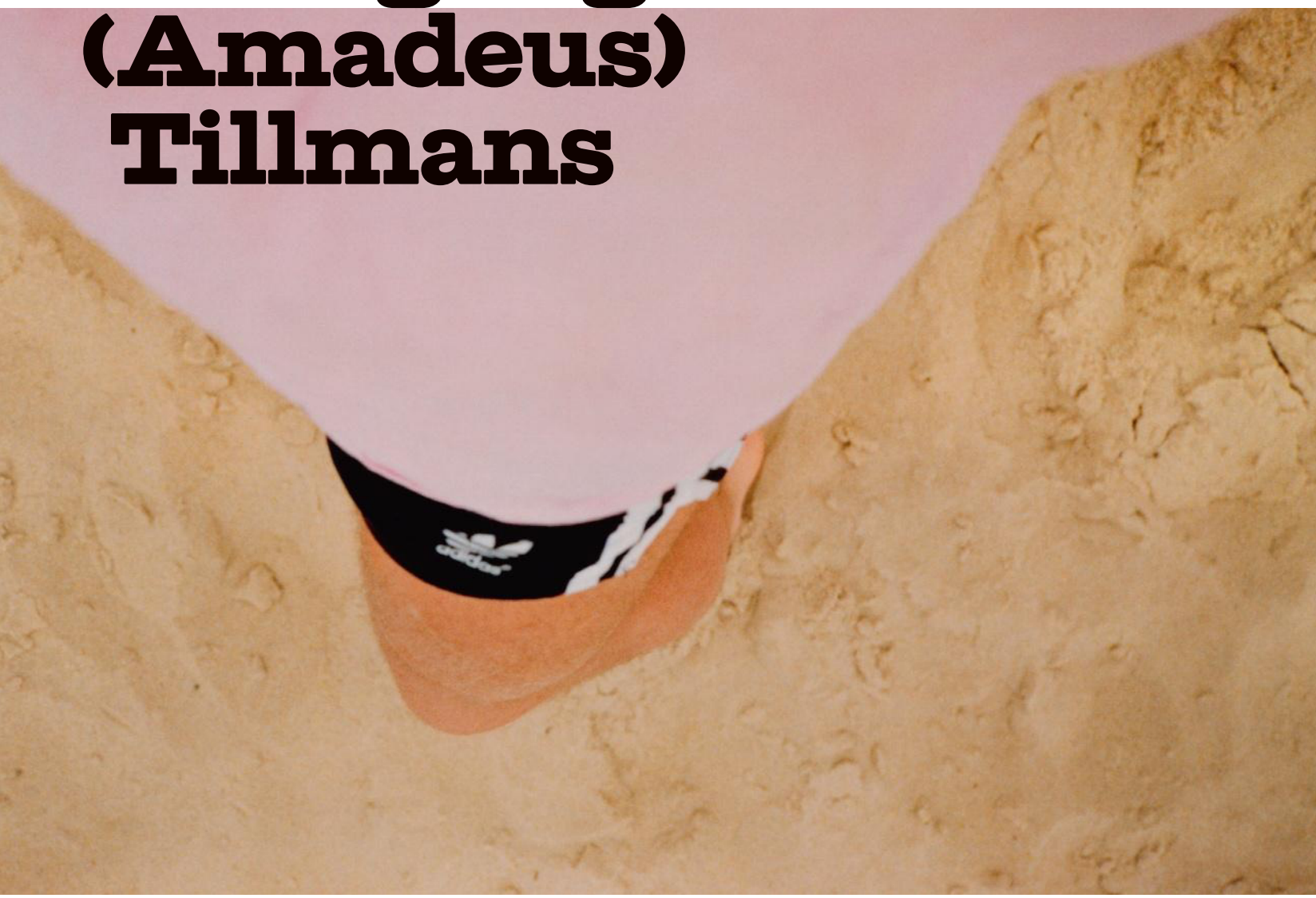
## FITZROVIA CHAPEL

**Jarvis Cocker :** *"Une magnifique ancienne chapelle, aujourd'hui désacralisée. C'est là que Corin Johnson a exposé son buste de Lawrence."*

C'est l'un des trésors cachés qu'abrite le centre de Londres, peu connu des touristes et même des Londonien·nes, niché à seulement cinq minutes à pied d'Oxford Street, l'une des artères marchandes les plus fréquentées de la ville. La Fitzrovia Chapel, qui faisait partie du Middlesex Hospital, a heureusement été sauvée de la démolition de celui-ci et préservée au cœur de la construction d'appartements de luxe (Londres oblige) érigés à la place de l'hôpital. Dès qu'on y entre, on est subjugué·e par la magie de son décor d'inspiration byzantine : ses voûtes, son plafond et ses sols sont recouverts de mosaïque, dorée, bleue ou de tons neutres, et ornés d'anges et de fleurs. Commencée en 1891, sa construction nécessitera vingt-cinq ans et plus de quarante marbres différents. La chapelle reste un lieu de recueillement et de prières, ouvert à toutes les religions, mais elle est aussi devenue un espace culturel qui accueille tous les champs artistiques. S'y tiennent mariages comme expositions, journées consacrées à la méditation, concerts et *talks.*
**N. K.**

Lorne Thomson/Redferns/Getty Images · The Fitzrovia Chapel Foundation

# Wolfgang (Amadeus) Tillmans



**Alors que le Centre Pompidou fermera ses portes en septembre, un ultime tour de force s'y joue tout l'été : une gigantesque exposition du photographe allemand s'installe dans les espaces de la BPI. Une expérience spatiale dévoilant la multitude d'images iconiques qui traduisent depuis les années 1990 un certain état de la jeunesse et captent l'air du temps comme personne.**

Texte Jean-Marie Durand

Peu d'artistes traduisent autant que Wolfgang Tillmans un sentiment de proximité avec les choses et les êtres dans leurs images. Si les fracas concrets de l'histoire politique échappent en apparence à ses paysages, à ses portraits, à ses natures mortes ou à ses pures abstractions, ils vibrent secrètement au cœur de ses photographies, mystérieuses et familières, comme des instantanés de l'époque, des fragments du présent. On les regarde comme on verrait sa jeunesse défiler. Soi-même comme un·e autre, l'intime comme le politique : l'art de Tillmans concentre la part commune de nos vies, réelles ou rêvées.

Au nom de cette capacité à capter l'air du temps et représenter les aires urbaines, le Centre Pompidou l'invite à investir du 13 juin au 22 septembre les espaces de sa Bibliothèque publique d'information juste avant de fermer à la fin de l'été, pour cause de travaux de rénovation jusqu'en 2030. Que Tillmans accompagne le Centre Pompidou dans l'ultime souffle de sa vie des années 2020 dit combien son œuvre bénéficie d'une aura particulière dans le paysage de l'art.

Courtesy galerie Buchholz, Berlin, galerie Chantal Crousel, Paris, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York

↙
*Lacanau (self)* de Wolfgang Tillmans (1986).
↓
*The State We're In, A* de Wolfgang Tillmans (2015).



Ses images circulent partout dans le monde, on les croise sans cesse dans les centres d'art du monde entier, à la Tate Modern de Londres en 2017, au Carré d'Art de Nîmes en 2018, chez la galeriste Chantal Crousel en 2021, au MoMA de New York en 2022 ou, en ce moment, dans des expositions collectives au Capc de Bordeaux ou à Luma Arles (lire p. 154). Mais il est vrai que sa dernière grande exposition monographique à Paris *(Vue d'en haut)* date déjà de 2002, l'année où le Palais de Tokyo permit à beaucoup de découvrir son travail, démarré à la fin des années 1980 avec ses portraits de jeunes clubbeur·ses londonien·nes et berlinois·es.

Quand Laurent Le Bon, président du Centre Pompidou, et Xavier Rey, directeur du musée d'Art moderne, lui ont proposé en 2022 ce pari audacieux d'une carte blanche pour clôturer la programmation du bâtiment de Renzo Piano et Richard Rogers en investissant les 6000 m² de la BPI sans murs ni colonnes, le photographe a pris ce défi comme un honneur et une obsession. *"Je suis très attaché à l'histoire du Centre Pompidou, qui est l'un de mes musées préférés au monde ; j'y ai vu beaucoup d'expositions qui ont compté pour moi"*, nous confiait-il un jour de janvier, six mois avant l'ouverture de l'exposition *Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait*.

## AU-DELÀ DES CLICHÉS

De passage à Paris pour prendre ses repères dans l'espace en cours de déménagement et se préparer, on le devine à la fois excité par l'enjeu et concentré sur la maquette qu'il a mise en place, durant une année, dans son atelier berlinois. L'exposition et la création d'installations ont toujours défini à parts égales sa pratique artistique, mais ici, à la BPI, l'enjeu dépasse les dimensions habituelles. Le photographe nous dévoile sa maquette dessinée sur une grande feuille avec le soutien de la scénographe Jasmin Oezcebi. Tillmans se dit préoccupé par les logiques de circulation parmi ses centaines d'images, par le souci de les mettre en lumière dans le cadre d'une bibliothèque mythique vidée de ses livres et de son mobilier, où des générations successives d'étudiant·es ont appris à vivre et à réfléchir. Seules quelques étagères et quelques tables lui serviront de présentoirs et de vitrines, sans parler d'un grand mur vidéo LED projetant ses sons et vidéos.

Exposer dans une bibliothèque n'est pas anodin pour lui, tant les livres et les journaux constituent un motif, sinon un sujet, central de son parcours. Il a souvent détourné des images prélevées dans la presse en les agrandissant sur papier •••

**“Il est possible que cette expo procure un double sentiment, excitant et déprimant à la fois.”**

→ pour en faire des motifs abstraits (ses *Paper Drops,* ses *Silvers* et ses *Lighters*). Très vite, ses séries parues dans des magazines de mode – *i-D, Spex, Interview, SZ Magazin, Butt… –,* consignant les visages de la culture club et queer de Berlin ou de Londres, ont nourri sa notoriété, au risque de certains malentendus. Car il se méfie de l’image réductrice, qui le poursuit trente ans plus tard, de photographe officieux du Berghain, de la contre-culture postpunk, urbaine, techno, vivant de la nuit et de l’ecstasy, quand d’autres se nourrissent d’amour et d’eau fraîche. La photo d’un baiser entre deux hommes prise dans un club londonien en 2002, *The Cock (kiss),* reste par exemple une image iconique de la culture queer. Enfant de la new wave du début des années 1980, contemporain de l’essor des musiques électroniques, fan de groupes comme Soft Cell, New Order ou Pet Shop Boys, son univers visuel s’est aussi façonné en résonance avec la pop anglaise postpunk.

Au début des années 1990, il organise son activité photographique autour de ce qu’il appelle une *“analyse de la texture sociale”,* qui excède les seules nuits de la jeunesse alternative, même si celle-ci forme son cadre de vie immédiat. On ne se refait pas, surtout avec un appareil photo dans les mains. *“Je réalise des portraits de gens qui représentent leur temps, comme le faisait Vélasquez”,* avoue-t-il, se situant dans une longue filiation de l’histoire de l’art révélant le réel à lui-même. *“Parler de ma vie de manière autocentrée ne m’intéresse pas. Je veux raconter l’universel au travers du personnel”,* confiait-il déjà en 2022 au Centre Pompidou.

## UN REGARD INCLASSABLE

Si ses images donnent souvent l’impression d’être des instantanés purs de son environnement affectif, il aime rappeler combien il reste obsédé par ses cadres, ses lumières, ses tirages, jusqu’à leurs accrochages multiples, scotchées simplement au mur, fixées avec des épingles ou soigneusement encadrées. Elles procèdent ainsi moins d’une simple impulsion d’enregistrement de son entourage et de ses espaces de vie que d’une volonté d’en livrer une représentation sublimée, fétichisée, comme la trace de son rapport au monde. Cette hybridation entre un ethos documentaire, naturaliste, et une stylisation formalisée du monde traverse toute son œuvre, dont il est difficile d’identifier clairement des cycles ou des périodes, comme d’autres ont eu leur période bleue ou rose.

La diversité frappante de son univers visuel échappe à toute identification précise au sein de la tradition photographique, généralement structurée en champs distincts : documentaire, plasticienne, abstraite, politique, animalière, paysagère, de nature morte, d’architecture... Lui traverse et déconstruit la logique disciplinaire de l’histoire de la photographie. Corps de jeunes garçons, portraits de stars (Frank Ocean, cultissime), mégots de cigarettes, fruits ensoleillés, coques de noix brisées, épluchures d’orange, kiwi coupé en deux, T-shirts tachés, drapés suspendus, bords de mer, avions en perdition, manifestant·es en colère, images abstraites, dos nu avec une main posée dessus : le spectre de la production photographique de Tillmans, extrêmement large sur le plan du contenu et sur le plan formel, échappe à toute classification.

La curatrice Theodora Vischer, qui avait organisé une grande exposition du photographe à la Fondation Beyeler en 2017, parle de *“la proximité de celui qui fait partie de ce monde et la distance du regard détaché qui scrute, observe, enregistre, en accordant aux détails secondaires la même attention qu’à ce qui saute aux yeux. C’est précisément cette dualité de proximité et de distance qui constitue la marque spécifique du regard de Tillmans,* ajoute-t-elle. *Jamais voyeur, jamais complaisant : attentif, ouvert, plein d’amour et de curiosité”.*

Au Centre Pompidou, il tient à préciser qu’il *“n’a pas voulu faire une rétrospective, mais une expérience”. “Je ne cherche pas à retracer toute ma carrière, mais à inventer un projet inédit, connecté à l’univers du livre et des journaux auquel je suis attaché.”* Comme si, au fond, une rétrospective n’avait aucun sens pour lui, trop concentré sur les plis du présent et ses visages mouvants pour s’autoriser à en figer les traits dans un écrin muséal. Être un photographe de son temps s’accorde difficilement à la posture de l’artiste célébrant ses années passées, même si beaucoup d’entre elles seront ici représentées.

Très sceptique, sinon critique, à l’égard de l’usage que la photographie contemporaine fait de l’intelligence artificielle, il tient à rappeler que c’est avant tout *“la lumière touchant une surface”* qui définit son art photographique et reflète le regard qu’il porte sur les choses de la vie, dans un mélange de hasard et de contrôle, entre un geste de primitif et un élan de stratège. À la mesure du titre qu’il a donné à son exposition, *Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait,* Wolfgang Tillmans ajuste son regard aux accidents et aux évidences de la vie, aux troubles et aux joies. Sous contrôle, celui-ci se laisse déborder par les imprévus qui surgissent. Le contexte trumpiste et néofasciste du moment l’inquiète évidemment, alors qu’il s’est souvent mobilisé pour des causes presque perdues à travers sa fondation Between Bridges, créée en 2017, engagée en faveur de la solidarité, de la démocratie, du soutien aux artistes et aux droits LGBTQIA+, de la lutte contre le racisme.

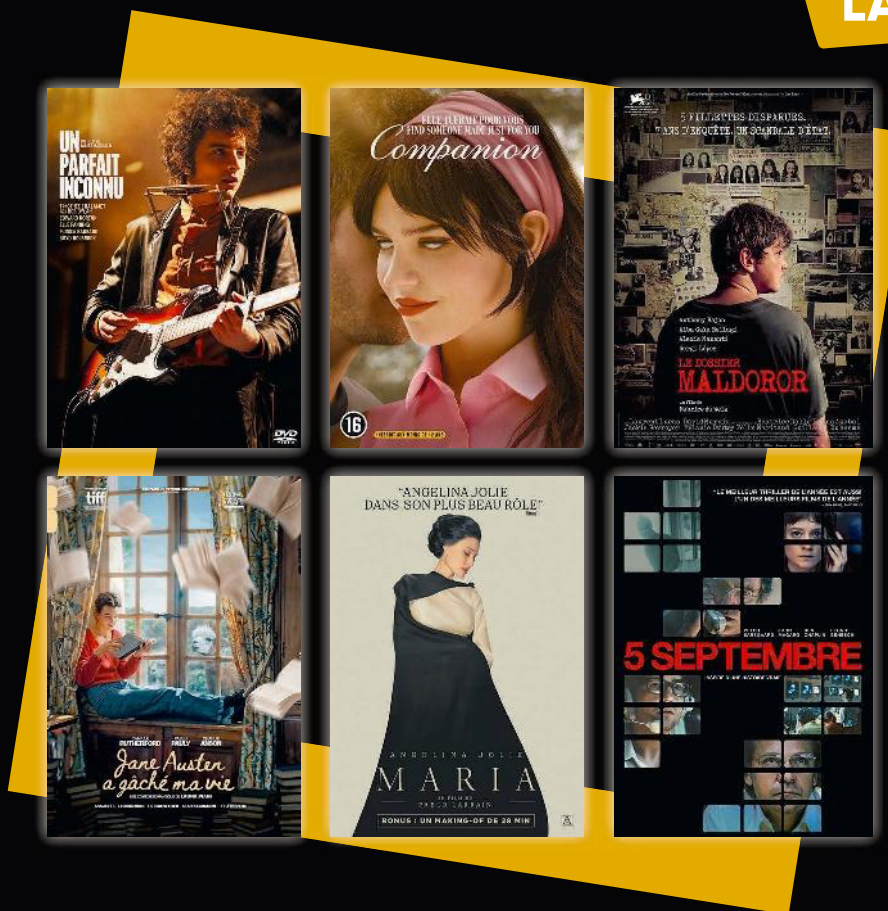
Entre son attachement à l’Union européenne fragilisée, sa critique féroce du Brexit et ses combats contre l’extrême droite allemande, il bataille depuis plusieurs années sans ménagement, avec ses mots autant qu’avec ses images. *“Il est possible que cette exposition procure un double sentiment, excitant et déprimant à la fois”,* reconnaît-il avec un sourire malicieux et franc, que l’on voudrait saisir à la manière d’un photographe de l’instant décisif tellement il contient une attention généreuse aux autres. Parce que ses images nous accompagnent depuis tant d’années, tout nous prépare à retrouver dans la bibliothèque hantée du Centre Pompidou la texture sociale de notre époque : l’écho, par fragments, des vies contemporaines, saisies dans la plénitude de leurs visages affectés et de leurs détails infimes.

*Wolfgang Tillmans. Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait* à la Bibliothèque publique d’information du Centre Pompidou, Paris, du 13 juin au 22 septembre. “Celine accès libre” : l’exposition de Wolfgang Tillmans s’ouvre gratuitement certaines journées et soirées à tous les publics. Plus d’infos sur centrepompidou.fr.

# COUP DE CŒUR

## LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME




## 2 TITRES ACHETÉS

**10€*** **OFFERTS**

EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 01/06/2025 au 15/07/2025, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac+

**Dans *Partir un jour*, la chanteuse révèle une aisance dans la comédie, une finesse d'interprétation et une cinégénie vraiment enthousiasmantes. Nous avons eu envie d'en savoir un peu plus sur sa relation au cinéma, de l'enfance à aujourd'hui.**

Texte Jean-Marc Lalanne

# LE CINÉMA DE JULIETTE ARMANET



Benjamin Malapris pour Les Inrockuptibles · Fox Distribution · Universal Pictures · The Walt Disney Company France ·



### RETOUR VERS LE FUTUR

Mon enfance, je l'ai beaucoup passée devant un écran de télévision. Comme par ailleurs je lisais aussi beaucoup, mes parents ne surveillaient pas ma consommation télé. J'ai dévoré tous les blockbusters américains des années 1980, les *Retour vers le futur,* les *Indiana Jones*… Et puis on achetait beaucoup de cassettes VHS vierges pour enregistrer les films à la télévision. C'était un vrai rituel familial. Je me souviens de discussions en famille : *"Attends, mais ça n'a rien enregistré!", "Ah, mais t'as enregistré toutes les pubs avant!" [rires]* Je crois que la VHS que j'ai le plus usée, c'est *Le Père Noël est une ordure*. Je connais par cœur chaque réplique. Pour moi, c'est un chef-d'œuvre de drôlerie et de cruauté. Nous n'avions pas de grand écran mais on faisait quand même des séances de cinéma où j'invitais des copines pour voir des films.

### FANTASIA

C'est le premier film que je me souviens avoir vu. Entre 6 et 8 ans, à la télévision. Souvenir magique. Un peu effrayant. Comme toujours dans l'enfance, la peur et le plaisir sont un peu mélangés. On est attiré par des choses qui nous dépassent. La scène de l'apprenti sorcier qui n'arrive plus à contrôler la danse des balais qu'il a provoquée m'avait fait un effet surpuissant.

### TITANIC

Vers l'âge de 13 ans, j'ai eu une période *Titanic* assez obsessionnelle. Je suis retournée le voir trois fois au cinéma. J'avais un poster de l'affiche dans ma chambre, des photos de la tête de Leonardo… J'ai été bouleversée par cette histoire ! Mais bon, je n'ai pas été la seule, manifestement. *[rires]* Les décors, les costumes, l'alchimie parfaite entre Kate Winslet et Leonardo DiCaprio, l'itinéraire de ce personnage féminin qui se libère de tout et le sacrifice tragique de l'amour de sa vie, la chanson de Céline que j'adorais… Le souvenir du film est resté absolument intact en moi.








↓
*Les Choses de la vie* de Claude Sautet (1970) et *Sueurs froides* d'Alfred Hitchcock (1958).



## TRUFFAUT/ SAUTET

Au lycée, j'ai commencé à découvrir le cinéma français, mais plutôt celui du passé. De la même façon que je me suis mise à écouter de la chanson française des années 1970, j'ai découvert les films de François Truffaut, ceux de Claude Sautet… Je ne sais pas très bien ce qui m'a aimantée dans ces œuvres d'avant ma naissance. La façon de parler des gens, avoir accès à une époque révolue, la façon de filmer les femmes, leurs coiffures, les cabines téléphoniques, tout me fascinait. J'adorais *Les Choses de la vie [Sautet, 1970],* Romy Schneider, *La Chanson d'Hélène… La Femme d'à côté [Truffaut, 1981]* a été un choc absolu. Probablement que c'était une façon de découvrir la jeunesse de mes parents, de faire un lien entre l'histoire du cinéma et les photos de famille.

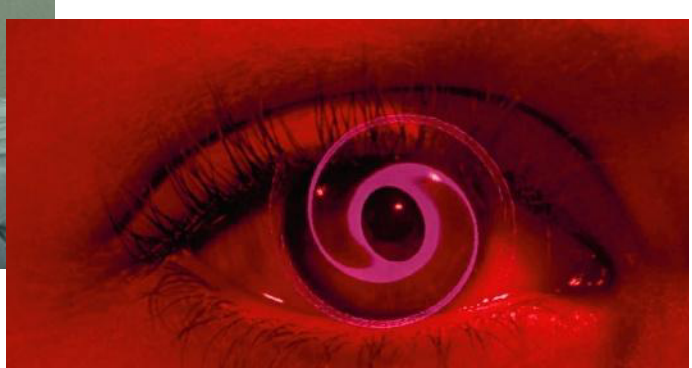
## *LES PARAPLUIES DE CHERBOURG*

Si j'ai joué *Les Moulins de mon cœur* lors d'une cérémonie d'ouverture *[au Festival de Cannes, en 2018],* c'est évidemment que j'adore Michel Legrand. C'était à la fois un immense compositeur et un très grand technicien de jazz. Mais mes parents n'aimaient pas du tout Jacques Demy, donc *Peau d'Âne* n'a pas bercé mon enfance. J'ai découvert Demy jeune adulte et *Les Parapluies de Cherbourg* est l'un de mes films de chevet. C'est une tragédie antique ; le gros plan de Deneuve à qui sa mère met de force la couronne de la galette des rois sur la tête est l'un des plus déchirants qui soient.

## HERRMANN/ HITCHCOCK

J'adore quand le mariage entre la musique et le cinéma devient si puissant qu'on se dit que le film serait nul sans la musique, et inversement. La scène de l'aileron des *Dents de la mer,* si tu mets un morceau de Dua Lipa plutôt que le thème de John Williams, ce n'est pas la même alchimie. *[rires]* J'ai écrit un morceau qui s'appelle *Vertigo* en hommage au film de Hitchcock, bien sûr, et à la musique de Bernard Herrmann. Le générique du film est complètement dingue. Il a été repris dans *Mad Men*. La musique et le cinéma sont des arts très fraternels. Legrand/Demy, Herrmann/ Hitchcock, j'ajouterais aussi Besson/Serra. Le plus grand personnage du *Grand Bleu,* c'est la musique.





Ciné-Tamaris · Universal Studio Canal Vidéo · Paramount Pictures · Park Circus Films · ESC Distribution · Les Films du Losange





### SUSAN SARANDON

*Thelma et Louise* a été important dans ma construction.
Ce cheminement vers la liberté de deux femmes m'a beaucoup marquée. Et ma préférée des deux était Susan Sarandon. Parce qu'elle était moins glamour, plus virile que Geena Davis. Plus meurtrie aussi. Elle me fascinait. D'une certaine façon, ce film m'a fondée.

### *DANCER IN THE DARK*

Je trouve très beau que Björk ait été si rare au cinéma, mais la seule fois où elle s'est vraiment investie dans un film, c'est aussi exceptionnel que *Dancer in the Dark [Lars von Trier, 2000]*.
C'est extraordinaire ce qu'elle fait, à la fois comme actrice et comme musicienne. La façon dont elle se nourrit du bruitage réaliste du film, du martèlement des machines de l'usine, par exemple, pour en faire une composition, c'est fou.

### *ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND*

Certains films sont des clés de compréhension de sa propre vie. *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* de Michel Gondry *[2004]* l'a été pour moi. J'ai le souvenir de la séance où je l'ai vu pour la première fois et c'était carrément gênant ! *[rires]* Je sanglotais.
Je suis moi-même beaucoup dans ces trucs de nostalgie, de questionnement sur ce qu'on jette et ce qu'on sauve d'une relation. Quand je me sépare de quelqu'un, j'ai du mal à accepter l'idée de fin. Je me suis dit, en le découvrant, qu'il fallait avoir vécu un très grand chagrin d'amour pour écrire un film pareil.
Quand tu vis une rupture très douloureuse, tu as effectivement envie qu'on t'enlève ton cerveau pour ne plus jamais penser.
*Eternal Sunshine…* a été pour moi un grand film cathartique.





### PARTIR UN JOUR

Je n'avais pas envie d'être actrice avant *Partir un jour*. J'avais peur. Beaucoup plus que de monter sur scène. En tant que musicienne et chanteuse, je suis habituée à être totalement responsable de mon propos. Être actrice, c'est une autre forme de responsabilité. On entre dans le regard et l'histoire de quelqu'un. Il faut s'abandonner. Dans le film d'Amélie *[Bonnin]*, j'ai trouvé un plaisir très fort à faire ça. Le pouvoir de la fiction, la joie de se glisser dans d'autres vies que la sienne, c'est ce que je recherche dans mes chansons, mais j'ai découvert que le cinéma pouvait l'explorer de façon extrêmement intense. On échappe un peu à soi-même et ça fait beaucoup de bien ! *[rires]*

### THE SUBSTANCE

*The Substance* de Coralie Fargeat est un film qui transmet l'envie de faire du cinéma. En le voyant, je me suis dit que ça devait être extrêmement galvanisant d'emmener Demi Moore aussi loin, de construire ensemble une œuvre aussi singulière. Et aussi de travailler avec autant de corps de métier pour concevoir les maquillages, les prothèses, les effets spéciaux, les squelettes, les faux cheveux… Il y a quelque chose de la richesse et de l'étendue des possibilités artisanales du cinéma qui passe très fort dans le film et qui donne envie de le partager.

### L'HISTOIRE DE SOULEYMANE

Le film de Boris Lojkine a été une énorme claque. Le destin de cet homme, la force du travail d'interprétation d'Abou Sangaré, la pureté de la réalisation m'ont bouleversée. Le film fait ressentir une urgence, une nécessité à montrer et à dire qui te bougent.

*Partir un jour* d'Amélie Bonnin, avec Juliette Armanet, Bastien Bouillon, François Rollin (Fr., 2025, 1 h 38). En salle le 13 mai.







Pyramide Films · Pyramide Films · MetroFilms ·

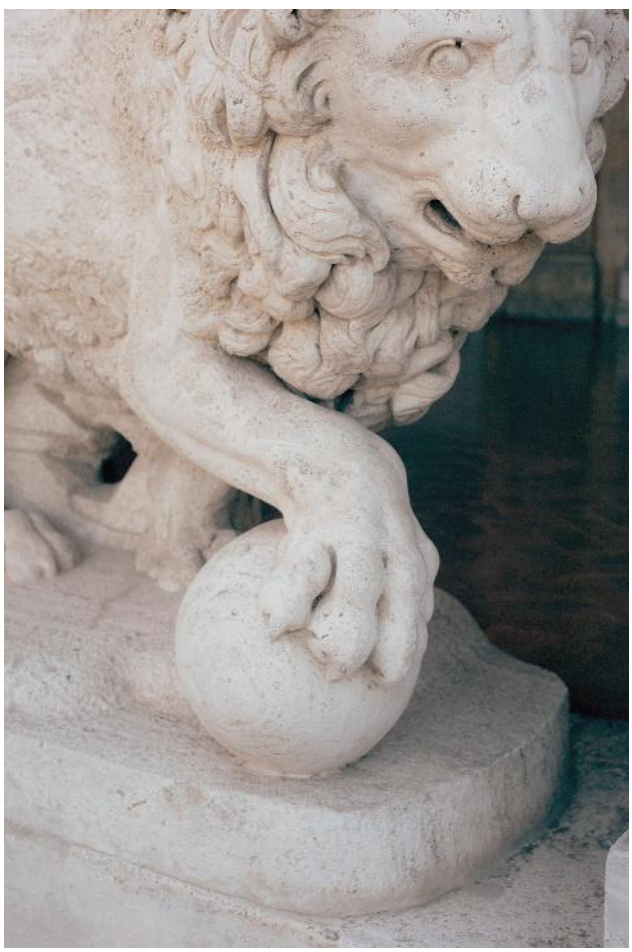

« Une immersion psychédélique dans la vie de Robert Wyatt »
LE MONDE
« Un film sensible d'une grande beauté »
FRANCE INFO
Potemkine Films présente
ROCK BOTTOM
un film de
María Trénor
SÉLECTION OFFICIELLE
ANNECY 2024
COMPÉTITION
création graphique : MARC LAFON
Été 74, la naissance d'un album de légende
Sofilm
Télérama
AU CINÉMA LE 25 JUIN
Les Inrockuptibles

# La dolce *rei*

**Un vent frais souffle sur la Villa Médicis : l'Académie de France à Rome accueille, cette année encore, seize pensionnaires aux profils éclectiques. Entre deux plats de pâtes, rencontre avec une promo déterminée.**

Texte Carole Boinet

Photo Beatrice Salomone pour Les Inrockuptibles



→
Le cinéaste Jérôme Printemps Clément-Wilz, l'un des seize pensionnaires de la saison 2024-2025 de la Villa Médicis.

De nuit, des silhouettes se découpent sur la façade intérieure de la Villa, traversent les jardins. Des chuchotements nous parviennent, de la musique au loin. De nuit, l'imposante Villa Médicis, située sur la colline du Pincio à Rome, se fait mystérieuse. On croirait que les deux lions sculptés qui gardent les jardins sont prêts à s'animer, que la fontaine centrale va faire jaillir de l'or, qu'un satyre va surgir de derrière un citronnier. Et pourtant, ce moment où les visiteur·ses sont tous·tes parti·es, où le personnel a regagné son chez-soi, où la Villa s'est vidée, est celui où elle devient, précisément, un lieu non pas de tourisme, mais de vie. Un endroit où le fantasme cède la place aux plats de pâtes cuisinés chez un pensionnaire, à un apéro organisé chez une autre, un endroit que l'on traverse comme l'on traverserait n'importe quelle maison, ébranlé·e tout de même par le décor qui tend à se faire oublier à force d'être traversé.

Le temps d'une année y vivent seize pensionnaires : des artistes, des auteur·rices, des chercheur·ses, toutes disciplines confondues (musique, livres, architecture, design, arts plastiques, visuels, chorégraphie, mise en scène, métiers d'art, recherches, restaurations…). Les fameux·ses pensionnaires de la Villa Médicis, sujets de mille et un rêves, comme la Villa elle-même, flamboyante bâtisse Renaissance qui abrite l'Académie de France à Rome depuis 1803. Des rêves alimentés peut-être, entre autres, par deux livres reliés : *L'Incognito*, dans lequel Hervé Guibert retrace, sous couvert d'une fiction mordante à peine déguisée, son séjour à la Villa, et *Hervelino*, dans lequel son ami Mathieu Lindon évoque ses années romaines avec Guibert. Tous deux furent pensionnaires de la Villa (Guibert de 1987 à 1989, Lindon de 1988 à 1990) et racontent atermoiements artistiques et nuits furieuses.

C'est avec l'idée de comprendre à quoi ressemble une année à la Villa Médicis en 2025 que l'on gagne Rome. Y a-t-il des bacchanales au programme ? Des festins sous les ors de la République ? Des artistes naviguant dans les jardins, sous la lune, en quête d'une inspiration divine sous LSD ? Des cadavres de bouteille sous les lions sculptés ? •••

# zione





↑
Louisa Yousfi, militante décoloniale
et autrice du remarqué *Rester barbare*.

# *“En tant qu’artiste, on manque souvent de temps et de moyens pour aboutir à une œuvre. Là, on nous les donne. On n’a donc plus d’excuse. Ça me met une pression!”*

**Louisa Yousfi,**
**militante décoloniale et autrice**



## → LA PROMOTION DES ERMITES

Pour rejoindre l’atelier de Jérôme Printemps Clément-Wilz, il faut traverser les jardins. Au mur sont accrochés des photos, des textes. Dans un coin, un tableau blanc. Au centre, une grande table et une chaise. C’est dans ce décor minimaliste que le cinéaste travaille au scénario de son prochain film, une fiction autour de la figure revisitée de saint Paul. Une grande première pour celui qui s’est fait connaître avec ses documentaires singuliers et puissants (*Être cheval*, *Le Fils* ou *Ceci est mon corps*, dans lequel il retrace ses années de procédure contre le prêtre qui l’a violé étant enfant).

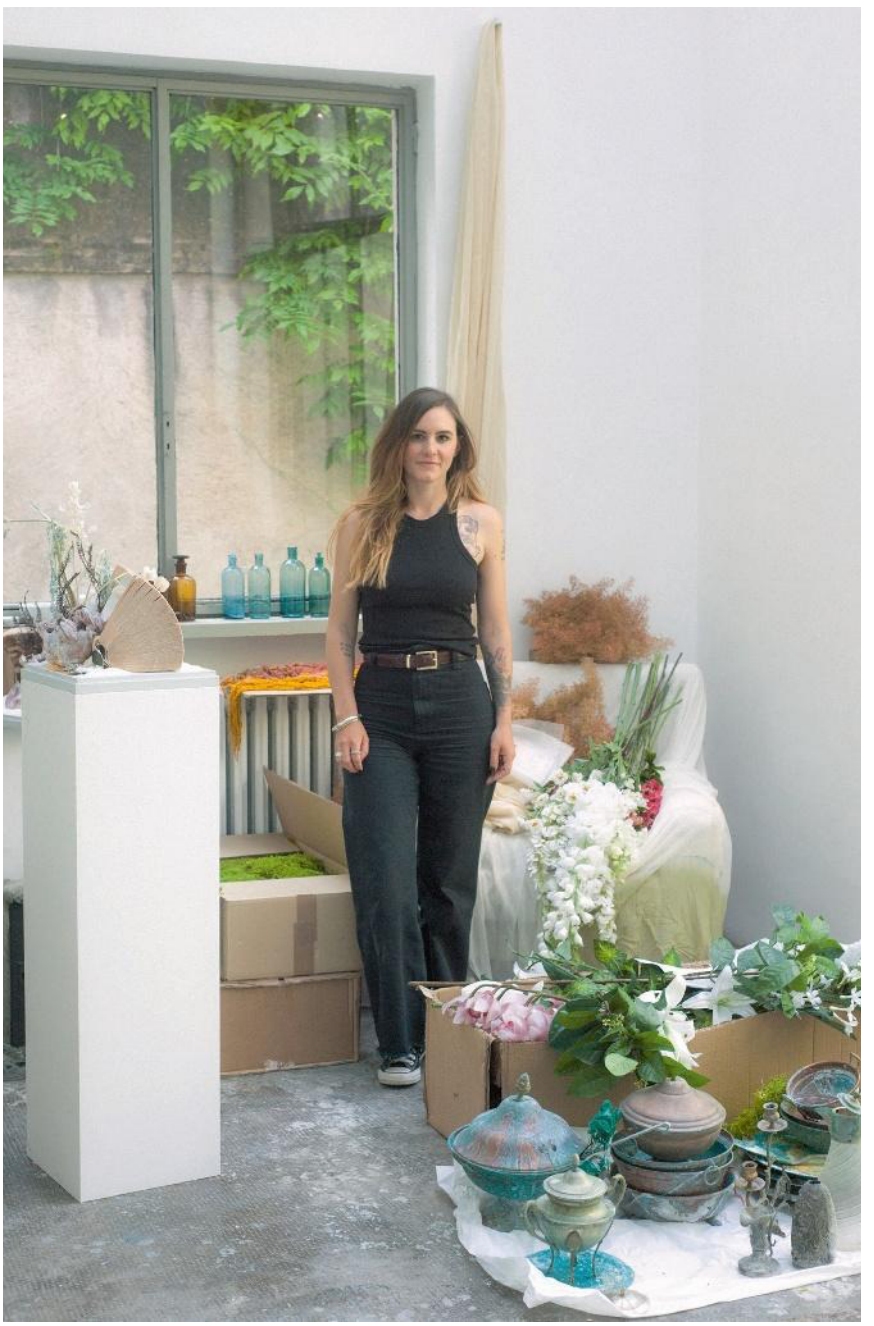
Jérôme savoure. Ses yeux pétillent. Après que son dossier a été retenu parmi les près de 900 reçus, il a préparé et passé l’oral devant les membres du jury, et s’est vu sélectionné pour passer un an à la Villa Médicis avec une allocation mensuelle de 3500 euros. À sa disposition : un atelier et un logement de trois pièces. Le must : pas d’obligation de résultat. Personne ne surveille la production de qui que ce soit. D’ailleurs, on parle très peu de production. Plutôt de processus. Ici, on vient chercher le luxe : du temps rémunéré. La dolce vita ? Jérôme nous arrête : *“Je nous vois plutôt comme la promotion des ermites. On est déter. Enfin, c’est ainsi que je le ressens. J’ai senti dès mon arrivée des personnes qui avaient un horizon tellement éblouissant que leur seule tâche de l’année était de courir derrière. J’ai un ami qui m’a dit un jour : ‘Jette ton cœur et cours après.’ J’adore cette expression. Après, je ne jetterai jamais la pierre à un artiste qui décide de passer son année à lire des bouquins, à regarder YouTube et à visiter Rome. On est là aussi pour se nourrir, s’ouvrir. La création artistique, c’est quand même une dialectique étrange, puisqu’il s’agit de créer sur la vie et de la vivre. On est donc comme une boule dans un flipper, à se dire : ‘Quand j’écris, je me dis merde, il faudrait que je vive.’”*

Jérôme s’est lié d’amitié avec Louisa Yousfi, 37 ans, militante décoloniale et autrice du remarqué *Rester barbare* (La fabrique éditions, 2022), dans lequel elle questionne l’injonction faite par les pays occidentaux à l’assimilation des populations issues de l’immigration, niant de fait leurs identités. Elle partage le même sentiment d’urgence à créer que Jérôme, et s’emploie à travailler chaque jour sur sa première fiction – l’histoire d’une fratrie française issue de l’immigration qui retourne en Algérie enterrer le corps de leur père – plutôt qu’à visiter Rome et l’Italie. *“En tant qu’artiste, on manque souvent de temps et de moyens pour aboutir à une œuvre. Là, on nous les donne. On n’a donc plus d’excuse. Ça me met une pression ! Au début, j’ai eu du mal à m’y mettre, à jouir de cet endroit et de ce mode de vie, parce que c’était trop. J’étais sidérée, écrasée par ce lieu. C’était trop et je savais qu’on allait me l’enlever au bout d’un an. On te donne ton rêve et on te le retire… ça fait souffrir. Donc on a peur d’habiter ce rêve-là.”* Et puis Louisa Yousfi s’est recréé une routine, un foyer, entourée de ses deux enfants en bas âge et de son compagnon vidéaste. *“Il y a une vraie vie sociale qui ressemble un peu à un truc universitaire. On se voit essentiellement à la cantine, un lieu de rendez-vous implicite. J’avais peur au départ de retrouver une logique lourde et scolaire. Mais on n’en a que le bon côté. Ce sont toutes et tous des artistes confirmés, et il n’y a aucune compétition entre nous.”*

Son arrivée n’a pourtant pas été de tout repos. Lorsque son nom a été communiqué parmi la liste des seize pensionnaires de la promotion 2024-2025, le sang de certain·es n’a fait qu’un tour, à commencer par le média *Franc-Tireur* (piloté par Caroline Fourest, Denis Olivennes, Raphaël Enthoven…) qui titrait un article *“Villa Médicis : pension complexe”*. Il lui était reproché d’être antirépublicaine, comme ses positions pro-palestiniennes. *“Ils ont appelé le ministère de la Culture, qui est tout de même sensible à ce qu’il n’y ait pas trop de vagues… Ils protestent contre une promotion woke !”* La promotion 2024-2025 •••

## *“J’ai l’impression que nous sommes toutes et tous des personnes politisées et bienveillantes.”*

**Bianca Bondi, plasticienne**



↓
Bianca Bondi, plasticienne, travaille autour des *sacella*, de petits sanctuaires romains.

→ est effectivement un reflet de l’époque. Les questions identitaires infusent les esprits comme les projets. *“C’est une direction qui assume de se mettre en danger en ouvrant ses portes à des profils qui sembleraient plutôt voués à rester dans les marges,* analyse Louisa Yousfi. *Moi, j’étais convaincue que j’étais condamnée à être boudée par l’institution. Il y avait une forme de cordon sanitaire maintenu autour des travaux décoloniaux. Mais une percée a eu lieu avec le fait que je sois admise. C’est le signe de l’ouverture de la Villa, mais aussi des acquis de la lutte antiraciste, de la lutte décoloniale, qui a su asseoir sa contre-hégémonie sur les plans intellectuel, politique, esthétique…”*

A-t-elle craint de lisser son propos en acceptant d’être logée, nourrie et blanchie par le système ? *“Bien sûr, et c’est ainsi que je reste vigilante. Cela rejoint les questions liées à l’intégration, à la récupération, à la neutralisation des propositions barbares. Je n’ai jamais considéré qu’il existait un hors-champ dans lequel on pouvait résister. On est dans la gueule du loup quoi qu’il arrive. L’intérêt est donc d’aller là où est le pouvoir, et non de le snober en faisant croire qu’on préserve ainsi sa pureté militante. Et puis, on est venus me chercher, au sens où on m’a acceptée telle que je suis. On ne m’a pas façonnée de manière à correspondre à un discours consensuel. Je n’ai rien eu à arrondir, ni à cacher. Je dirais également que pour faire un bras de fer, il faut bien serrer la main de l’autre…”*

### DÉRANGEZ-VOUS LES UN·ES LES AUTRES

À la direction de la Villa, on retrouve Sam Stourdzé, ex-directeur des Rencontres d’Arles, spécialiste de la photographie, nommé en 2020 par Franck Riester, alors ministre de la Culture, et Emmanuel Macron. *“Ce qui est politique cette année, c’est que les pensionnaires parviennent à vivre ensemble. Entre eux, ça marche. Ce qui n’est pas toujours le cas. Théo Mercier, à la fin de son séjour, était plutôt remonté contre la Villa, par exemple. Il a eu besoin de quatre ans pour digérer,* se souvient-il. *Mettre ensemble des gens qui sont des expressions de minorités variées, qui ont des horizons et des engagements différents n’est pas simple. Je pense que c’est un lieu où l’on prend soin de soi et des autres, ce qui est une manière de prendre soin de son travail. C’est un luxe nécessaire dans la vie d’un créateur, car c’est un moment rarement proposé. Les Italiens ont inventé la* slow food, *voici le* slow art*! C’est l’*otium, *ce temps désintéressé nécessaire à chacun pour se reconstruire. Par opposition au* negotium, *le temps intéressé.”*

Sam Stourdzé a bâti son projet sur les notions de mobilité et d’agilité, avec pour objectif de casser l’image •••



3 juin
28 juin
2025

# Festival d'Anjou

Angers
Cholet
Saumur

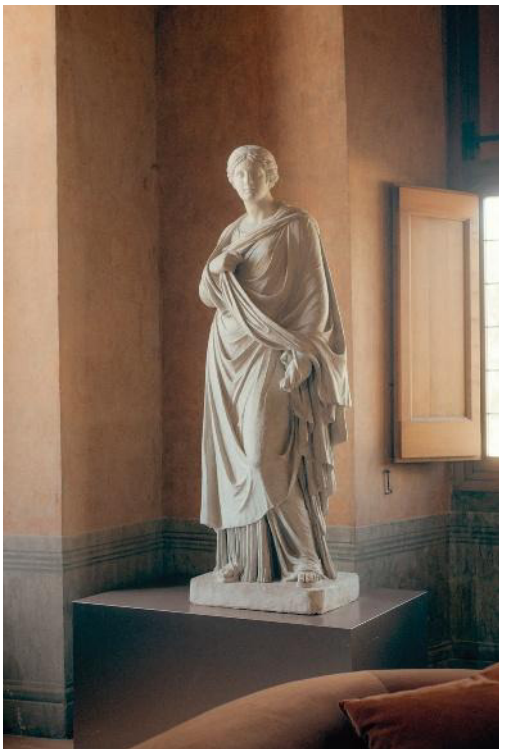
## — 75E ÉDITION —

Agnès Berthon • Catherine Hiegel • Isabelle Carré • Jackie Berroyer • Nil Bosca
Joël Pommerat • Stéphane Freiss • Olivier Solivérès • Ethan Oliel • Serge Gainsbourg
La Comédie-Française • Camille Chamoux • Vincent Dedienne • Sébastien Castro
Frédéric Cherboeuf • Collectif l'Émeute • Aymeric Lompret • Yasmina Reza
François Morel • Théo Askolovitch • Éric Feldman • Léopoldine Hummel

→ un brin figée et impressionnante de la Villa Médicis, pour ne pas dire hors-sol. Ce qui se traduit dans le choix des pensionnaires, mais aussi dans celui des résident·es qui passent de quinze jours à un an dans les murs et bénéficient d'une allocation mensuelle variant entre 1 500 et 2 500 euros (parmi elles et eux, l'autrice-compositrice-interprète Barbara Carlotti, qui y a façonné son dernier album, l'enthousiaste *Chéris ton futur !*). *"Quand les pensionnaires commencent à s'endormir sur leur année, un résident court est dans une urgence qui va les rebooster. On accueille également chaque année 150 professionnels : des curateurs, des DA, des responsables de festivals… Il y a beaucoup de dialogues possibles. Pendant longtemps, on ne voulait pas que les jardiniers de la Villa et les pensionnaires se dérangent. Aujourd'hui, on veut qu'ils se dérangent réciproquement ! Ils ont des choses à se dire. Ce lieu devient un terrain d'expérimentation."*
À l'écoute des pensionnaires, Sam Stourdzé analyse finement les montagnes russes pouvant les secouer, distinguant même quatre phases : la première, le moment de sidération face à la beauté du lieu ; la deuxième, la difficulté de la page blanche, du manque d'objectif de production, *"pouvant flirter avec la dépression"* ; la troisième, la mise au travail de l'artiste qui sent poindre la fin de l'année ; et enfin la quatrième, le retour au réel, parfois sans fric, avec la nostalgie de la parenthèse enchantée. Effectivement, c'est à peu près ce qui ressort de nos échanges avec une partie des pensionnaires, qui alternent phases solitaires et périodes d'euphorie collective. *"Au début, tu as envie de tout embrasser, de tous les serrer dans tes bras, de faire des bisous aux murs, et puis j'ai trouvé mon rythme, entre le temps de mon intériorité et le temps de l'échange. Au début, tu as envie de tout embrasser, de tous les serrer dans tes bras, de faire des bisous aux murs, et puis j'ai trouvé mon rythme, entre le temps de mon intériorité et le temps de l'échange. J'ai vécu des coups de foudre intellectuels avec des artistes pensionnaires ou de passage"*, raconte Jérôme Printemps Clément-Wilz, par ailleurs membre du bouillonnant collectif artistique Le Wonder, installé à Bobigny, et qui apparaît dans le clip de Barbara Carlotti tourné à la Villa, *Roma Amor*.

### UNE LIGNE SUR LE CV

Des connexions artistiques se créent également autour de l'exposition de fin d'année, qui rassemble les œuvres finies ou non que les pensionnaires souhaitent montrer. Louisa Yousfi a par exemple noué des liens avec le plasticien Nicolas Daubanes, qui travaille autour du monde carcéral et avec qui elle présentera une œuvre mi-plastique, mi-littéraire en juin. *"L'art contemporain ne me parlait pas du tout. C'est avec lui que j'ai compris ce qu'était un langage par la matière. Déjà, lui, il le porte en lui. On le voit dans la manière qu'il a de se tenir. En plus, on émane un peu d'une même origine sociale. C'est un enfant d'ouvriers qui a aussi un rapport distancié au monde de l'art, qui s'en méfie même, dans un mouvement assez réflexif."*
Nicolas Daubanes, grand gaillard de 42 ans très volubile, nous accueille dans son atelier à la nuit tombée. Des œuvres sont posées contre les murs, des représentations de bâtiments,



des univers carcéraux réalisés à la poudre de fer aimantée, sa spécialité. L'artiste travaille d'arrache-pied, de 9 h à 22 h, avec une pause déj tout de même, en mettant souvent des films en fond sonore. Il nous lâche d'entrée de jeu : *"La Villa Médicis n'a jamais été un rêve. Jamais. Quand je suis arrivé ici, le comptable m'a demandé pourquoi j'étais venu. Et j'ai répondu très honnêtement : pour le CV. Tu ne seras pas artiste toute ta vie parce que t'es passé par ici, mais forcément, ça aide. Moi je viens d'un milieu prolo, mes parents ouvriers sont morts. Je n'ai à la base aucune connexion, rien. Pour durer dans la vie, toutes les armes artistiques sont bonnes. Si tu es représenté par une galerie, tu peux vendre un peu et donc continuer à produire. Mais c'est comme les joueurs de tennis. Il y en a deux qui maîtrisent le monde entier, et les autres perdent en huitièmes de finale. Tu comprends ce que je veux dire ? Moi, j'arrive à vendre quelques œuvres car j'ai deux galeristes avec qui je m'entends très bien."*
Et comment se passe le quotidien à la Villa ? *"Depuis que je suis ici, je me prends au jeu. T'es choyé, t'es un artiste, on t'écoute !"*
Nicolas Daubanes multiplie les projets : alors que son portrait des sœurs Papin est exposé au MAC VAL dans le cadre de l'expo *Faits divers,* il avance sur une exposition au Panthéon, ainsi qu'au musée de l'Armée. Pour cette dernière, il travaille sur du béton auquel il ajoute du sucre, *"parce que les résistants, pendant la Seconde Guerre mondiale, mettaient du sucre dans les bunkers pour les fragiliser. Chez moi, le sucre va former comme des plaies dans le béton"*. Les prisons, Nicolas Daubanes ne fait pas que les représenter ; il les fréquente, animant régulièrement des ateliers avec des détenu·es. *"Je me demande souvent pourquoi, moi, je n'ai pas fait ce choix, à un moment, d'aller braquer des supérettes. C'était sûr que je n'allais pas bosser comme mes parents, qui ont donné leur vie au travail. Si moi j'allais dans la supérette, c'était soit en consommateur, soit pour prendre la caisse. Je vais aussi en prison pour voir ces gens qui, eux,* •••

***"J'ai eu du mal à me concentrer. Souvent, mon corps est ici, mais mon cœur et mon esprit sont au Liban."***

**Haig Aivazian, plasticien basé à Beyrouth**



← Le plasticien libanais Haig Aivazian.

# *“Depuis que je suis ici, je me prends au jeu. T’es choyé, t’es un artiste, on t’écoute!”*

**Nicolas Daubanes, plasticien**



→ *ont fait un certain choix. Je ne les excuse pas. Mais ils sont souvent tellement foudroyés par le malheur qu’ils en arrivent là.*”

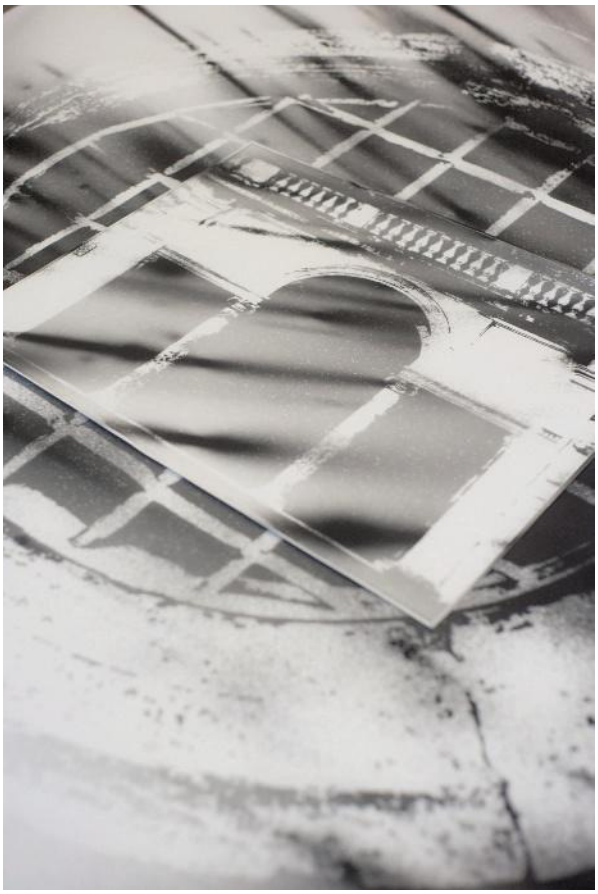
## VIVRE DANS UNE BULLE

Autre personne, autre projet, autre monde : née en Afrique du Sud, installée en France depuis dix-neuf ans, la plasticienne Bianca Bondi explore le vivant, la matière, le sensible dans des installations immersives (même si elle rejette l’appellation, qui fait trop *“spectaculaire”*). Après un oral chaotique passé en visio depuis le désert saoudien où elle travaillait, Bianca débarque à la Villa afin de décrypter les *sacella,* de petits sanctuaires antiques aux fonctions encore mystérieuses. Y en a-t-il eu un sur le site de la Villa ? Et si non, pourquoi n’en créerait-elle pas un, au beau milieu du Bosco, la forêt de chênes verts qui jouxte le parc ? Un projet qui s’inscrit dans une démarche plus ample, visant à réensauvager le Bosco, en reconstituant son écosystème disparu. Autre objectif : réimplanter des abeilles, et donc certaines plantes, sur le site.

Bianca Bondi est adepte de spiritualité, pour ne pas dire de la wicca, une forme de néopaganisme basé sur l’harmonie avec le vivant. Lorsqu’on prononce le mot de sorcellerie, elle se montre un poil gênée par tous les clichés désormais véhiculés par ce terme. *“C’est devenu une mode, donc je le mentionne moins. À l’origine, c’est très personnel. C’est ma manière de concevoir mes idées, et une source d’inspiration.”* Plus tard, elle s’exclame : *“Ça fait un bien fou, cette année ! J’ai eu un enfant qui a 2 ans et a déjà voyagé sur les quatre continents suivant mes projets. On peut se dire que c’est trop cool, mais en fait non, c’est difficile. Je bougeais, je travaillais, je n’ai pris aucun congé maternité. J’ai toujours ressenti une pression en tant qu’artiste femme.”* Elle s’est rapprochée des autres parents (onze enfants résident à la Villa cette année). *“Je suis sûre que cela ne se passe pas aussi bien tous les ans. J’ai l’impression que nous sommes toutes et tous des personnes politisées et bienveillantes.”*

On rejoint Haig Aivazian à la cafétéria, ornée de sculptures. Basé à Beyrouth, où il a dirigé durant deux ans le Beirut Art Center, ce plasticien de 45 ans a la mine grave. Et pour cause : l’offensive menée par Israël contre la Palestine s’est étendue au Liban, où les bombardements font rage au moment où on le rencontre. *“Pendant longtemps, j’ai eu du mal à me concentrer. Il faut que je parvienne à compartimenter dans ma tête, de façon à ce que, quand je suis ici, je sois vraiment ici. Souvent, mon corps est ici, mais mon cœur et mon esprit sont au Liban. Je vais m’organiser des allers-retours plus fréquents, cela m’aidera peut-être. Les collègues ont été superbes, même dès le départ où je ne connaissais pas grand monde. Les gens venaient vers moi pour s’assurer que j’allais bien.”*

Au sujet de la Villa, il est le premier à convoquer le terme de “bulle” : *“Architecturalement parlant, c’est fermé, c’est une bulle. À double membrane. Il y a la bulle Villa, puis la bulle du quartier qui est hyper-touristique. Il faut faire du chemin pour arriver à quelque chose qui ressemble à…* [il réfléchit] *la réalité. Je pense que depuis quelques années, il y a un vrai effort pour percer cette bulle. Le simple fait que ce ne soit plus réservé aux Français mais aux francophones, par exemple.”* Il nous expose son projet à demi-mot, réticent à le partager avant qu’il n’ait trouvé une forme définitive : *“Je m’intéresse aux infrastructures, et à l’idée de construire des infrastructures alternatives. Si les infrastructures sont faites pour déposséder une population, quelle serait une infrastructure au service de cette population, à l’abri de la surveillance ? Je réfléchis donc à l’éclairage et aux tunnels.”*



←
Nicolas Daubanes, plasticien, et l'une de ses œuvres.

Haig Aivazian n'est pas le seul à être hanté par le monde extérieur. Louisa Yousfi explique : *"Il y a une certaine obscénité à être ici pendant le génocide à Gaza. Comme il y a une obscénité à border ses enfants pendant que d'autres sont massacrés. Plus tard, on dira que cette époque-ci a sacrifié un peuple, et qu'il s'agissait des Palestiniens. Et on se demandera ce que les gens qui produisaient des choses ont écrit, ou dit. On ira chercher dans les œuvres. Chez moi, la Palestine a pris une place dans mon livre. Elle a poussé dans le livre. On me donne la possibilité d'écrire un livre et je ne parlerais pas de ça ? Ou, plutôt, je n'en ferais rien ? Je travaille une forme à partir de ce que ça nous fait d'être écrivain à ce moment-là de l'histoire. Chaque génération a sa mission à accomplir, ou à trahir."*
Dans le parc, la bulle suit son cours : les oiseaux chantent, des paons gambadent, des touristes nous regardent, l'air de se demander si l'on fait partie ou non des pensionnaires. Jérôme Printemps Clément-Wilz n'y prête plus attention, occupé par son scénario, par la figure de saint Paul, par celle de Pasolini, à qui il a écrit des lettres qu'il est allé jeter dans la mer, une nuit, près de Rome. Il résume : *"On est pas mal de pensionnaires à travailler sur la marge, sur l'invisible. Et savoir que d'une certaine manière, on est validé, que notre quête est valide, c'est pas rien. Depuis que je suis ici, je me dis que mon œuvre vaut quelque chose. Et qu'il y a des ponts à jeter entre des personnes d'âges, d'origines différents. Et que je ne suis pas seul."*

Exposition
19 mars –
13 juillet 2025

Daniel
(1920-2020) Cordier
L'espion
amateur d'art


Daniel Cordier à Paris en 1945 • Conception graphique : Virginie Poilièvre et Nicolas Hubert

musée de la Libération de Paris
musée du général Leclerc
musée Jean Moulin

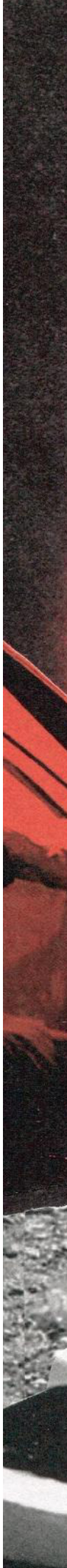
VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES

BeauxArts | Les Inrockuptibles | TRANSFUGE | france•tv

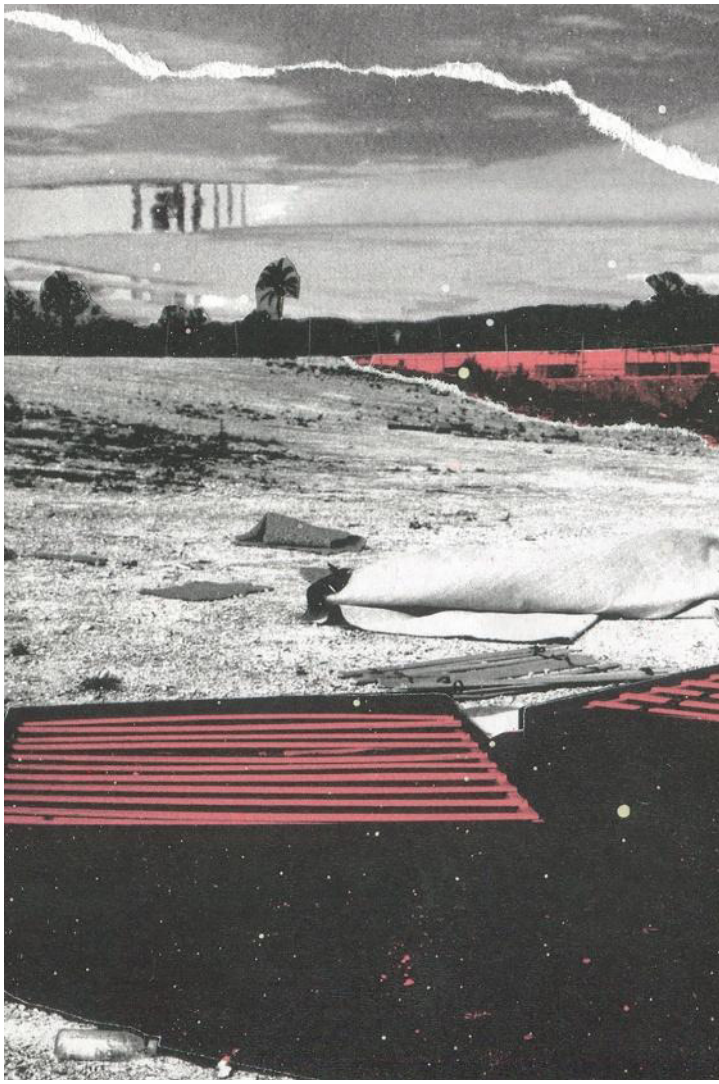
# Le feu aux poudres

**Après l'échec retentissant de son Fyre Festival en 2017, devenu une référence mondiale de l'arnaque, Billy McFarland a tenté cette année de se racheter. Comment ? Avec un Fyre Festival 2 prévu pour le printemps. Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu…**

Texte Hélène Coutard
Illustration Julien Langendorff pour Les Inrockuptibles







Une plage à Playa del Carmen, au Mexique. Quatre hommes en blanc à contre-jour. Derrière, l'océan turquoise. Et sur l'écran : Billy McFarland, en visioconférence. La première conférence de presse officielle de la deuxième édition du Fyre Festival – censée se dérouler fin mai – a eu lieu le 27 mars en direct d'un beach club, sans son illustre créateur, retenu à New York par les exigences de son contrôle judiciaire, et sous les yeux de centaines de curieux·ses en ligne, sourire moqueur aux lèvres, se demandant comment l'événement allait cette fois se couvrir de ridicule.

Au cours des premiers mois de l'année 2025, suivre l'organisation du Fyre Festival 2 ressemblait beaucoup à assister à un accident au ralenti. Qu'importe : les billets ont été mis en vente le 25 février et un quart d'entre eux a été écoulé. Tout le monde se souvient de l'échec du Fyre Festival originel, devenu une sorte de référence culturelle mondiale de l'arnaque, narré par deux documentaires (l'un sur Netflix, l'autre sur Hulu). En 2017, Billy McFarland, 25 ans, organise avec le rappeur Ja Rule deux week-ends de fête aux Bahamas pour des jet-setteur·ses pouvant payer entre 1 000 et 12 000 dollars le billet. L'événement est intensément promu sur les réseaux sociaux à coups de clips peuplés de mannequins, et se transforme en débâcle quand les premier·ères invité·es débarquent sur place, découvrant un camping pour réfugié·es pas terminé et des déjeuners en barquette dignes d'un train en panne, devenus viraux. Certain·es invité·es doivent même attendre plusieurs jours pour être rapatrié·es.

En 2025 comme en 2017, Billy McFarland a un débit de politicien : il peut parler longtemps, prononcer beaucoup de mots… sans rien dire du tout. En l'écoutant, il n'est pas difficile d'imaginer comment il a pu embobiner les investisseur·ses du Fyre Festival, ou celles et ceux de ses précédentes aventures entrepreneuriales. Le jeune homme en a eu quelques-unes : originaire du New Jersey, il a rapidement arrêté la fac pour se lancer dans la création d'un éphémère réseau social, puis dans une histoire de carte de crédit exclusive accompagnée d'un club privé. L'idée d'un luxe réservé à quelques *happy few* est déjà là. Billy aime faire rêver les gens, encore faut-il s'en donner les moyens : hyperactif, le jeune homme a du mal à mener ses projets à terme, malgré les millions de dollars qu'il lève sans trop de problèmes. Alors, le 30 avril 2017, après être devenu la risée d'internet, McFarland rentre chez lui en s'imaginant encore qu'il va pouvoir *"arranger les choses"*. Le FBI l'attend ; il sera condamné pour escroquerie à six ans de prison et en fera quatre. Avec une note à rembourser de 26 millions de dollars.

## L'ART DE VENDRE DU VENT

Mais raccrocher n'est pas facile : torturé par un besoin d'être pardonné et réhabilité publiquement, Billy commet d'autres erreurs. Avant d'être emprisonné, il tente de se refaire en vendant de fausses invitations au Met Gala. En prison, il finit à l'isolement après avoir tenté de participer à des podcasts pour donner sa version de l'histoire, puis d'extraire une clé USB pour vendre ses mémoires. Tout cela est derrière lui. Sorti de prison en 2022, McFarland, joint par visioconférence début avril, assure aujourd'hui avoir mûri. *"Je pense que je me soucie moins du pardon du public que*



*de celui de mes proches, désormais. J'espère être sur le chemin de la rédemption et je pense pouvoir y arriver"*, dit-il. S'il commence à rembourser sa dette – *"J'ai déjà fait quarante virements, soit à peu près un par mois depuis ma libération"* – en organisant des événements à plus petite échelle via une nouvelle entreprise, McFarland replonge à l'été 2023 : *"Je pense que l'idée du Fyre Festival était bonne, mais que j'ai merdé dans la façon dont j'ai essayé de monter le projet. Alors j'ai passé les dernières années à réfléchir à comment le faire correctement, avec la bonne team, la bonne structure."*

Un an et demi de réflexion plus tard, il monte le projet avec des partenaires mexicains, et le tease via un post Instagram et un mystérieux numéro de téléphone. Début 2025, Fyre 2 est là : le festival est censé se dérouler du 30 mai au 2 juin à Playa del Carmen, pour 1 800 personnes uniquement, à qui l'on propose de loger dans des villas de luxe et d'assister à des concerts et des happenings donnés par quarante *"artistes, sportifs et performers"*, qui n'ont pas encore été annoncé·es mais devraient l'être, d'après McFarland le jour de notre interview, *"d'ici quelques jours"* (*spoiler alert* : non). Les billets sont alors proposés pour un coût allant de 1400 à 1,1 million de dollars. Pour cette somme, le *"Prometheus ticket"* offre à huit personnes une villa de luxe, un chauffeur, un passe VIP pour *"chiller avec les artistes"* et un accès à *"toutes les activités proposées"*. La vente des billets doit permettre à Billy de rembourser au minimum 500 000 dollars de sa dette (soit 2 %) : *"Financièrement, ce ne sera qu'un début, mais j'espère surtout pouvoir rembourser ma dette moralement, et je sais que ça va me prendre des années"*, dit-il.

Début avril, l'entrepreneur affirme avoir vendu un peu plus de 500 tickets, dont un "Prometheus" (sur deux disponibles). Mais à qui ? *"Le Fyre 1 s'adressait à des jet-setteurs qui voyagent beaucoup, cette fois, c'est plutôt des trentenaires de la Tech de New York, Los Angeles, Miami ou Londres. Des gens qui ont une mentalité d'entrepreneurs, qui font du contenu."* Et qui, surtout, ont l'envie – et les moyens – de faire confiance à Billy. À moins que le charme ne se situe •••

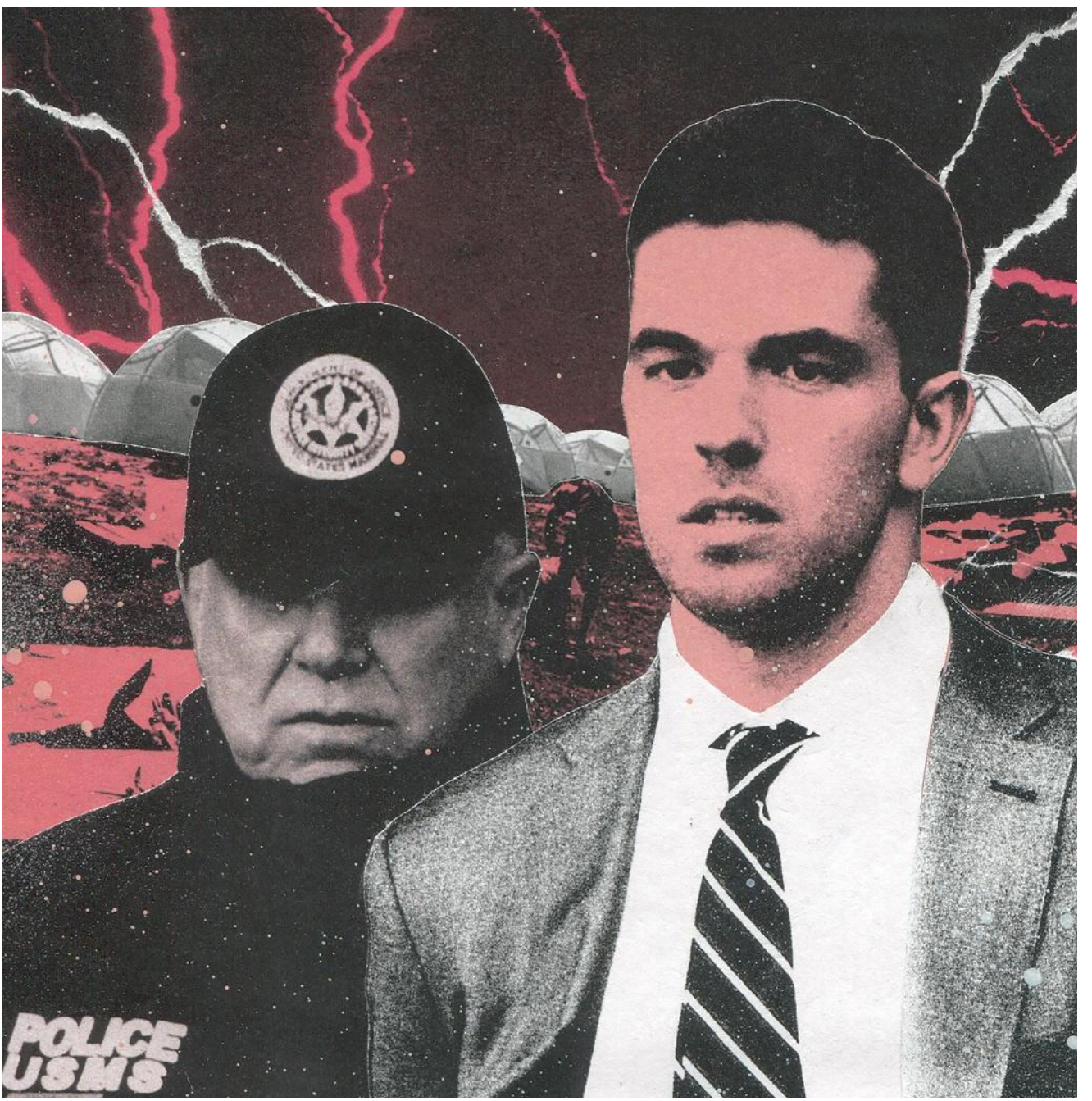
***"Je dois demander l'autorisation à mon agent de probation pour quitter le pays. S'il le faut, je regarderai le festival depuis New York, en pleurant."***

**Billy McFarland**

→ ailleurs. Si tout semble prouver le contraire, Billy McFarland n'est pas fou. À sa sortie de prison, il s'est aperçu que, quand il était reconnu dans les rues de New York, les gens voulaient le saluer, prendre une photo, lui taper dans le dos. Son échec retentissant les faisait rire. Et puisque son histoire est devenue culte et lui, une sorte de mème grandeur nature, pourquoi ne pas utiliser ce storytelling et le monétiser ? *"Nos fans, ou nos haters, ça dépend comment on veut les appeler, ne savent pas si cet événement va exploser en vol, et ça les amuse de voir comment ça va se passer et d'en faire partie. Ce sont des gens qui sont prêts à prendre le risque pour vivre cette expérience."*

## L'EXPÉRIENCE À TOUT PRIX

Se donner l'impression de vivre dans un documentaire Netflix, et pouvoir dire "J'y étais", n'a apparemment pas de prix. Billy le sait : Fyre 2 est un événement unique, quasiment historique pour la culture internet. *"Même si on arrive à démontrer qu'on peut le faire, et qu'il y a plus tard un Fyre 3, 4, 5, cette édition-là attire ceux qui veulent vivre l'incertitude. C'est ça, notre marketing. D'ailleurs, il est impossible pour moi de convaincre qui que ce soit. Je n'ai pas besoin de parler, il y a ceux qui trouvent ça fun et veulent venir, et ceux qui ne viendraient pour rien au monde."*
Même réaction chez les artistes. La première édition était censée accueillir Major Lazer, Blink-182, Migos, mais qui accepterait aujourd'hui de jouer au Fyre 2 ? *"Là encore, il y a ceux qui nous ont dit 'Jamais de la vie' et ceux qui ont tout de suite trouvé ça super !"* Parmi les 500 tickets vendus, 20 ont été offerts à des vétérans de la première édition. Encore

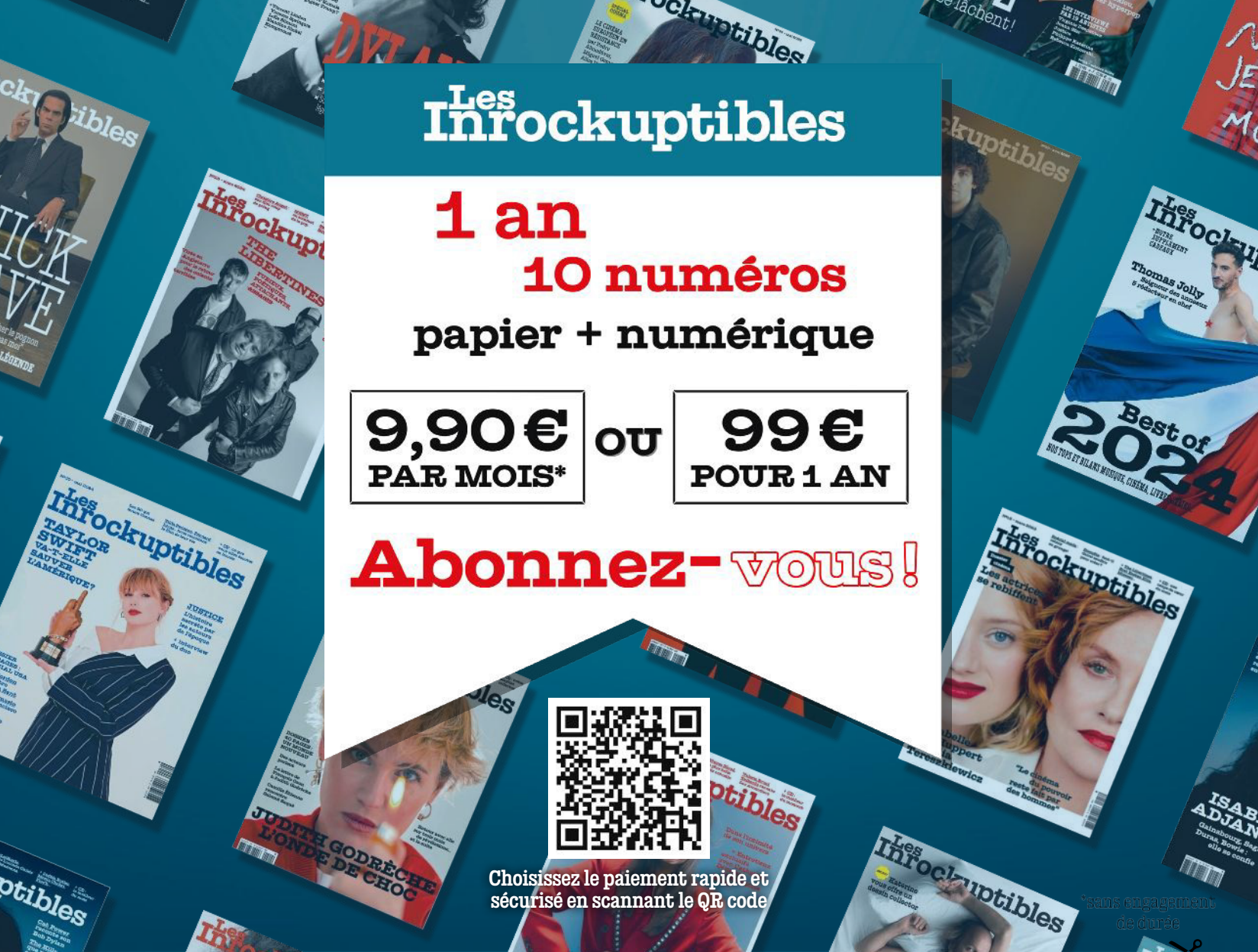


une façon pour Billy de se racheter. Triomphe ou débâcle, qu'importe, finalement, Billy McFarland veut surtout que tout le monde puisse vivre l'expérience : *"On parle en ce moment avec plusieurs boîtes de production pour faire un documentaire sur Fyre 2",* dit-il alors. Bien que lui-même ne sache pas s'il pourra un jour y participer. *"Je dois demander l'autorisation à mon agent de probation pour quitter le pays et je ne sais pas s'il me l'accorderait. S'il le faut, je regarderai le festival depuis New York, en pleurant",* plaisante-t-il.
Autre légère inquiétude : à moins de deux mois de la date fatidique, quand nous demandons à McFarland si le festival aura lieu même s'il ne vend pas plus de billets, il répond : *"Ça va se vendre..."*
Mais cette fois encore, tout ne se passe pas comme prévu. Difficile d'ignorer tous les *red flags* de Fyre 2. En février, alors que le site commence à peine à vendre des billets pour l'événement initialement prévu sur l'Isla Mujeres, au Mexique, le *Guardian* révèle que la municipalité de l'île n'a jamais entendu parler du festival. *"Je ne sais pas pourquoi ils ont dit ça alors qu'on négociait avec eux depuis septembre",* affirme McFarland. Début avril, les mêmes rumeurs refont surface quant au nouveau lieu, des médias mexicains signalant que Playa del Carmen *"n'avait pas officiellement autorisé l'événement".* Le 3 avril, la municipalité mexicaine enfonce le clou dans un tweet lapidaire, affirmant qu'aucun événement du nom de Fyre Festival 2 n'a été *"prévu ou enregistré"* chez eux.

### FIN DE LA BLAGUE ?

La riposte de McFarland ne se fait pas attendre : dès le lendemain, l'entrepreneur publie sur Instagram les autorisations accordées par Playa del Carmen afin de prouver sa bonne foi – celles-ci ont toutefois été demandées tardivement. Alors que l'événement sent déjà gravement le roussi, les internautes s'impatientent de découvrir la programmation et lancent des propositions sur les réseaux sociaux : *"Nirvana, 2-Pac, Elvis et les Beatles peut-être ?"* Mais Billy ne rit pas : il ne lit déjà plus les commentaires. Le 16 avril, quand les quelque 500 détenteur·rices de billets reçoivent un mail du Fyre Festival 2, il ne s'agit toujours pas de la programmation tant attendue : *"L'événement a été reporté et une nouvelle date sera bientôt annoncée. Nous vous avons remboursé. Quand une nouvelle date sera annoncée, vous pourrez à nouveau commander vos billets",* indique l'e-mail.
Du côté de Billy McFarland, le téléphone sonne dans le vide. Nick Lowe, l'un de ses associés, affirme à la presse que *"la municipalité de Playa del Carmen a bien pris de l'argent et a donné des autorisations au Fyre Festival pour finalement se retirer, c'est du vol".* Est-ce Billy McFarland qui, dans un nouveau rebondissement burlesque, échoue encore pour le plaisir sadique des réseaux sociaux, ou est-ce sa réputation qui l'empêche cette fois de réussir, poussant les différentes municipalités ne partageant pas son sens du risque (ou de l'humour) à se jouer de lui ? La créature mythique de Billy se serait-elle retournée contre lui ?
La nouvelle date promise ne viendra finalement pas. Au pied du mur, l'entrepreneur, désormais muet sur les réseaux sociaux, a joué le 24 avril ce qui semble être sa dernière carte : la vente de la "marque" Fyre Festival. *"Depuis 2017, Fyre Festival a dominé les unes des journaux, les documentaires et les conversations.* […] *La marque est plus grande qu'un individu, c'est un mouvement. Nous avons décidé que le meilleur moyen de réaliser notre but était aujourd'hui de vendre le Fyre Festival, sa marque déposée, sa portée médiatique, son capital culturel",* explique le communiqué.
Dans un ultime geste sacrificiel, McFarland raconte avoir déjà trouvé plusieurs emplacements acceptant d'accueillir le Fyre 2, mais refuse de risquer un nouveau retournement public contre lui. L'entrepreneur préfère passer la main – et voit peut-être dans la vente de son monstre de Frankenstein la seule solution pour rembourser un jour une partie de sa dette. Si l'année 2025 ne verra pas le Fyre Festival renaître de ses cendres, elle ne manquera pas de reconnaître le caractère visionnaire de Billy McFarland : s'il atteint son but, il deviendra peut-être le premier entrepreneur à vendre ses quinze minutes de célébrité – et sa propre humiliation – pour quelques millions de dollars. ❞

***Puisque son histoire est devenue culte et lui une sorte de mème grandeur nature, pourquoi ne pas utiliser ce storytelling et le monétiser ?***




# Les Inrockuptibles Bulletin abonnement :

**Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX**

❑ **9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement. Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

❑ **99 € pour 1 an.** Je paie par chèque à l'ordre des "Éditions indépendantes."

## Coordonnées de l'abonné :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG41**

**Nom** .....

**Prénom** .....

**Adresse** .....

**Ville** ..... **Code postal** .....

**Pays** .....

**Email** ..... **@** .....

**indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique**

**Téléphone fixe** ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

## Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

**Mon compte** (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

|_*_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

|_*_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

**pensez à joindre votre RIB**

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

# Les critiques

↘ *Enzo* p.120.



*Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com*

# Musiques



# Des racines et des ailes

L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS - L'ALBUM DU MOIS -

**Léonie Pernet s'est inspirée de la lecture de René Char et de la rencontre avec sa famille paternelle, au Niger, pour composer des *Poèmes pulvérisés* à mi-chemin entre ballades contemplatives et tubes percussifs. Et s'élever au sommet de son art.**

Quatre ans après *Le Cirque de consolation* (2021), beau titre d'un deuxième album aussi aventureux qu'acclamé, Léonie Pernet revient avec *Poèmes pulvérisés*, un intitulé inspiré par la lecture d'un recueil de René Char alors qu'elle revenait du Niger, où elle était partie en quête de sa famille paternelle. *"J'ai pris ma tête comme on saisit une motte de sel et je l'ai littéralement pulvérisée"*, écrit notamment le poète résistant dans cet ouvrage de dix-neuf textes rédigés après la Seconde Guerre mondiale, entre 1945 et 1947. Une phrase en forme de déclic pour la chanteuse et musicienne trentenaire au retour de son voyage initiatique et cathartique : *"C'est exactement la sensation que j'ai ressentie en rentrant. L'écriture de cet album a coïncidé avec mon histoire familiale et les images de guerre en provenance d'Ukraine et de Gaza. Ce disque, c'est une pulvérisation intime dans un monde en guerre." "Paris-Niamey. Rencontrer une famille, un pays"*, témoignait-elle ainsi le 31 décembre 2022 sur son compte Instagram.

À cette époque, l'artiste est dans l'affirmation : *"Je ne me retournerai pas. Derniers tours de pistes avant la mutation du* Cirque de consolation." Le premier single de *Poèmes pulvérisés* paraît à l'automne 2024 sous la forme d'une ballade bouleversante, *Réparer le monde. "C'est la mélodie d'une question : est-ce qu'il nous incombe de réparer un peu le monde ?"*, révèle alors Léonie Pernet, qui a composé d'une seule traite cette chanson au piano. *"J'ai été accueillie au Niger comme si on m'attendait depuis toujours. Rencontrer ma grand-mère paternelle, mes tantes, mes cousines, qui vivent pour certaines dans un village sans eau ni électricité, a été un double choc. Je n'en suis pas revenue indemne*, nous confesse-t-elle. *Ce voyage a clôturé* Le Cirque de consolation *pour me consoler définitivement et ouvrir un nouveau chapitre."*

Celle que l'on a connue il y a une dizaine d'années comme batteuse de Yuksek et clubbeuse aime multiplier les questions pour mieux tenter d'y répondre en musique. *"Comment vivre sans inconnu devant soi ?"*, interroge-t-elle par la voix de la comédienne Louise Chevillotte (déjà vue dans le clip de *Réparer le monde*) sur des mots de René Char pour l'ouverture de *Poèmes pulvérisés, Brûler pour briller* – un titre en forme d'injonction. *"Je suis un souvenir qui frappe à l'envi/ Je mange et je dors à l'endroit de l'oubli"*, chante Léonie Pernet, avec cette force évocatrice mêlée de beauté introspective. Impressionnante de bout en bout, sur disque comme sur la première date de sa tournée à la Cité de la musique en novembre dernier, où elle était accompagnée par le Chœur Pulvérisé d'Arthur Simonini, la multi-instrumentiste sait, comme peu d'autres, passer d'un registre instrumental à un répertoire vocal avec la même aisance et la même fluidité. *"J'entre en résistance Touareg France, le Niger qui danse dans les cœurs"*, peut-elle ainsi enchaîner sur des rythmes percussifs et une boucle électronique à vous donner le tournis.

Léonie Pernet ose, exactement comme sur *L'Horizon ose*, avec cette plume toujours alerte et inspirée pour une chanson née d'une séparation : *"Je me saisis du jour où tu m'as dit 'Léonie sois sans crainte'/* […] *Comme une mélodie de secours, comme une mélodie qu'on esquinte/Un septennat d'amour au singulier, au féminin."* Avant de livrer un immense tube instantané et totalement addictif avec sa tournerie synthétique imparable, *Paris-Brazzaville* : *"Que cette mélodie règne/De Paris à Brazzaville/À la merci du soleil/La révolution s'aiguise."*

Car il est aussi beaucoup question de révolution et de protestation dans *Poèmes pulvérisés*, un disque parfaitement en prise avec son époque incertaine et ces temps troublés. *"C'est le genre de morceau libérateur qui fait moins de mal que d'autres composés en pleurant tellement les émotions me submergent. Les partager sur scène avec le public est un bonheur précieux, cela m'épanouit tellement."* Pour la pochette de l'album, Léonie Pernet a collaboré avec Delphine Diallo, une artiste et photographe franco-sénégalaise installée à New York, qui a réussi à la saisir au plus juste. *"Cette photo illustre parfaitement le ciel que je porte sur mon visage. Dans un même mouvement, je cherche le chemin intérieur et extérieur – c'est exactement cela, la poésie. On dirait presque un tableau."* Un tableau ô combien poétique, à la bande-son renversante.

**Franck Vergeade**




*Poèmes pulvérisés* (CryBaby & InFiné/ Bigwax). Sortie le 6 juin.

Mathieu Zazzo/CryBaby & InFiné

# *AT THE PARTY* de Drift

## Le célèbre ingé son et producteur Renaud Letang livre son premier album en forme de B.O. de l'été, entouré de fidèles complices : Feist, Chilly Gonzales, Philippe Katerine, Jamie Lidell, Connan Mockasin ou Benny Sings.

Comme le dit l'adage, *"tout vient à point à qui sait attendre"*. Il y a six ans, alors qu'il venait d'achever le mixage de *Confessions* (2019) de Philippe Katerine, Renaud Letang nous disait mettre la patte finale à son premier album, fomenté depuis des années dans son antre des Studios Ferber à Paris. *"Vu ma place de producteur, je ne pouvais pas arriver avec un disque non abouti*, reconnaît-il aujourd'hui. *Il a fallu que je trouve qui j'étais au fond de moi, que je sache quoi raconter et enfin que je sois adoubé par mes potes. C'est comme si j'avais dû faire une carrière d'artiste en vitesse accélérée. Le piège aurait été de proposer un album de producteur, avec un morceau par artiste."* Car voilà le grand défi artistique pour l'un des ingénieur·es du son et producteur·rices français·es les plus réputé·es dans le monde, qui vit devant une table de mixage depuis ses 18 ans. Après les cartons d'Alain Souchon *(C'est déjà ça)* et de Manu Chao *(Clandestino)* dans la décennie 1990, Renaud Letang s'est associé à Chilly Gonzales pour former l'un des tandems de producteur·rices les plus courtisé·es de sa génération. C'est aussi à ce moment-là que le natif de Téhéran s'est découvert une nouvelle famille de sons, commençant à collaborer fidèlement avec Feist, Peaches, Mocky ou encore Jamie Lidell. Autant d'artistes qui dessinent une variété stylistique et vocale pour celui qui envisage ses compositions comme de la *"drift music"*.



Avec Connan Mockasin, Infinite Bisous ou Benny Sings, Renaud Letang adopte ensuite une deuxième famille musicale, choisissant de rassembler ce casting XXL (sans oublier Vladimir Cosma, Chuuwee, Mel D, Saul Williams, Jerry Paper) dans un disque cosmopolite aux allures de voyage palpitant, guidé par le groove soyeux, les mélodies imparables et les voix d'or. *"Repartir à zéro/Dans la peau du héros/Se retrouver plus haut/Là-haut/C'est beau/C'est chaud"*, chante Philippe Katerine sur *Working on Me*, single enthousiasmant partagé avec Feist, Jamie Lidell et Benny Sings. Et que dire du tube d'ouverture addictif, *At the Party*, porté par Connan Mockasin, Benny Sings, Feist, Phillipe Katerine et Infinite Bisous ? Car la force de Renaud Letang dans son bien nommé premier album, entremêlant disco pop solaire, hip-hop futuriste et jazz naïf, est justement de ne jamais faire ressentir les années de travail en studio, pour un résultat aussi fluide que collégial. La *Party* de l'année. **Franck Vergeade**

*At the Party* (Animal63/Believe). Sortie le 6 juin.

# *PHANTOM ISLAND* de King Gizzard & the Lizard Wizard

## Le groupe le plus prolifique de son temps échafaude un précis de pop orchestrale brillant.

Lorsqu'en 2056, King Gizzard & the Lizard Wizard sortira son sept cent douzième album et qu'on fera le tri, il est fort probable que *Phantom Island* accède au rang des élus. Comme on change le plomb en or, les alchimistes australiens transforment leurs chutes en cathédrales de pop orchestrale : ce nouvel album est composé de titres écartés de *Flight b741* (2024), réimaginés avec l'orchestre philharmonique de Los Angeles. Raffinement des arrangements (cordes, bois et cuivres) et efficacité du résultat : difficile de ne pas penser au totem Beatles. Plus directe que la récente parution de Black Country, New Road dans son approche des préceptes beatlesiens *(Sea of Doubt)*, notre bande de fans de SF fantasy part aussi en exploration des décennies 1960 et 1970 telles que traversées par les Kinks. La joliesse (*Lonely Cosmos*, dentelle extatique) côtoie l'ardeur (*Deadstick* et son énergie heavy) avec une technicité acharnée, qui par miracle ne devient jamais pontifiante. Ce miracle, c'est celui de la légèreté *(Aerodynamic)* : après autant d'albums en moins de quinze ans que Sparks en plus de cinquante, le groupe se permet d'aborder des concepts comme l'éternel retour ou le panpsychisme (qui donnent leur titre à deux morceaux de choix), de façon plus solaire que scolaire. Il faudrait se pencher sur l'histoire récente des disques pop qui s'inventent des îles : *Plastic Beach* (2010) de Gorillaz ou *Coral Island* (2021) de The Coral. King Gizzard vient de faire surgir un nouveau paradis dans l'archipel. **Rémi Boiteux**



*Phantom Island* (P(doom) Records/Virgin Music France/Universal). Sortie le 13 juin. En concert avec l'Orchestre Lamoureux à la Seine Musicale, Boulogne-Billancourt, le 5 novembre.





Julien Mignot/Animal63/Believe



Holly Whitaker/Domino

# *CROOKED WING* de These New Puritans

## Désormais en duo, les frères Barnett trouvent la grâce dans le chaos, notamment en invitant Caroline Polachek.

De These New Puritans, on garde le souvenir d'un quatuor porté sur l'expérimentation et la radicalité, sondant les abysses à la recherche d'un ailleurs, entre ténèbres et lumière. Le quatuor s'est depuis resserré autour des jumeaux George et Jack Barnett. Accueillant des invité·es comme Caroline Polachek *(Industrial Love Song)* ou le contrebassiste de jazz Chris Laurence, leur cinquième album met fin à un long silence depuis *Inside the Rose* (2019). Et l'attente en valait la peine.
Si leur musique a parfois pu passer pour revêche ou impénétrable, elle se veut aujourd'hui bien plus accueillante. On a enfin la sensation agréable de percer l'armure des deux Anglais et ce qu'on aperçoit entre les interstices procure une multitude de frissons. Le tandem sonde toujours les abysses mais lève aussi les yeux vers les cieux, avec des sons bruts, presque trip-hop ou indus, qui côtoient de longs passages contemplatifs ornés de chœurs célestes, d'un orgue d'église et d'un xylophone sorti d'une comptine. Cet équilibre fragile entre le délicat et l'apocalyptique s'avère fascinant, bouleversant même. Toujours cérébral, le duo fraternel explique ainsi *Crooked Wing*, qui est aussi le titre d'un des dix morceaux : *"Une aile tordue est une oreille, vous en avez une de chaque côté de votre corps et elles ont une forme ondulée. Avec un peu de chance, elles peuvent vous aider à vous envoler."* Un disque de très haut vol. **Noémie Lecoq**



*Crooked Wing* (Domino/Sony Music). Sorti depuis le 23 mai.


SUPER !
PRÉSENTE

26 juin 2025
INFINITY SONG
*Élysée Montmartre*
Paris

05 juillet 2025
FIDLAR
*Trianon*
Paris

02 septembre 2025
MATT BERNINGER
*Élysée Montmartre*
Paris

22 septembre 2025
HAPPY MONDAYS
*Élysée Montmartre*
Paris

01 octobre 2025
KRUDER & DORFMEISTER
*The K&D Sessions live*
*Trianon*
Paris

28 octobre 2025
CURTIS HARDING
*Olympia*
Paris

29 octobre 2025
THESE NEW PURITANS
*Petit Bain*
Paris

14 novembre 2025
NATION OF LANGUAGE
*Élysée Montmartre*
Paris

15 novembre 2025
PUBLIC SERVICE BROADCASTING
*Alhambra*
Paris

17 novembre 2025
NOURISHED BY TIME
*Petit Bain*
Paris

20 novembre 2025
OBONGJAYAR
*Trabendo*
Paris

24 novembre 2025
TUNNG
*La Bellevilloise*
Paris

24 novembre 2025
YUNG LEAN
*Zénith Paris*
La Villette

21 mars 2026
SUPERPOZE
*Salle Pleyel*
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM

# *DEATH MASK* de Death in Vegas

## Neuf longues plages sur lesquelles Richard Fearless se rappelle à nous avec une electro mutante, autour de laquelle gravitent ambient, dub, acid et techno.



Petit rappel introductif, si nécessaire : derrière Death in Vegas, projet impulsé au mitan des années 1990, se cache l'Anglais Richard Fearless, aventureux musicien doublé d'un mélomane éclairé. Prenant alors la forme d'un duo pour les enregistrements, ce vrai-faux groupe a terrassé un (très) large public avec son deuxième album, *The Contino Sessions* (1999), inoxydable alliage de rock et d'electro au puissant parfum psychédélique : un scintillant bijou moite et sulfureux. À sa sortie, Richard Fearless déclarait aux *Inrocks* : *"Je suis avant tout DJ, spécialiste de l'electro et des musiques de Detroit"*, précisant par ailleurs que Joy Division est *"un de* [ses] *groupes préférés"*. Comment ne pas croire en un type pareil ?
De fait, après un troisième album, *Scorpio Rising* (2002), un peu trop calqué sur le précédent mais porté par le tube *Hands Around My Throat*, Death in Vegas a toujours su combler nos espérances en refusant précisément de capitaliser sur la formule triomphale de *The Contino Sessions*. Fidèle à son patronyme, Richard Fearless s'est ainsi engagé sans crainte, en solo, sur une voie musicale beaucoup plus radicale – oscillant entre Krautrock, postpunk, dub et techno – à partir de *Satan's Circus* (2004), un disque pour lequel il a créé son propre label, Drone Records, dévolu à diverses formes de *"distorsions pour le dancefloor"*.
En ce printemps 2025, Death in Vegas reprend vie et délivre son septième album, *Death Mask*, neuf ans après *Transmission* (2016) – Richard Fearless, loin de rester inactif, a notamment, dans l'intervalle, publié sous son patronyme deux albums aux titres assez explicites : *Deep Rave Memory* (2019) et *Future Rave Memory* (2021). Totalement dédié à l'électronique, dans l'axe fondamental Detroit-Berlin, *Death Mask* se déploie – tout en spirales fatales – à travers neuf longues plages (sept minutes en moyenne), à la fois minimalistes et très sophistiquées. Démarrant avec une douce rêverie atmosphérique *(Chingola)*, à laquelle répond la planante échappée finale *(Death Mask)*, le disque flotte principalement dans une ardente nébuleuse electro-acid-techno *(While My Machines Gently Weep, Roseville, Robin's Ghosts, Your Love)*. Doté en son cœur d'un superbe prototype de dub mutant *(Róisín Dub(h))*, il fait aussi jaillir deux imparables missiles techno (*Lovers* et *Hazel*), pétaradants et trépidants : de quoi vibrer à mort.



**Jérôme Provençal**

*Death Mask* (Drone Records). Sortie le 6 juin. En concert au Trabendo, Paris, le 25 juin ; au Bikini, Toulouse, le 26 et au festival TINALS Beau Weekend, Nîmes, le 27.

# *WITH TRAMPLED BY TURTLES* d'Alan Sparhawk

## L'ex-leader de Low transcende le deuil de l'amour de sa vie, Mimi Parker, avec une bande de potes. Et c'est bouleversant.

Revenu de l'enfer après la mort, en 2022, de Mimi Parker, l'amour de sa vie et sa partenaire créative au sein de Low, Alan Sparhawk s'est reconstruit peu à peu par la musique. Ce songwriter attachant a accepté l'invitation de Trampled by Turtles, ses amis de longue date et compatriotes du Minnesota, et s'est joint à la tournée du groupe, les accompagnant de temps en temps sur scène. Dans la foulée, ils ont décidé fin 2023 d'enregistrer un disque ensemble pour prolonger cet esprit de camaraderie réconfortant.
Ces neuf morceaux ne constituent donc pas tout à fait le second album solo d'Alan Sparhawk (le premier, sublime, étant sorti l'an dernier), mais une œuvre collégiale sur laquelle plusieurs artisans folk se soutiennent et donnent le meilleur d'eux-mêmes. L'introduction poignante, *Stranger*, nous happe dès les premières secondes et la suite s'avère aussi palpitante, dans un tourbillon de guitares acoustiques rêches, de banjos délicats, de chœurs fraternels ou de violons intenses (qui se transforment en un cri insoutenable sur *Screaming Song*). Les ballades recueillies et pudiques *(Don't Take Your Light, Torn & in Ashes)* laissent parfois place à des moments de majesté *(Heaven)* et même d'allégresse *(Princess Road Surgery)*. Bien entouré, Alan Sparhawk transcende son chagrin pour une touchante célébration de la vie.



**Noémie Lecoq**

*With Trampled by Turtles* (Sub Pop/Modulor). Sortie le 30 mai.





Elaine Kin/Drone Records

# *GET SUNK* de Matt Berninger

## Après un passage à vide, le leader de The National conte en solo ses chocs et ses fêlures avec une audacieuse nonchalance.

Matt Berninger a d'abord traversé le désert. *"Une longue période de panne d'inspiration et d'autodénigrement"*, raconte-t-il dans le communiqué de presse, avant d'ajouter : *"J'en ai eu assez de me demander pourquoi j'étais comme ça."* Le charismatique leader de The National a ensuite adressé un dernier signe de la main à Los Angeles, où il vivait depuis plusieurs années, pour s'installer dans une maison au fin fond du Connecticut. Cinq ans après *Serpentine Prison* (2020), le chanteur originaire de l'Ohio poursuit son échappée solitaire avec *Get Sunk*, un album qui conte ses doutes et ses fêlures, sans prétention autobiographique, avec toujours sa nonchalance de crooner fin et classe, comme sur *Breaking into Acting* en duo avec la talentueuse Californienne Hand Habits. Sous la tôle de sa grange, Matt Berninger se remet à écrire. Il raconte l'être qui craint les chocs *(Nowhere Special)* avec son goût du paradoxe : une voix grave et profonde, sûre d'elle, qui ramène à la surface ces plages de vide où l'on végète jusqu'à s'y noyer *(Inland Ocean)*. Matt Berninger convoque une nouvelle fois la formule que l'on chérit tant, celle qui raconte les désenchantements sur des airs pop au milieu des chœurs, donnant naissance à quelques bijoux à s'enfiler en boucle comme *Bonnet of Pins*. Avec parfois de faux airs empruntés à Leonard Cohen *(Little by Little)*, jamais détectés auparavant, pour des retrouvailles définitivement réjouissantes.

**Juliette Poulain**



Chantal Anderson/Book Concord Records

*Get Sunk* (Book Concord Records/ Universal). Sortie le 30 mai. En concert à l'Élysée Montmatre, Paris, le 2 septembre.


"Une jeune artiste sur qui nous misons un petit billet pour 2025"
Les Inrockuptibles

SPILLTAB

premier album
ANGIE
inclus son single « Assis »
DISPONIBLE EN VINYLE, CD, DIGITAL

We Love Green samedi 07 juin 2025

sélection fip

spilltab.net

BECAUSE MUSIC

# *INSTANT HOLOGRAMS ON METAL FILM* de Stereolab

## La bande franco-anglaise menée par Lætitia Sadier et Tim Gane s'essaie au périlleux exercice du retour aux affaires. Le miracle opère-t-il toujours ?

Lors des années 2010, le phénomène s'est répété à plusieurs reprises. De My Bloody Valentine à Slowdive en passant par Mazzy Star ou Ride, plusieurs formations synthétisant le son des nineties ont fait leur retour avec des morceaux originaux, après plus d'une décennie de hiatus ou de silence discographique. Dans une époque où la nostalgie se voyait recyclée en un laps de temps de plus en plus court, tout semblait réuni pour que ces groupes de quadra et de quinquagénaires, portés par leurs pulsions créatrices, puissent jouir créativement et économiquement de leur statut culte – et accessoirement sortir parmi les meilleurs morceaux de leurs carrières respectives.
Actif jusqu'à l'aube des années 2010 et autrement plus productif, Stereolab arrive en queue de comète de ce phénomène. Si *Instant Holograms on Metal Film* est le premier disque depuis quinze ans de la formation emmenée par Lætitia Sadier et Tim Gane, le groupe franco-anglais opère selon son propre timing – à rebrousse-poil, à l'instar de ses propres morceaux, pop mais labyrinthiques. Car, à l'inverse de Slowdive, profitant rétroactivement d'une sorte de réenchantement du désenchantement des années 1990, Stereolab n'est jamais vraiment parti. Sur ce nouvel album, le sentiment que leur musique et leur discours ont durablement infiltré, l'air de rien, tout un pan de la musique contemporaine plus ou moins mainstream – sans jamais y avoir pris véritablement part – affleure constamment. C'est le pouvoir intact de cette musique effacée et hyper-expressive : de la *library music* marxiste ou situationniste, de la pop littéralement révolutionnaire.
S'il s'agit d'une coïncidence, voir Stereolab revenir au cœur d'une crise politique d'envergure, redéployant son rôle de passeur de rythmiques motorik, de mélodies sublimées et d'aphorismes debordiens, produit un effet saisissant. À la fois mirage rétrofuturiste et disque de son temps (Stereolab réfléchit toujours au futur), *Instant Holograms on Metal Film* vient prendre le relais d'un *Dots and Loops* (1997), qui avait infusé chez Tyler, the Creator, Pharrell, Madlib ou Toro Y Moi, pour inciter une nouvelle génération de musicien·nes et de mélomanes à rêver de nouvelles utopies musicales.






**Théo Dubreuil**

*Instant Holograms on Metal Film* (Duophonic UHF Disks/Warp/Kuroneko). Sorti depuis le 23 mai. En concert au Trianon, Paris, le 4 juin.

# *READY TO LIVE A LIE* de Sally Shapiro

## *"Dancing with tears in my eyes"*, chantait Ultravox en 1984. Des paroles idéales pour résumer le disque du duo suédois, qui invite ses peines d'amour sur le dancefloor.

En 2006, avec son premier album *Disco Romance*, Sally Shapiro s'emparait de l'italo-disco pour mieux le métamorphoser en comptines mélancoliques, parfaites pour danser, tout en nous offrant le single *I'll Be by Your Side*. Un tube absolu qui allait devenir la matrice des productions futures de ce drôle de duo composé du touche-à-tout Johan Agebjörn et d'une chanteuse mystérieuse, qui déclinait à l'envi ses aventures amoureuses comme un journal intime.
Près de vingt ans plus tard, quatre albums et une jolie ribambelle de remixes, le tandem n'a pas changé sa formule rétro-nostalgique, où l'italo flirte avec la synthwave, où le nu-disco emprunte à l'indie pop, portée par ce timbre vocal toujours aussi fragile, entre sensualité et larmes retenues, comme un couteau planté dans le cœur.
Signé sur Italians Do It Better depuis *Sad Cities* (2022) et épaulé au mixage par l'immense producteur Johnny Jewel, Sally Shapiro s'épanouit pleinement dans l'univers du label : il y déploie son eurodisco euphorique et spleenétique, s'attarde sur ses amours déçues à l'heure des réseaux sociaux et s'autorise quelques sorties de route en forme de ballades alanguies et électroniques *(Rain, Happier Somewhere Else)*, parfaites pour filer la chair de poule.




**Patrick Thévenin**

*Ready to Live a Lie* (Italians Do It Better). Sortie le 30 mai.





Joe Dilworth/Duophonic UHF Disks/Warp



Grace Conrad/Matador

# *RIPPED AND TORN* de Lifeguard

## À la croisée du rock primaire et de l'avant-garde, le trio de Chicago célèbre le DIY.

Quiconque s'est déjà penché sur le cas Lifeguard sait ô combien on ne plaisante pas avec le fanzine. Pour Kai Slater, chanteur-guitariste du groupe aux faux airs de Johnny Thunders tombé du nid et agitateur de l'underground indé de Chicago, où gravitent entre autres Horsegirl, Post Office Winter et Sharp Pins, son projet solo, les publications artisanales offrent un espace de communication alternatif à toute une jeunesse désireuse de se rassembler. Le slogan de son propre zine *Hallogallo,* lancé en février 2021, a le mérite d'être clair : *"Youth revolution now"*. Et cela tombe bien, Lifeguard produit des disques comme il fabrique des fanzines : avec passion et conviction, une certaine forme d'insouciance et un amour inconditionnel du DIY. En s'appropriant le nom de la mythique revue punk de la fin des années 1970 pour donner un titre à leur premier album véritable – un premier long autoproduit, *Dive,* avait déjà vu le jour en 2020 –, Kai Slater, Asher Case et Isaac Lowenstein jouent avec les formes et les couleurs d'alors. *"T'es le chouchou du prof à force de lire tes* Ripped & Torn*"*, chantent-ils sur la poignante chanson-titre. Conscients de la somme d'influences qui résonnent dans leur sous-sol, les trois garçons découpent, collent et recoupent les structures héritées du postpunk, écrivent, griffonnent et dessinent à partir du bruit et des textures du post-hardcore et de la no wave, jusqu'à faire émerger de cette frénésie sonore un beau bizarre brut et poétique. Place aux jeunes. **Valentin Gény**



*Ripped and Torn* (Matador/Wagram). Sortie le 6 juin.

33e COLLECTION ÉTÉ

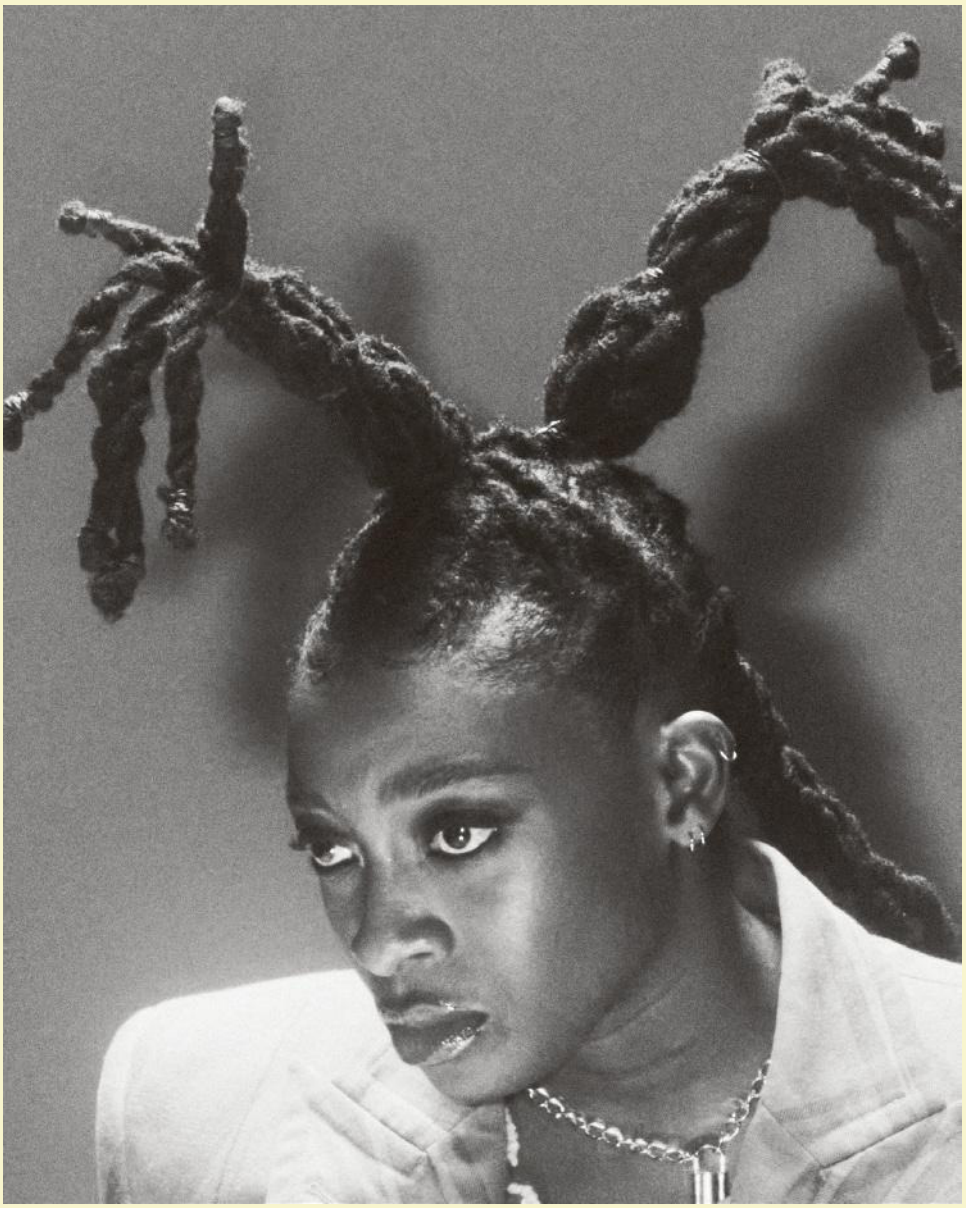
LA ROUTE DU ROCK

13.08 AU 16.08 . 2025
SAINT-MALO

PULP KRAFTWERK
LA FEMME OVERMONO
DOMINIQUE A TRENTEMØLLER
BLACK COUNTRY, NEW ROAD
SUUNS YARD ACT
TROPICAL FUCK STORM
PORRIDGE RADIO SEGA BODEGA
BOLIS PUPUL MEMORIALS
CURSES LIVE GANS ...

LAROUTEDUROCK.COM

Rock Tympans 2025
L-R-20-8990 / La contrée



# *LOTUS* de Little Simz

## Toujours aucun signe d'essoufflement pour la Britannique qui, depuis dix ans, façonne une discographie d'une rare puissance réflexive et émotionnelle.

Aujourd'hui, dit-on, tout le monde a un avis sur tout. Certes, mais combien le donnent avec allure ? Combien parviennent à viser juste et à taper sec tout en réussissant, d'une voix puissante et sensible, suave et brumeuse, à calmer les ardeurs du chaos ambiant ? Peu, sans doute. C'est ce qui rend chacun des mots de Little Simz, qu'elle balance comme des vérités impossibles à contredire, si essentiel, si précieux. Grands moments d'introspection, *Woman*, *Point and Kill* ou *Gorilla* sont aussi des mains secourables qui se tendent vers nous et indiquent la marche à suivre. Rappelons que *Venom* est peu à peu devenu un hymne féministe sur TikTok. C'était en 2019. Depuis, Little Simz n'a cessé de défendre un rap joueur et évolutif, qu'elle refuse d'envisager comme une langue figée. *Sometimes I Might Be Introvert* (2021), récompensé par un Mercury Prize, accueillait ainsi tous les idiomes (jazz, funk, orchestrations soul), tandis que *No Thank You* (2022) entamait une relation intime avec les silences et le minimalisme, le temps d'un disque qui avait moins à voir avec la drill ou Lauryn Hill, références fréquentes des débuts, qu'avec A Tribe Called Quest ou Kendrick Lamar. Non pas que la Londonienne et le chouchou du rap mondial fassent la même musique. Disons qu'il et elle ont en commun le désir d'envisager leur discographie comme une sorte d'autobiographie morcelée, une même faculté à passer d'un album discursif et cinématographique (*Sometimes I Might Be Introvert* était entrecoupé de textes de l'actrice Emma Corrin, la princesse Diana de *The Crown*) à des projets plus directs ou modestes, une même volonté d'avancer en bande. Kendrick Lamar a Sounwave quand Little Simz avait Inflo, fidèle producteur récemment écarté pour cause de montants non versés. Sur *Lotus*, nommé en référence à cette plante capable de fleurir dans les eaux boueuses, la rappeuse triomphe de cette absence inédite et joue en groupe. Impossible, à l'écoute de *Thief*, sorte de postpunk boosté aux orchestrations de John Barry, ou de *Lonely*, dont les arrangements évoquent ceux d'un Marvin Gaye qui aurait découvert le hip-hop, de ne pas imaginer Little Simz agir comme lors de son formidable live Tiny Desk : en véritable cheffe d'orchestre, entourée en studio d'une multitude d'instrumentistes. Un bassiste éduqué à Sleaford Mods (Miles James Clinton ne s'en cache pas sur *Young*), une arrangeuse et violoncelliste, Rosie Danvers, sublimant les rythmes chaloupés *(Only)*, un saxophoniste, Venna, soufflant un air frais en terre afrobeat *(Lion)*, un percussionniste, Morgan Simpson, souhaitant s'attaquer aux dancefloors *(Enough)*. Il y a aussi cette longue liste d'invité·es (Michael Kiwanuka, Sampha, Moonchild Sanelly, Wretch 32, Moses Sumney, Obongjayar, Yussef Dayes, etc.) dont la présence encourage ici tous les fantasmes, toutes les possibilités. Plurielle, la musique de Little Simz devient plus vaste, plus ample. Plus libre aussi : *"You've never seen a young black woman so fly"*. Qui en doute encore ?



**Maxime Delcourt**

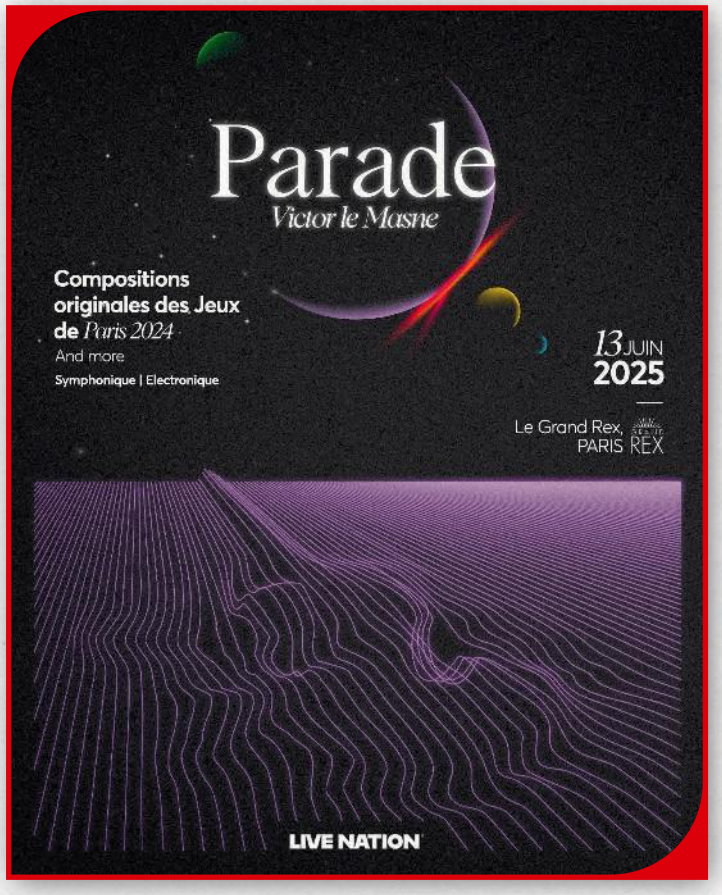
*Lotus* (Awal/Sony). Sortie le 6 juin.

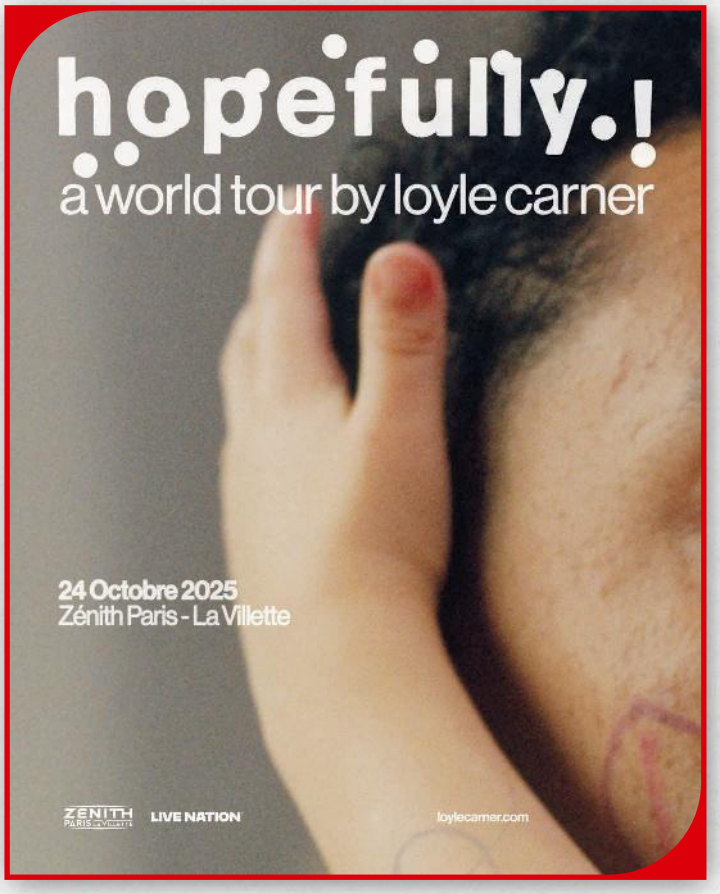


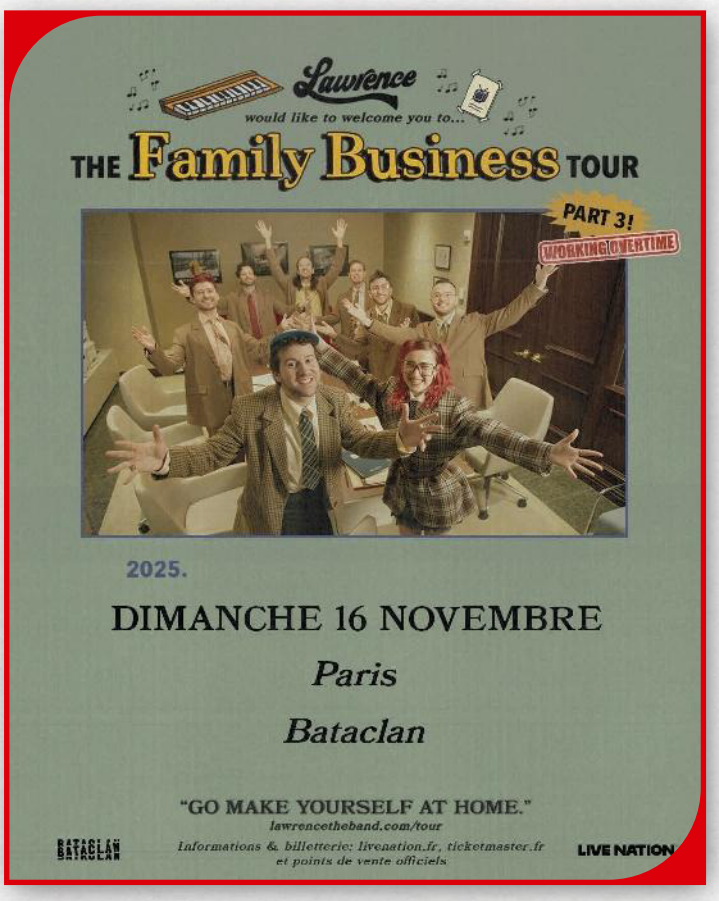


Thibaut Grevet/Awal

LIVE NATION
présente






# *CAROLINE 2* de Caroline

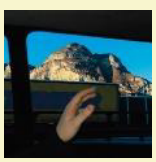
## Le postrock trouve une nouvelle vie passionnante sans verser dans des poses barbantes.

Depuis sa formation à Londres, en 2017, par Jasper Llewellyn, Mike O'Malley et Casper Hughes, Caroline a vu d'autres instrumentistes rejoindre ses rangs, inscrivant son nom dans la pierre d'un postrock expérimental. *"Nous sommes devenus bien meilleurs à huit*, observe Llewellyn, *notre langage musical commun a fluidifié notre écriture. Et ce disque a été une grande aventure partagée!"* Suite à un premier album *"très guitaristique"* paru en 2022, *Caroline 2* cultive ses effets vocaux à l'Auto-Tune, sans pour autant perdre son identité DIY, sous influence du folk d'Appalaches ou de Giant Claw.

*"C'est intéressant de créer cet équilibre entre une guitare acoustique, au son très analogique, et une voix manipulée quasi maléfique"*, commente O'Malley. D'autre part, Caroline cultive ce qu'il appelle son socle mélancolique pour y insuffler une (insoutenable ?) légèreté… *Total Euphoria,* annonce l'ouverture. Le tout en désarticulant, en distordant leurs chansons jusqu'à la corde, servies par un travail d'orfèvre sur l'orchestration, convoquant violons (assurés par la formidable Magdalena McLean), trombone, clarinette et harmonium, et se permettant, sur *When I Get Home,* de rythmer de battements de cœur une ballade au tardif crescendo. *"À nos débuts, nous voulions que le monde entier sache que nous étions sincères et intelligents,* confesse en souriant Llewellyn. *Maintenant, nous nous sentons plus détendus!"* Ainsi, on s'amuse des patronymes donnés à *Song Two* (en deuxième position, donc), au conclusif *Beautiful Ending* et à *Coldplay Cover* (rien à voir avec le groupe de Chris Martin), qui a gardé son titre de travail. En bonus, une autre Caroline, *"la meilleure"* selon Llewellyn et O'Malley : la reine pop Polachek sur le classieux single *Tell Me I Never Knew That.*



Entre autres bruitages organiques voire terreux, les paroles peuvent s'avérer bouleversantes, notamment sur *Two Riders Down,* référence à la perte d'êtres aimé·es, où auraient pu se croiser le Velvet Underground et Neil Young : *"Le morceau a été travaillé entre une séance d'écriture en tournée et un studio londonien,* se souvient Llewellyn. *Après avoir envisagé d'en faire deux titres distincts, nous avons préféré l'idée que ces variations se concentrent au sein d'un seul et même morceau."*



Un morceau où nous sommes convié·es à explorer nos propres abysses émotionnels.

**Sophie Rosemont**

*Caroline 2* (Rough Trade Records/ Wagram). Sortie le 30 mai. En concert à Petit Bain, Paris, le 15 septembre et à l'Aéronef, Lille, le 16.

# *L'ORGUASME* de Bonnie Banane & Joseph Schiano di Lombo

## Dix morceaux enregistrés à la Philharmonie de Paris, où le profane et le sacré partagent leur couche pour un maximum de plaisir.

Œuvrette, n.f. : petite œuvre sans importance. En clôture de l'album du duo nouvellement formé, c'est ainsi que Bonnie Banane et Joseph Schiano di Lombo semblent qualifier la collection de dix titres qui vient de s'écouler, tout en s'autorisant un ultime hommage à la position préférée de Snoop Dogg *(Le Calme après l'œuvrette)*. À l'instar de son sujet mystico-prosaïque (la petite mort), c'est à la fois vrai, car parfaitement vain, et pourtant faux, car inexplicablement vital : *L'Orguasme* est un disque de presque rien, mais dont le désir décuple les effets. Enregistré exclusivement sur l'un des seuls orgues païens de France, l'album embrasse à pleine bouche toute l'ambiguïté de son sujet érotique : motifs mélodiques obsédants revenant par vagues, minimalisme (l'orgue dans son plus simple appareil) pour figurer l'idée fixe, les jeux de langue, les inspirations et expirations… Collection de chansons paillardes écrites avec tout le sérieux du monde, *L'Orguasme* malaxe, dissèque, travaille au corps cette matière intangible et presque sacrée.



Sexy en diable, Bonnie Banane et Joseph Schiano di Lombo signent un beau disque de (con)fesses.

**Théo Dubreuil**

*L'Orguasme* (Circus Company/ Bigwax). Sortie le 6 juin. En concert à la Philharmonie de Paris, les 13 et 14 novembre.





El Hardwick/Rough Trade Records


Enfin, le nouvel album
inclus Spike Island
More.
Pulp
ROUGH TRADE
Libé aimé
france inter



# *MAD!* de Sparks

## Les frères Mael n'en finissent pas d'enrichir leur sensationnelle discographie, cette fois avec une salve de bonbons acides.

*"Batteries chargées, règles cassées, je vais faire comme il me plaît",* chante Russell Mael en ouverture *(Do Things My Own Way)* du vingt-septième album du duo légendaire qu'il forme depuis plus d'un demi-siècle avec son frère Ron. En attendant leur prochaine comédie musicale réalisée par John Woo, les septuagénaires réaffirment ainsi leur intention de faire fi des conventions comme des attentes – comme si on avait pu en douter. Leur précédent et immense *The Girl Is Crying in Her Latte* (2023) nous avait d'ailleurs rendu des Sparks au meilleur de leur forme et de leur folie, mais c'est ce nouveau disque qu'ils intitulent *Mad!*. *"Mad"*, comme "fou" donc, mais aussi comme "en colère" – et c'est en effet une impression rugueuse qui se dégage d'abord de leur nouveau méfait, plus compact, plus direct et plus abrasif que son prédécesseur.

Avec sa nervosité, parfois poisseuse mais toujours effervescente, l'album évoque un Suicide qui aurait remplacé l'héro par des Haribo. Voire des bonbons au poivre inversés : sous l'acide se tiennent en embuscade les douceurs, quand surgit au milieu des assauts un tube au sirop comme *My Devotion*, ou au sein même d'une chanson qui bifurque – les *"la la la"* du martial *Hit Me, Baby,* la trouée opératique du clubesque *Don't Dog It,* voire le très imprévisible solo de guitare FM qui conclut l'affaire (*Lord Have Mercy,* on ne saurait mieux dire). L'éventail de talents profus et singuliers des Mael sert toujours cette propension unique à marier le cheap et le grandiose, qui atteint une nouvelle fois des sommets, par exemple avec *A Little Bit of Light Banter* évoquant ABBA. *Mad!* ne perd pas une occasion de nous faire danser de bien des manières, sans oublier de nous faire penser n'importe comment : le songwriting de Ron Mael reste l'un des plus efficaces générateurs de tournis qui soit.

S'il n'atteint pas toujours les hauteurs insensées de *The Girl Is Crying in Her Latte*, l'album – nouvelle preuve que le duo garde une place unique dans l'histoire de la pop – n'est pas avare de grands moments. Au premier rang desquels un *Running Up a Tab at the Hotel for the Fab* qui réussit l'exploit de caser le mot "camembert" dans une odyssée synthétique sophistiquée. On n'a pas fini d'en faire tout un fromage. **Rémi Boiteux**




*Mad!* (Transgressive Records/Firebird Label Services). Sorti depuis le 23 mai. En concert à la Salle Pleyel, Paris, le 30 juin.

# *POSSESSION* de Ty Segall

## Le Californien enrichit sa profuse discographie d'une collection de titres inspirés et d'une grande simplicité. Un excellent cru.

Le dossier de presse envoyé aux journalistes mentionne un nouvel album partant *"à la recherche de nouveaux horizons"*. Évidemment, il serait décevant d'annoncer lapidairement que Ty Segall fait du Ty Segall. Pourtant, l'horizon visé ici reste dans la continuité du voyage amorcé avec *Three Bells* (2024).

Les guitares sont de sortie, c'est maîtrisé et beau comme traverser la Californie dans un vieux bus Greyhound avec une playlist glam rock (Bowie, Bolan, The Runaways en tête) jouée à plein volume. Les mélodies sont inspirées, les riffs accrocheurs et le saxophone de Mikal Cronin électrisant. Simple mais extrêmement jouissif.

Alors, oui, *Possession* est moins en rupture avec le rock que *First Taste* (2019), où Ty Segall abandonnait la guitare pour tester la mandoline, le bouzouki ou le koto, ou *Harmonizer* (2021) et son concept futurisco-métaphysique, mais on n'écrit jamais mieux que sur ce que l'on connaît. Ici, c'est encore l'Amérique qui fait office de muse, celle qu'il a sillonnée dans des caisses cabossées à l'occasion de centaines de concerts. Coécrit avec son ami cinéaste Matt Yoka, *Possession* fait rimer réalisme ordinaire et poésie. Le beau n'est pas dans la facilité mais dans le fait de continuer à essayer. On lui reproche de regarder un peu trop dans le rétro ? Ty Segall s'en fout, il trace sa propre route pour le seul plaisir de la composition et de la scène. Droit devant. **Arnaud Ducome**



*Possession* (Drag City/Modulor). Sortie le 30 mai.



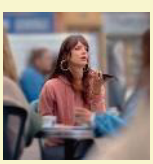


Munachi Osegbu/Transgressive Records

# *CHERIE ON TOP* de Vickie Cherie

## Définitivement échappée des Pirouettes, la chanteuse érige un pont pop entre les deux côtés de la Manche.

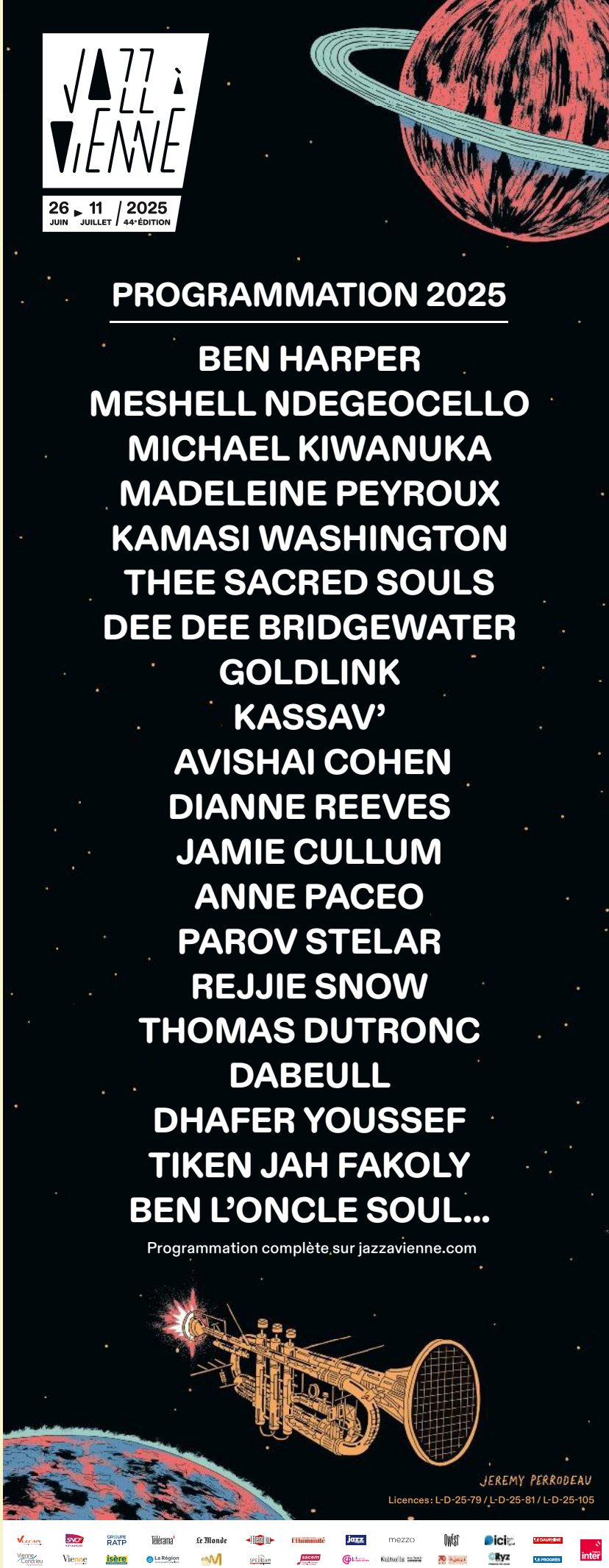
Alors que The Pirouettes était plutôt réputé pour relier en mode Eurostar les standards de la chanson française et la pop synthétique britannique, sans pour autant promettre systématiquement un trajet en première classe, voilà que Vickie Cherie se révèle en maîtresse d'une hyperpop exaltée et sereine, intelligemment préservée des excès du genre. Comme Caroline Polachek, qui l'a plébiscitée, ou Oklou, présente au générique de ce premier album, la Française refuse de hiérarchiser toutes les idées contenues dans son esprit tourmenté. Peu soucieuse des catégories figées, elle s'autorise ici tous les flux entre musiques instrumentales et complaintes pop (le saisissant *Les Vents violents*), folk songs (*Break the Night with Colour,* extrait du répertoire de Richard Ashcroft) et textures ambient, ritournelles puisées dans les bals folkloriques *(Cherie on Top)* et les jeux vidéo. *Cherie on Top,* c'est donc de la belle et grande musique populaire française, sauf qu'au lieu d'abuser de cette carte de séduction trop facile, Vickie Cherie perfuse ses *break-up songs* aux haïkus japonais, à l'EDM, aux boucles électroniques et aux albums de Kim Petras, à l'image de l'opératique *Si sentimentale* et du faussement naïf *Rien promettre*. Après vingt écoutes (au moins !), on ne sait toujours pas si ces chansons sont des hymnes ou des requiems, et c'est tant mieux : c'est précisément dans cet entre-deux, dans cette ambiguïté riche de mille nuances, qu'elles trouvent leur pleine expression. **Maxime Delcourt**



*Cherie on Top* (Pan European Recording/ Bigwax). Sorti depuis le 23 mai. En concert à La Station - Gare des Mines, Paris, le 12 juin.



Louise Desnos/Pan European Recording

# *QUIT TO PLAY CHESS* de Cola Boyy

## Les adieux en beauté du musicien californien défunt, qui nous laisse en héritage un superbe album de disco-funk rayonnant.

*"Perdre un frère, un fils… C'est une absence béante qui ne sera jamais comblée. Mais sa musique est unique en son genre, elle vient d'un enfant né dans l'espace."* Ce message de la famille de Matthew Urango, alias Cola Boyy, décédé le 17 mars 2024 à seulement 34 ans, fait écho à la densité stellaire de *Quit to Play Chess*. Un disque posthume, certes, mais longuement réfléchi, tant par l'artiste que par son entourage après sa disparition, afin de ne surtout pas dénaturer son intention. Soit proposer des morceaux irrémédiablement funky, dont la genèse a été inspirée par la passion pour les échecs de Marcel Duchamp, révélée lors d'un séjour en 1918 aux États-Unis, loin du tumulte soulevé par sa *Fontaine* ou sa *Roue de bicyclette*.

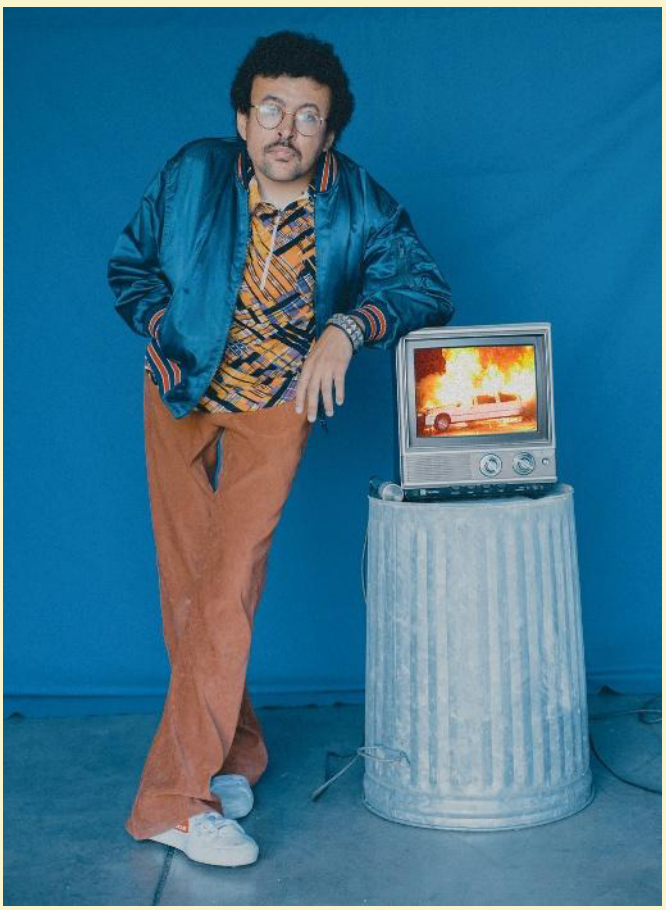
Né en Californie avec une malformation de la colonne vertébrale, amputé d'une jambe à l'âge de 2 ans, d'origines multiples (amérindienne chumash, africaine, mexicaine, écossaise et portugaise), Matthew Urango s'est engagé très jeune dans les luttes anticapitalistes et antiracistes de sa ville progressiste d'Oxnard. En 2021, il s'est imposé grâce à son manifeste socio-groovy *Prosthetic Boombox*, un premier album auquel ont participé Nicolas Godin, Myd et Pierre Rousseau (ex-Paradis). Car la France avait accueilli à bras ouverts Cola Boyy. Voix pitchée, cuivres samplés à souhait, terreau R&B irrigué d'effluves drum'n'bass (*800MPH*, qui bénéficie du flow du New-Yorkais Wiki), reggae *(Heroes and Villains)* et rap West Coast *(Homegirl)* : aussi sophistiqué qu'il soit, *Quit to Play Chess* obéit à la sincérité habituelle d'Urango. Il savait le funk et le disco par essence activistes et raconte comment survivre dans un monde sans pitié, obsédé par les apparences, mal informé, en manque de moments partagés sur la piste de danse.

Ouf ! Ses douze chansons imparables ont de quoi tromper notre solitude et le musicien américain a pu les façonner au mieux, confiant le mastering, validé le jour-même de son décès, aux très fiables Lewis OfMan et Andrew VanWyngarden (moitié de MGMT). Quand résonne le finale de la ballade synthétique *Calling*, où Urango chante qu'il continuera, quoiqu'il advienne, à s'exprimer, on ne peut être qu'ému·e en pensant à tout ce qu'il aurait encore pu accomplir, lui qui était, d'après le titre de l'un des points d'orgue de l'album, si *Busy*.



**Sophie Rosemont**

*Quit to Play Chess (*Record Makers/ Bigwax). Sorti depuis le 23 mai.



Ross Harris/Record Makers

# *BLOMOVINHO* de Leo Blomov

## Le Français nous entraîne dans ses rêveries tropicales pour une virée dans un Brésil aussi exquis que fantasmé. Suivez le guide.

Son nom d'artiste nous avait mis la puce à l'oreille. Ce clin d'œil à *Oblomov*, magistral roman de Gontcharov publié en 1859, dans lequel un dandy cultive précieusement son goût pour la paresse et la nostalgie depuis le moelleux de sa chambre orientale, nous guidait déjà vers les contrées du rêve.

Ici, à la manière des talentueux Harry Nilsson et Robert Wyatt, la vie se traverse en peignoir. Après deux albums ciselés en français , *Carpe Noctem* (2021) et *L'Ermitage* (2023), le musicien choisit l'exil imaginaire avec douze titres tous chantés en portugais.

Pour cette virée, il s'est entouré de bon·nes ami·es (Bertrand Burgalat, Nina Savary, Laure Briard, Julien Gasc…). Voluptueuses et colorées, ces douze plages évoquent les pionniers de la bossa nova comme João Gilberto, et cette Sainte Trinité issue de l'éternel pays d'avenir : Milton Nascimento, Chico Buarque et João Donato (et son inimitable voix suave). Leo Blomov y démontre une belle maîtrise des harmonies, et réussit le mariage parfait entre son indéfectible amour pour la musique brésilienne (sa poésie, sa langue, ses rythmes) et son goût pour la pop anglo-saxonne délicate et savante. Quiétude et mélancolie cheminent de concert tout au long de ce voyage immobile. On quitte *Blomovinho* enjoué·e, comme l'on quitterait l'un de ces chauffeurs de taxis jaunes sillonnant les rues de Rio de Janeiro sur un sonore *"vai com Deus"* ("pars avec Dieu"). On reviendra de toute façon.



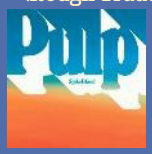
**Arnaud Ducome**

*Blomovinho* (Tricatel). Sorti depuis le 23 mai.

# La playlist de juin 2025
→ 16 titres

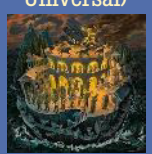
Les Inrocku

01 Pulp *Spike Island*
Extrait de l'album *More*
(Rough Trade Records/Wagram)



→ *Spike Island* en témoigne : vingt-quatre ans de silence n'ont en rien altéré l'ADN pop de la bande à Jarvis, que l'on fêtera le 15 août sur la malouine Route du Rock.

02 King Gizzard and the Lizard Wizard *Deadstick*
Extrait de l'album *Phantom Island*
(P(doom) Records/Virgin Music France/Universal)



→ Les zinzins de la zique zarbi retrouvent l'immédiateté des tubes sixties, entre section de cuivres pétaradante et chœurs enthousiastes.

03 Wet Leg *Catch These Fists*
Extrait de l'album *Moisturizer*
(Domino/Sony Music)



→ L'évidence est de mise avec le duo Wet Leg qui, avec son nouveau single, a des chances de vous faire lever de la chaise longue sur laquelle vous vous prélassiez.

04 Alan Sparhawk *Stranger*
(feat. Trampled by Turtles)
Extrait de l'album *With Trampled by Turtles* (Sub Pop/Modulor)



→ L'ex-Low s'entoure d'une bande d'amis, venue comme lui du Minnesota, afin d'exorciser le décès de sa compagne Mimi Parker par la grâce du bluegrass.

05 These New Puritans *Industrial Love Song* (feat. Caroline Polachek)
Extrait de l'album *Crooked Wing*
(Domino/Sony Music)



→ Les jumeaux Barnett invitent une Caroline Polachek en lévitation pour une envolée vraisemblablement composée dans la vénéneuse bourgade de Twin Peaks.

06 Death in Vegas *Death Mask*
Extrait de l'album *Death Mask*
(Drone Records)



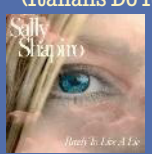
→ Cette suite instrumentale tout en évanescence clôt en beauté le nouvel album de Richard Fearless aux boucles hypnotiques nourries de raves nineties.

07 Léonie Pernet *L'horizon ose*
Extrait de l'album *Poèmes pulvérisés*
(InFiné & CryBaby/Bigwax)



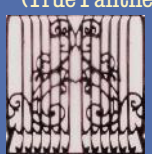
→ *"Va vers ton risque"*, écrivit un jour René Char, inspirateur de ces *Poèmes pulvérisés* et à qui Léonie Pernet répond avec une belle audace.

08 Sally Shapiro *Guarding Shell*
Extrait de l'album *Ready to Live a Lie*
(Italians Do It Better)



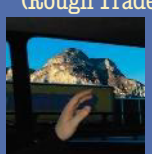
→ Le tandem suédois poursuit son exploration de l'eurodisco, actualisée par des touches d'abandon mélancolique qui donnent toute sa saveur à *Guarding Shell*.

09 Model/Actriz *Doves*
Extrait de l'album *Pirouette*
(True Panther Records + Dirty Hit)



→ Le quatuor de Boston célèbre les colombes sur une rythmique motorik perturbée par des voix perchées sur un fil électrique.

10 Caroline *Total Euphoria*
Extrait de l'album *Caroline 2*
(Rough Trade Records/Wagram)



→ Un titre en trompe-l'œil puisque l'euphorie y est malmenée par un shoegaze digressif, qui s'achève par un violon dingue digne de celui de John Cale période Velvet.

11 Sparks *Do Things My Own Way*
Extrait de l'album *Mad!* (Transgressive Records/Firebird Label Services)



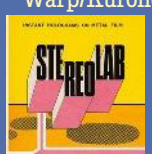
→ Plutôt que de rappeler la longévité des frères Mael, saluons leur énergie à produire des morceaux aussi fous que *Do Things My Own Way*.

12 Drift *Working on Me* (feat. Feist, Philippe Katerine, Jamie Lidell, Benny Sings)
Extrait de l'album *At the Party*
(Animal63/Believe)



→ À 55 ans, l'ingé son et producteur Renaud Letang livre enfin son premier album en forme de BO de l'été, entouré de fidèles complices pour la *party* de l'année.

13 Stereolab *Aerial Troubles*
Extrait de l'album *Instant Holograms on Metal Film* (Duophonic UHF Disks/Warp/Kuroneko)



→ Après quinze ans de silence, Stereolab revient intact avec un album saisissant et inspirant, largement à la hauteur de sa réputation.

14 Leo Blomov *As Praias do Norte*
Extrait de l'album *Blomovinho* (Tricatel)



→ Ne pas se fier à son patronyme russe : le Français Leo Blomov chante en brésilien sur les brisées de Marcos Valle et João Gilberto pour annoncer un été radieux.

15 Cola Boyy *Walk Again*
Extrait de l'album *Quit to Play Chess*
(Record Makers/Bigwax)



→ S'il convient souvent de se méfier des albums posthumes, tel n'est pas le cas de celui de Cola Boyy, plus regretté que jamais à l'écoute de ce soyeux *Walk Again*.

16 Bonnie Banane & Joseph Schiano di Lombo *La Petite Mort*
Extrait de l'album *L'Orguasme*
(Circus Company/Bigwax)



→ On était intrigué par cet *Orguasme mystérieux*, on en a retenu cette *Petite Mort* qui nous consume à feu doux.

← Retrouvez ici la playlist de juin, disponible sur toutes les plateformes.

LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS -

# Chantier de déconstruction

## Coécrit par Laurent Cantet et tourné par Robin Campillo, *Enzo* s'offre comme la parfaite symbiose de leurs regards. Un grand film sur la quête et la conquête d'une identité.

En avril 2024, on apprenait la triste disparition de Laurent Cantet, alors en préparation de son neuvième long métrage. Quelques mois plus tard, Robin Campillo, ami, fidèle collaborateur et ici coscénariste, en reprenait les rênes pour en assurer la réalisation. *Enzo* s'offre comme la parfaite symbiose de leurs identités, de leurs qualités respectives (acuité d'un regard sur la place de l'individu face au collectif et aux normes sociales ; sensualité et chorégraphie des corps).
Le film s'ouvre sur le chantier d'une belle bâtisse, dévoilé dans un lent travelling, affecté par la chaleur moite de l'été. Au milieu d'ouvriers plus âgés, Enzo, 16 ans, travaille. Il a le nez parfois levé vers les nuages et il a mal aux mains. Le détail nous renseigne tout de suite sur son inaptitude et bouleverse nos préjugés. Quelques minutes plus tard, son patron, agacé par les difficultés du jeune homme qu'il ramène chez lui, découvre la splendide demeure tout en baies vitrées perchée sur les hauteurs de La Ciotat où ce dernier vit. Campillo filme la scène comme un doux coup de massue avec un naturel imperturbable, à l'image d'une classe dominante assurée qui ne se justifie de rien quand le patron maçon se retrouve stupéfié, recroquevillé de honte. Qu'est-ce qui pousse un adolescent riche à vouloir changer de place, de classe ?
La question n'est pas nouvelle dans la filmographie de Cantet – "trouver sa place" en est le grand leitmotiv et le sentiment de honte, l'un des effets de cette quête. La honte est ici centrale : celle d'Enzo face à son incompétence ; celle d'une famille dont le mode de vie



Les Films de Pierre

très confortable devient impossible à ignorer au regard de la pénibilité du travail du fils ; celle d'un père qui avait visé plus haut pour sa progéniture ; enfin, peut-être, celle d'un garçon confronté à son premier éveil homosexuel. Si Enzo est doublement transfuge (de classe et d'orientation sexuelle), son choix, sa détermination à aller contre la reproduction sociale et son libre arbitre sont des avantages attachés à sa condition, quand Vlad, l'ouvrier ukrainien qu'il désire, n'a d'autre choix que de retourner combattre dans son pays.

Le film est travaillé de toutes parts par cette question de l'héritage et de sa possible émancipation – n'est-ce pas ce que tente de faire maladroitement Enzo avec des briques chancelantes ? Se construire avec ou se construire contre ? Dans *Jeux de plage* (1995), court métrage de Cantet qui narrait une relation filiale tumultueuse et étrange, on voyait au début du film un père reboucher une dalle en béton. *"Regarde, c'est pas beau un corps de travailleur ?"*, lançait-il à sa femme. Enzo, lui, semble prendre au sérieux cette boutade ironique pour en faire un idéal de beauté que la mise en scène de Campillo prend en charge et encense. Le film est sec, droit, lumineux et d'une tendresse enveloppante, qui désamorce tout conflit inutile et rend grâce à l'intelligence de ses personnages.

Si *Enzo* est un grand film sur la déconstruction, terme particulièrement plébiscité dans notre époque et parfois usé, c'est moins parce qu'il en théorise les préceptes que parce qu'il épouse la mue progressive d'Enzo, qui ne jure que par ce qui est éternellement figé dans le temps : les maisons, les murs et les statues qu'il aime dessiner sur un carnet. Le garçon apprendra à lâcher ses certitudes (moins pour trahir ses idéaux que pour cesser de chercher des preuves à sa vie), comme celle qui consiste à croire que l'on montre son amour en partant à la guerre. Dans *Enzo*, les trajets sont faits à l'envers (on part – de son milieu social, de son pays – pour finalement revenir) et les rôles sont interchangés : Cantet a souvent regardé les pères comme des mères, dotés de cette charge domestique et affective qui leur est d'ordinaire réservée (*Enzo* insiste sur ces moments où le père entre dans la chambre de son fils pour prendre de ses nouvelles, ranger son linge). La fin du film peut se voir comme un échec, un retour à la norme. Mais dans un champ de ruines italiennes, entendre au bout du téléphone un garçon dire son amour à un autre, qui l'accepte sans le partager, a tout d'une révolution.

**Marilou Duponchel**

*Enzo* de **Laurent Cantet** et **Robin Campillo**, avec **Eloy Pohu**, **Pierfrancesco Favino**, **Élodie Bouchez** (Fra., Bel., Ita., 2025, 1 h 42). En salle le 18 juin.






# *THE PHOENICIAN SCHEME* de Wes Anderson

## Un caprice andersonien en pilote automatique, qui recycle à l'envi ses tics esthétiques et ses marottes dans un grand détournement de références cinéphiles.

Si on alimentait une I.A. avec tous les films passés de Wes Anderson, parions que ses algorithmes bidouilleraient *The Phoenician Scheme*, son dernier opus, tant les mêmes structures y sont dupliquées : un code couleur où les pastels acidulés dominent, parfois interrompu par des passages au noir et blanc ; un design des années 1950-1960 ; une obsession de la symétrie ; un goût pour le décorum monumental reconstitué en studios ; des mouvements de caméra comme greffés sur de légers mouvements du regard vers la droite ou la gauche ; quelques travellings à toute vitesse ; une avidité pour les tableaux vivants et leur fixité ; des personnages identifiés plus par les symptômes de leur allure que par leurs propos souvent énigmatiques ; des mondes imaginaires ; une kyrielle de superstars invitées qui traversent le récit à une vitesse météorite. Bref, si l'on peut dire, et tel un summum : *The Phoenician Scheme*.

Soit donc l'histoire de Zsa-Zsa Korda que l'on découvre à l'occasion d'un crash aérien, énième tentative (ratée) d'attenter à sa personne dont une voix off de reporter d'actualités décline la célébrité : *"Un homme d'affaires international, un franc-tireur de l'armement et de l'aviation, une des plus grandes fortunes d'Europe."* Ce Zsa-Zsa (prononcez "Dja-Dja", en VO) fait songer à une autre : la star américaine Zsa-Zsa Gabor (1917-2016). Quant à Korda, on pense fatalement au flamboyant cinéaste britannique Alexander Korda *(Le Voleur de Bagdad, Le Livre de la jungle)*. Sans parler de Benicio Del Toro dans le rôle de Zsa-Zsa, qui semble comme une autocitation de sa propre carrière, moitié truand sauvage, moitié cœur tendre.
Ce mitraillage de références parie sur notre propre cinéphilie. Orson Welles et son M. Arkadin (autre magnat trouble), Buster Keaton et ses machines délirantes organisant la vie domestique, Méliès pour le fantastique réaliste. Entre ces piquets, le récit slalome large, au risque du hors-piste, s'attachant à la fille de Korda, une jeune nonne (Mia Threapleton) mal remise de l'assassinat de sa mère, que son père veut venger. S'ensuit, par ricochets déroutants, une rumeur de complot international sur fond de crise économique mondiale ourdie par des capitalistes cyniques, le tout dans un Proche-Orient d'opérette, la Phénicie du titre. Cette "actualité" n'est pas la part la plus sympathique du film, surtout quand on voit quelques puissants mués en basketteurs s'adonner à un concours de tirs au panier sous les yeux d'un groupe de prolétaires interdit·es. On croise Charlotte Gainsbourg, Scarlett Johansson, Willem Dafoe mais en mode expresso, aussi vite reconnu·es qu'oublié·es.
Et la musique, comme d'hab, est d'Alexandre Desplat. Certes, on pourrait gloser sur les charmes de la différence dans la répétition. N'était que s'incruste, fatigué et ennuyé, le sentiment d'avoir trouvé porte close, tout juste autorisé·e à regarder par un trou de serrure la mise en scène d'un caprice de vieil enfant, très fier de son nouveau jouet : un petit train éclectique. **Gérard Lefort**

*The Phoenician Scheme* de **Wes Anderson**, avec **Benicio Del Toro**, **Mia Threapleton**, **Michael Cera** (É.-U., 2025, 1 h 41). En salle le 28 mai.





TPS Productions/Focus Features

# *VOYAGE AU BORD DE LA GUERRE* d'Antonin Peretjatko

## L'invasion de l'Ukraine au plus près de celles et ceux qui la subissent, dans un moyen métrage documentaire incroyable.

On connaissait Peretjatko pour ses longs métrages de fiction à la fois farfelus, référencés et politiques : *La Fille du 14 juillet* (2013), *La Loi de la jungle* (2016), *La Pièce rapportée* (2020)… Mais ce court-métragiste réputé et prolifique (une dizaine à ce jour) de 51 ans est aussi un documentariste de talent. La preuve avec ce moyen métrage incroyable. *Voyage au bord de la guerre* prend d'abord pour alibi de retrouver le petit village ukrainien que le grand-père du cinéaste a fui très jeune, avant la Seconde Guerre mondiale, pour aller fonder une famille en France.
Le documentaire prend les atours d'un film familial jusqu'à son 16 mm, format à l'origine semi-professionnel, utilisé ici avec une vieille caméra à ressort.

Souvent muet, post-synchronisé ou commenté en voix off par le réalisateur (avec un petit côté godardien qui ne sent pas l'hommage idiot, avec un humour assumé), le voyage en Ukraine de Peretjatko sur la terre de ses ancêtres, initié quelques semaines avant le début l'invasion russe puis réitéré l'année suivante en pleine guerre, nous permet de découvrir ce qu'est cette (une ?) guerre, mais au ras du sol, au quotidien, vue par des gens de tous les jours qu'il interviewe au hasard des rencontres et qui tentent de se débrouiller (il n'y a plus d'essence, les alcools forts sont interdits ? On en trouve ("miraculeusement"). On y découvre des personnes qui ont évidemment peur (ou pas) de mourir, surtout quand on leur annonce qu'il faut quitter leur planque illico presto parce qu'elle va être bombardée et qu'elles s'enfuient sous les tirs des Russes, à découvert. Vous préférez mourir tout de suite ou demain ? Un jeune homme explique que seul l'humour le plus noir permet de survivre, et les soldats russes en prennent plein la poire. Sans pathos, sans concession, sans illusion, sans prétention, Peretjatko réussit en une heure à nous montrer une guerre vue de l'intérieur, comme aucun reportage télévisé n'y est jamais parvenu. Admirable. **Jean-Baptiste Morain**

*Voyage au bord de la guerre* d'**Antonin Peretjatko** (Fra., 2024, 1 h 02). En salle le 18 juin.



Batysphere


"UN FILM TOUT EN FINESSE" Les Inrocks

"TENDRE ET DÉCALÉ" Sofilm



Berlinale 75 Internationale Filmfestspiele Berlin Perspectives

Blandine Madec

India Hair

le rendez-vous de l'été

un film de Valentine Cadic

AU CINÉMA LE 11 JUIN

Les Inrockuptibles radio nova Sofilm Groupement National des Cinémas de Recherche new story

Crédits non contractuels • Graphisme : Benjamin LEDRU / TROÏKA

# *LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉTÉ* de Valentine Cadic

## Étude délicate de la solitude choisie, ce premier long métrage révèle son âpreté et sa mélancolie au fil d'une errance dans le Paris des JO 2024.

L'un des sujets, mais on pourrait presque dire l'un des personnages du premier film de la cinéaste française Valentine Cadic, est le Paris moite et fourmillant des Jeux olympiques de l'été dernier. Un Paris métamorphosé, accueillant, festif, bariolé de nombreux codes couleurs, drapeaux et fan zones installés pour la manifestation. Mais un Paris policé aussi, acquis à la surveillance de masse, ayant chassé ses indésirables des rues et obéissant à un ensemble de règles de sécurité aussi absurdes que rigides. Un Paris limité enfin, quasiment circonscrit dans un triangle Buttes-Chaumont/Bassin de la Villette/Rosa-Parks. Le Paris détendu et familial du XIX$^{e}$ arrondissement, filmé quasiment comme une base de loisirs.

On est à mi-chemin entre *L'Île au trésor* de Guillaume Brac et *Allons enfants* de Stéphane Demoustier. On y retrouve un même brouillage de la frontière entre fiction et documentaire, une manière voisine de faire advenir le cinéma dans un événement dont l'ampleur dépasse de beaucoup celle du film. Un cinéma avançant sur la pointe des pieds. Un cinéma presque passager clandestin. Un cinéma intéressé par la petite histoire à l'intérieur de la grande.
Cette petite histoire (1 h 17, pas plus), présentée à la dernière Berlinale, est celle de Blandine (Blandine Madec), une professeure de piano venue à la capitale depuis ses plages de Normandie pour y voir concourir sa sportive favorite, la (véritable) nageuse Béryl Gastaldello, mais aussi pour reprendre contact avec sa sœur aînée (India Hair) qu'elle n'a pas vue depuis dix ans et rencontrer sa petite nièce. Réservée, solitaire, plutôt apathique et en pleine déception amoureuse, Blandine se heurte à la violence sécuritaire et administrative du Paris des JO 2024, autant qu'elle peine à renouer une proximité relationnelle avec sa sœur, elle-même embourbée dans sa relation avec son ex-conjoint et père de sa fille. Livrée à elle-même, Blandine traîne les yeux sur l'écran de son smartphone d'où elle ne rate aucune publication de Béryl Gastaldello et finit par errer dans ce Paris dont la convivialité de surface cache une forme de dureté. Lorsqu'il est suspendu par une jolie rencontre buissonnière, son attrait pour la solitude n'en est pas pour autant remis en cause et le film se clôt sur un éloge délicat du retrait du monde, ou plutôt du monde tel que Valentine Cadic le filme. Derrière sa bonhomie et son aspect solaire, *Le Rendez-vous de l'été* est plus âpre et politique qu'il n'y paraît. Il propose une évocation aussi lucide que mélancolique du drame de l'asynchronie profonde entre un individu et la société qui s'agite autour de lui.

**Bruno Deruisseau**

*Le Rendez-vous de l'été* de **Valentine Cadic**, avec **Blandine Madec**, **India Hair**, **Arcadi Radeff** (Fra., 2025, 1 h 17). En salle le 11 juin.







Comme des Cinemas/Cinq de Trèfle Productions



# *UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT* de Niki de Saint Phalle

**En 1976, la plasticienne signait ce trip halluciné, entre œuvre d'art et fiction, qui ressort en salle en version restaurée.**

Déjà mise à l'honneur l'an passé dans un biopic signé Céline Sallette, Niki de Saint Phalle arrive aussi cet été au Grand Palais, à Paris, pour une expo centrée sur sa collaboration avec le sculpteur Jean Tinguely. C'est à cette occasion que ressort, restauré en 4K, son long métrage de 1976, qui place décidément l'année culturelle sous l'œil coloré de la plasticienne. Adepte de l'immersion artistique, Niki de Saint Phalle est connue pour ses œuvres monumentales qui se vivent et se visitent comme une balade psychédélique ; on pense par exemple au *Jardin des tarots* en Toscane, qui, comme le film, utilise les cartes comme progression narrative. *Un rêve plus long que la nuit* suit ainsi les différentes étapes d'un voyage picaresque et onirique vécu par une Alice des *seventies*, incarnée par la fille de l'artiste. Suite à la mort d'un parent, la fillette devient en rêve soudainement adulte, et rencontre différentes figures allégoriques qui prennent les traits de ses proches. La prêtresse, l'homme-oiseau ou le magicien sont ici régi·es par un pouvoir au masculinisme grotesque qui semble beaucoup amuser la cinéaste. On pense notamment au père de l'enfant, devenu le général Rose dans le rêve et qui, incarné par Tinguely lui-même, se retrouve affublé d'un énorme pénis à pointes qu'il utilise comme arme de guerre. Un trip halluciné sur le genre qui fait parfaitement sens, puisque c'est lors d'un séjour en hôpital psychiatrique que Niki de Saint Phalle découvre comment exorciser par la création le traumatisme de l'inceste.

En empruntant davantage de qualités au film d'art que de fiction, *Un rêve plus long que la nuit* apparaît comme une gigantesque œuvre ambulante. Et permet à l'artiste de réaliser ses rêves de mouvements dans un jardin où les statues s'animent, clopin-clopant sous une couche de papier mâché, de fumée artificielle et de velours *70's*.

**Maud Tenda**

*Un rêve plus long que la nuit* de et avec **Niki de Saint Phalle**, avec **Laura Duke Condominas**, **Humbert Balsan** (Fra., 1 h 22, 1976, **reprise**). En salle le 18 juin.

mk2.alt






# *SAUVE QUI PEUT* d'Alexe Poukine

## Dans un CHU où l'empathie s'apprend, grâce au théâtre, au même titre que la médecine, la documentariste retranscrit avec justesse les vertus du jeu et du collectif.

On connaissait le livre de jeunesse *Mademoiselle Sauve-qui-peut* de Philippe Corentin et le *Sauve qui peut (la vie)* de Jean-Luc Godard. C'est au tour d'Alexe Poukine d'infléchir l'expression. Chez elle, elle n'est pas synonyme de fuite mais se comprend littéralement : sauve celui ou celle qui en a certes les compétences, mais surtout l'espace suffisant pour les appliquer. La cinéaste, ancienne étudiante en art dramatique et en ethnologie, a posé sa caméra au centre de formation du CHUV de Lausanne, où des étudiant·es en médecine assistent à des ateliers de théâtre.

Face à des soignant·es aguerri·es et des acteur·rices, chacun·e est confronté·e à des cas pratiques, doit simuler des consultations : dans une scène, c'est une infirmière qui doit gagner la confiance d'une malade psychiatrique méfiante ; dans une autre, c'est un médecin qui doit annoncer une grave maladie à un patient… L'exercice a tout d'un casting : une personne dirige l'échange, deux autres le jouent. La prise finie, le petit groupe prend le temps d'analyser ce qui vient d'advenir. Les jeux de rôle servent évidemment à évaluer les compétences des futur·es soignant·es, mais surtout replacent une donnée fondamentale au cœur de la pratique de la médecine : l'empathie. Dans un premier temps, les scènes nous montrent à quel point celle-ci se cultive, demande de l'attention, du cheminement.

Dans son premier long métrage documentaire, *Sans frapper* (2019), Alexe Poukine faisait jouer à plusieurs protagonistes le récit d'une jeune femme victime de viols. Ici, le côté performatif a la même valeur cathartique. Les ateliers deviennent des exutoires qui nous rappellent à quel point savoir se parler et s'écouter ne sont pas choses si aisées. Hélas, ces instants privilégiés finissent par s'éroder au contact du réel, du surmenage massif du personnel soignant dans un secteur réduit à peau de chagrin. Comment préserver un lien, une attention au milieu du chaos ?

De film en film, Poukine n'a cessé de mesurer l'écart entre l'idée que l'on se fait d'un principe et sa réalité concrète (le bonheur dans son court de fiction *Palma*, 2020 ; le viol dans *Sans frapper*). Avec *Sauve qui peut*, la question reste la même : n'est-il pas contradictoire, voire hypocrite, d'exiger l'empathie de la part d'une profession elle-même oppressée par un système qui en manque cruellement ? À cette problématique, *Sauve qui peut* oppose une force de contestation, consolatrice, qui est celle du collectif et des vertus fédératrices et réparatrices du jeu.

Enfin, le film est inévitablement enrichi d'une lecture méta sur le cinéma tout à fait pertinente. Force est de constater ici que le climat extrêmement bienveillant qui entoure chacun de ces petits tournages révèle chez les soignant·es des qualités de jeu et des aspérités de comédiens et comédiennes formidables. On sent à quel point la cinéaste croit très fort à cette idée plébiscitée par l'ère post-MeToo. *Sauve qui peut* devient alors une très juste incarnation de ce que la bienveillance et l'empathie ont fait de mieux à notre époque. **Marilou Duponchel**

*Sauve qui peut* d'**Alexe Poukine** (Bel., Fra., Sui., 2024, 1 h 38). En salle le 4 juin.





Singularis Films

# *INDOMPTABLES* de Thomas Ngijol

## L'acteur-cinéaste sort du registre comique avec ce drame policier à la noirceur sincère, mais pas toujours crédible.

Un curieux phénomène arrive au vénérable documentariste Mosco Boucault, auteur de sidérantes études de faits divers *(Philadelphie, la fusillade de Mole Street, Un corps sans vie de 19 ans)* : pour la deuxième fois, un de ses films est adapté en fiction, selon un troublant dispositif de décalque du réel allant jusqu'à la reproduction des bafouillements, mêlé à l'agrégat d'intrigues intimes. Après *Roubaix, une lumière* d'Arnaud Desplechin, c'est *Indomptables* qui reprend donc la trame d'*Un crime à Abidjan*.
Ngijol, pour son premier film non comique, déplace l'action de la Côte d'Ivoire au Cameroun, où il reconstitue le meurtre puis l'enquête borgne, inefficace et violente par lesquels le docu décrivait une société enlisée dans le chaos, la loi s'effaçant derrière un amateurisme et une violence endémique partagée entre des bandits et des flics à peu près indiscernables. Ngijol y endosse le rôle central du commissaire, sorte d'inspecteur Harry soft auquel il ajoute une famille dont il s'occupe mal, répétant dans son foyer les tentatives de domination autoritaire qui échouent déjà à son travail. Le parallèle est grossièrement téléphoné, et surtout Ngijol tombe hélas dans le syndrome du contre-emploi d'humoriste hanté par la comédie, un peu comme le Dujardin de *Novembre* et ses réminiscences d'*OSS 117* : son numéro de patriarche dépassé, ses rodomontades de flic endurci butant contre l'indifférence méprisante de ses prochains ont quelque chose de gaguesque, à un degré qu'il ne contrôle qu'en partie. Le film a néanmoins des qualités, notamment tout le travail de restitution de la langue, du quotidien familial : sa dimension très personnelle au regard de son auteur-interprète est manifeste, et la dureté avec laquelle il l'explore installe un climat de sincérité douloureuse assez saisissant. **Théo Ribeton**



*Indomptables* de et avec **Thomas Ngijol**, avec **Danilo Melande**, **Bienvenu Roland Mvoe**, **Thérèse Ngono** (Fra., 2025, 1 h 21). En salle le 11 juin.

Why Not Productions


Tb THÉÂTRE DU TRAIN BLEU AVIGNON
LIGNES CONTEMPORAINES

FESTIVAL 2025
AVIGNON
Du 5 au 24 juillet 2025 — Saison 7

Une programmation pluridisciplinaire et engagée dans **6 lieux différents**.

Rendez-vous sur theatredutrainbleu.fr






AVEC LE GÉNÉREUX SOUTIEN DE AF MO

GRATUIT POUR LES -26 ANS
Membres de l'Union européenne

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Exposition organisée par l'Établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie – Valéry Giscard d'Estaing, Paris
avec la collaboration de David Zwirner

David Zwirner

INFORMATION / BILLETTERIE
musee-orsay.fr

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison Brésil-France 2025

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC
Libération · Le Nouvel Obs · Les Inrockuptibles · radio nova

# *CHIME* et *CLOUD* de Kiyoshi Kurosawa

## De retour avec un thriller sophistiqué et une série B loufoque, le Japonais réussit ses deux plongées cauchemardesques dans le gouffre du capitalisme.

Les fantômes ne semblent jamais avoir quitté le cinéma de Kiyoshi Kurosawa, ils ont juste changé d'apparences. Bien que non explicitement représentée sous sa forme primitive depuis *Le Secret de la chambre noire* il y a presque dix ans (2016), la figure du spectre a muté dans son œuvre. Dans *Cloud* et *Chime,* ses deux nouveaux films qui sortent à quelques jours d'intervalle, "l'état-fantôme" s'est généralisé à tous ses personnages. Tout individu au contact de la grande machine néolibérale s'en trouve immédiatement contaminé. Qu'ils soient complices ou bien agents malgré eux du capitalisme moderne, voilà leur nouvelle condition.

De ce constat effarant, *Chime* ("carillon", en français) puise son impression de stase, de léthargie totale qui infiltre chacune de ses images. Le titre fait référence au bruit obsédant qu'un étudiant en cuisine entend dans sa tête. Face à lui, le prestigieux chef Matsuoka ne sait d'abord pas quoi répondre, puis évite le sujet. Mais repousser le problème ne fera que mener à l'explosion de l'horreur.

Kurosawa scrute sans détour l'épuisement mental dans le monde du travail, le burn-out comme un canon posé sur la tempe de chaque travailleur·se. Par son étude au formalisme glacé de l'écosystème de la cuisine, ses dilatations temporelles qui distillent une angoisse sourde omniprésente, le Japonais renoue avec les grandes heures de son cinéma (*Cure*, 1997 ; *Kaïro*, 2001) et parvient à traduire le mal-être social contemporain et ses affres existentielles avec une précision saisissante.

La déshumanisation est totale et absolument effrayante, qu'elle prenne la forme d'une attaque au couteau effroyable ou d'un travelling qui n'en finit plus. Dans cette grande machine sensorielle, même un mouvement de caméra (parfait, trop parfait, tellement qu'il semble être l'œuvre d'un robot) installe un malaise.

Dans *Cloud,* la déshumanisation est également au travail dans chaque plan, mais prend une forme tout autre. L'extrême sophistication placide de *Chime* laisse place aux traits généreux et décomplexés d'une série B, un thriller d'action loufoque qui lorgne étonnamment vers le cinéma des Coen ou de Tarantino (particulièrement dans son dernier tiers). Le film suit un revendeur qui accumule toutes sortes de biens (instruments médicaux, sacs à main, poupées de collection) afin d'en gonfler artificiellement les prix et de les revendre sur internet pour en tirer profit. De la communication numérique et de ses avatars jonglant avec leurs identités virtuelles, le cinéaste fait un théâtre empêtré dans un réseau de petites cruautés et de rancœurs amères. Si l'ensemble manque parfois d'inventivité et entraîne la satire vers un pessimisme exagérément accablant, Kurosawa reste maître pour livrer une exploration du mal quotidien. C'est le privilège de son auteur : même quand la forme ronronne quelque peu, la lucidité de ses analyses sur la désintégration du tissu social demeure toujours un témoignage précieux sur notre époque. **Ludovic Béot**

*Chime* de **Kiyoshi Kurosawa**, avec **Mutsuo Yoshioka**, **Seiichi Kohinata**, **Tomoko Tabata** (Jap., 2024, 45 min). En salle le 28 mai.

*Cloud* de **Kiyoshi Kurosawa**, avec **Masaki Suda**, **Kotone Furukawa**, **Daiken Okudaira** (Jap., 2024, 2 h 03). En salle le 4 juin.



↓
Mutsuo Yoshioka dans *Chime.*


QUINZAINE
EN SALLE
2025
Retrouvez la sélection
dans votre salle
à partir du
11
JUIN
Harmony Korine

# SHINJI SŌMAI DANS SES JARDINS D'ÉTÉ

## Une ressortie et une rétrospective mettent en lumière un cinéaste japonais trop méconnu des années 1980 et 1990, poète sensible et inspiré de l'enfance.



Révéré par les plus grands cinéastes japonais contemporains – Ryūsuke Hamaguchi, Hirokazu Kore-eda ou Kiyoshi Kurosawa (qui fut son assistant) –, Shinji Sōmai, disparu très tôt, en 2001, à l'âge de 53 ans, auteur de seulement treize films, reste très méconnu en France, même si la situation évolue d'année en année. La ressortie de son onzième long métrage, *Jardin d'été* (1994), et une rétrospective de ses films à la Maison de la culture du Japon, à Paris, vont permettre d'approfondir le sujet.

Avant d'être un cinéaste respecté, voire culte, Shinji Sōmai fut d'abord, à partir de 1972, assistant à la Nikkatsu, un des grands studios japonais, spécialisé, à cette période, dans les "romans pornos". Contrairement à ce que son nom indique, le genre ne montre aucune scène explicite et Sōmai le pratiquera lui-même, à sa façon, dans *Love Hotel* (1985), une étrange rêverie morbide qui s'éloigne quelque peu de la forme canonique du genre. C'est au tout début des années 1980 que Sōmai, personnalité assez secrète, très peu explicite sur ses intentions, réalise son premier film, *The Terrible Couple* (1981), une commande adaptée d'un manga.

La décennie est celle d'une crise profonde des grands studios japonais et d'une domination de l'audiovisuel. Dans ce moment de marasme, l'irruption de Shinji Sōmai est celle d'un cinéaste majeur, le seul apparu au Japon au cœur de ces difficiles années.

Auteur d'une œuvre aussi passionnante que brève, Sōmai n'est pas toujours évident à cerner tant ses films partent, en apparence, dans des directions très variées. Devant la plupart de ses longs métrages, on ressent néanmoins une sorte d'étrangeté, de décalage avec la réalité, de folie plus ou moins rentrée. Son style, d'abord très centré sur l'utilisation virtuose du plan-séquence, évolue, dans les années 1990, vers une forme plus découpée. Une constante apparaît, malgré tout, au long de son œuvre : sa grande sensibilité à l'enfance et à l'adolescence.

Comme *Déménagement* (1993) et *Typhoon Club* (1985), deux de ses plus beaux films, réédités avec bonheur ces dernières années, *Jardin d'été* appartient, lui aussi, à cette veine. Ici, nous suivons trois enfants qui vont nouer une relation singulière avec un vieil homme assez énigmatique. Par petites touches, Sōmai nous fait pénétrer dans ce monde clos, dont les dimensions se réduisent, le plus souvent, à un jardin que les trois gamins vont complètement réaménager. Le récit ne s'en tient pas là, puisqu'on découvre que le passé de l'homme est porteur d'un secret, lié à la guerre, qu'il est préférable de ne pas révéler.

Dans sa dernière partie, *Jardin d'été* se métamorphose en méditation, à la fois ludique et tragique, sur le temps et l'identité. Ce qui frappe le plus dans ce film, qui mélange grâce et trivialité en épousant le point de vue des trois enfants, c'est l'obsession de la mort. Avant même de rencontrer le vieil homme, qui va devenir leur ami, le trio de garçons s'en préoccupe déjà énormément. Dans une forme souvent imprévisible, Sōmai nous fait ainsi pénétrer au cœur des terreurs et des joies enfantines.

Moins bouleversant que *Déménagement,* qui le précède dans l'œuvre du réalisateur, *Jardin d'été* est une balade très libre qui se conclut par une splendide scène de funérailles, pleine de libellules et de lucioles et qui donne furieusement envie de voir tous les films de ce grand cinéaste absolument inclassable.

**Thierry Jousse**

*Jardin d'été* de **Shinji Sōmai**, avec **Rentarô Mikuni**, **Chikage Awashima**, **Akira Emoto** (Jap., 1994, 1 h 53, **reprise**).
En salle le 4 juin.
*Rétrospective Shinji Sōmai* à la Maison de la culture du Japon, Paris, jusqu'au 7 juin.

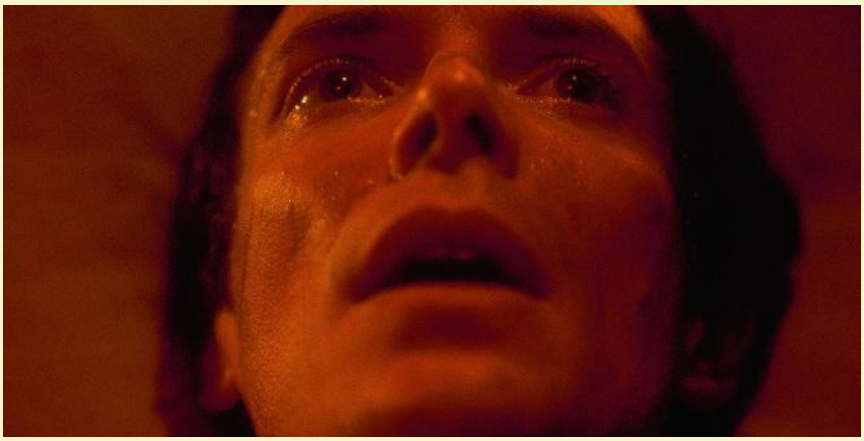




National Film Center

# *ELSE* de Thibault Emin

## Le récit aussi audacieux qu'effrayant du confinement d'un couple pendant une étrange pandémie.



Anx (Matthieu Sampeur) et Cassandre (Édith Proust) viennent tout juste de se rencontrer lorsqu'un terrible virus se manifeste, à cause duquel chaque humain·e peut littéralement fusionner avec n'importe quel objet. Afin d'endiguer la propagation de la pandémie, les autorités imposent à la population de se confiner en évitant tout contact avec l'extérieur, la maladie pouvant être inoculée par un simple regard. Circulant en vase clos, *Else* rend ces amant·es captif·ves de leur appartement, qui devient le réceptacle d'une réalité qui s'étiole inéluctablement, le théâtre du deuil en même temps que l'unique refuge face à ce parasite dantesque. La tension grandissante de ce huis clos de science-fiction se reflète dans une mise en scène qui mute à son tour à travers des effets spéciaux spongieux et organiques, passant d'une esthétique ultra-colorée à un noir et blanc post-expressionniste. L'image se détériore, comme passée au vitriol, explorant en filigrane l'angoisse d'un monde qui disparaît en lui-même. L'attrait du film ne réside pas tant dans son synopsis cronenbergien, qui évoque sans nul doute notre expérience de l'enfermement durant la crise du Covid, mais s'incarne depuis la posture intimiste de ce couple qui s'expose à la fois dans sa beauté et sa monstruosité. Dans la continuité de son court métrage réalisé à la Fémis (*Else,* 2007), Thibault Emin prolonge aujourd'hui un récit aussi audacieux qu'effrayant, démontrant d'un même geste une préoccupation pour le délitement amoureux sous des traits fantastiques. **Thibault Lucia**

*Else* de **Thibault Emin**, avec **Matthieu Sampeur**, **Édith Proust**, **Lika Minamoto** (Fra., Bel., 2024, 1 h 40). En salle le 28 mai.

UFO Distribution



# Aimer mieux

LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS - LA SÉRIE DU MOIS -

## Grand prix à Séries Mania, la série espagnole *Querer* ausculte une famille en proie à la violence du patriarcat, et emporte par la finesse de son étude et la clarté de son propos.

Lors de la dernière édition du festival Séries Mania, qui a eu lieu à Lille au mois de mars, *Querer* a remporté haut la main le grand prix, après avoir séduit à la fois la critique et le jury, présidé par l'actrice et réalisatrice américaine Pamela Adlon. Même si, soyons honnête, la séduction n'a pas grand-chose à voir avec la réussite de ces quatre épisodes créés par le trio espagnol Alauda Ruiz de Azúa (également réalisatrice), Eduard Sola et Júlia de Paz. Ces presque quatre heures se démarquent au contraire par une forme d'austérité, un désir de rester collé·e au registre du murmure plutôt que du cri. Clinique et sèche comme un coup de trique, la mini-série se déploie dans un style intemporel – plans fixes, sobriété à tous les étages –, la réalisatrice parlant poétiquement d'un *"automne éternel"* dans le ciel chargé de Bilbao. Mais c'est pour mieux percuter l'époque, confirmer la capacité des bonnes séries contemporaines à travailler en profondeur les sujets qui traversent nos sociétés, notamment autour des rapports de genre post-MeToo.

Tout cela commence quasiment tel un thriller, avec la peur comme moteur. Miren, une femme d'une cinquantaine d'années, décide de quitter son mari après plus de trente ans d'union, profitant de son absence en déplacement professionnel pour faire sa valise et se casser la boule au ventre. Mais celui avec qui elle a eu deux garçons, désormais adultes, rentre plus tôt que prévu et exige benoîtement qu'elle lui fasse cuire un steak, sans voir ni sentir ce qui se joue réellement. Le steak grille longtemps, car Miren réussit à partir. Non seulement elle va s'installer dans l'appartement de sa mère décédée, mais elle porte plainte contre son mari pour de multiples violences, perpétrées à bas bruit depuis des décennies, imperceptibles en dehors de l'intimité d'un couple. Sa principale accusation concerne une litanie de viols conjugaux, que l'intéressé nie sans vergogne, peut-être sans conscience de ce qu'il a fait. C'est un homme installé, qui rapportait l'argent dans le ménage tandis que son épouse ne travaillait pas. Il était incapable de la voir autrement que comme un objet dont il pouvait se servir quand il le voulait, où il le voulait. *"Je me réveillais parfois et il était sur moi, en train de me toucher, de m'embrasser ou de me pénétrer"*, dit Miren dans le troisième épisode, celui du procès.



Movistar Plus+

Le patriarcat bedonnant dans toute sa splendeur. Parfois un peu didactique dans sa manière de faire évoluer le récit comme autant de cases à cocher – on passe du choc initial aux conséquences, jusqu'à une résolution sans véritable surprise –, *Querer* emporte pourtant le morceau en faisant d'une histoire à la fois triste et banale l'auscultation rigoureuse d'une famille mise à l'épreuve par une révélation. Si les quatre épisodes prennent fait et cause pour celle qui a subi les violences, la caméra s'émancipe, embrasse une vision panoptique, qui va de la victime à son désormais ex-mari, jusqu'à leurs deux fils aux réactions radicalement opposées – leur évolution est saisissante.

L'ambition du procédé n'est pas de créer une ambiguïté, qui a souvent bon dos dans ce type d'affaires, mais de rendre compte de la complexité des dynamiques en jeu, de l'irréconciliabilité des points de vue, sans pour autant perdre la boussole qui pointerait vers l'origine masculine de la violence. Au fil des épisodes, la série gagne en finesse et en profondeur, devient de plus en plus poignante, presque désarmante dans l'obsession des créateur·rices à ne pas dévier de leur ligne. Le récit, qui se déroule sur plus de quatre ans, se troue constamment d'ellipses élégantes, au point que *Querer* devient une méditation sur le temps qui passe, ce qu'il détruit mais aussi ce qu'il permet. Des vies brisées envisagent un avenir différent, un enfant a grandi. Une solitude d'abord subie est maintenant désirée, et nous étions là pour en témoigner. **Olivier Joyard**

*Querer* d'**Alauda Ruiz de Azúa**, **Eduard Sola** et **Júlia de Paz**, avec **Nagore Aranburu**, **Pedro Casablanc**, **Miguel Bernadeau**, **Iván Pellicer**. Sur Arte le 12 juin à 20 h 55 et sur arte.tv à partir du 5 juin.





# *DUSTER*
# de J. J. Abrams et LaToya Morgan

## Le créateur d'*Alias* et de *Lost* revient au petit écran pour une série aux accents vintage, efficace sans être révolutionnaire.

Il y a vingt ans, J.J. Abrams était le roi de Hollywood. À la croisée des séries (il avait cocréé *Felicity*, *Alias*, *Lost*) et du cinéma (il allait réaliser *Mission impossible 3* puis *Super 8*), le surdoué incarnait l'époque, à la fois comme scénariste-réalisateur ultra-contemporain et héritier de ses idoles d'adolescence, Steven Spielberg et George Lucas en tête. Accaparé ensuite par la franchise *Star Wars*, dont il a réalisé les septième et neuvième volets, le Californien a paru engoncé dans ces lourdes machines, loin de la vista de ses débuts. Devenu principalement producteur, le voici de retour avec sa première série depuis l'éphémère *Undercovers* en 2010, ce qui pourrait avoir tout d'un événement.
*Duster*, pourtant, ne porte pas en elle l'ambition de reprendre le leadership créatif dans un genre qui a, en partie, explosé grâce à lui. J.J. Abrams travaille ici en duo avec LaToya Morgan et vise avant tout le fun, un hommage post-Tarantino à l'imaginaire du cinéma américain de la fin des années 1960 et du début des *seventies*, époque où se déroule la série. Nous sommes en Arizona, avec un homme de main spécialisé dans la fuite en voiture et les transports dangereux dans sa bagnole rouge. Il s'appelle Jim et traîne sa chevelure mi-longue, sa carrure d'athlète ainsi que son adorable sourire blanc éclatant, même s'il reste hanté par la mort de son frère.
Sous ses traits, on reconnaît Josh Holloway, le mythique Sawyer de *Lost*, ce qui suffit dans un premier temps à attirer notre attention de sériephile toujours prêt·e pour la nostalgie. D'autant que Jim est une figure à la fois déliée, séduisante mais empêchée, qui n'a pas les atours habituellement attachés à son physique. Il a beau frapper fort, c'est un mec qui court après une vengeance dont il ne comprend pas lui-même les tenants et les aboutissants, souvent réduit à subir les situations. S'il dégomme ses ennemis, c'est pour se retrouver à nouveau coincé.
L'autre personnage principal de la série s'appelle Nina (excellente Rachel Hilson), elle est inspirée de la première agente noire du FBI et avance dans la vie avec la certitude que son père a été tué par un boss criminel local, le même qui a fait du mal au frère de Jim.
Sur ce canevas, *Duster* déploie une flopée de personnages plus ou moins drôles et violents, avec une approche vintage sans mélancolie particulière.
Si les références au cinéma abondent, des films d'exploitation aux classiques du Nouvel Hollywood comme *Butch Cassidy et le Kid* (1969), avec Paul Newman et Robert Redford, on se demande parfois comment trouver une accroche émotionnelle devant ce spectacle huilé, aux moyens importants et aux enjeux un peu légers. On a toujours senti dans les séries de J.J. Abrams un cœur battre sous la cuirasse du brio narratif et visuel – *Alias*, série d'espionnage déchirante, en constituait l'exemple ultime. Ici, on le cherche un peu, alors même que la première scène de la série montre une opération de transplantation cardiaque…
À défaut, il nous reste une machinerie impressionnante et un certain charme, qui font de *Duster* une série à regarder sans attendre d'être renversé·e.

**Olivier Joyard**

*Duster* de **J.J. Abrams** et **LaToya Morgan**, avec **Josh Holloway**, **Rachel Hilson**, **Keith David**.
Sur Max.





Warner Bros. Television

# *SAMUEL* d'Émilie Tronche

## Ce carton surprise de 2024 rassemble ses épisodes sous forme de film, et nous (re)plonge avec bonheur dans la tête de son héros au seuil de l'adolescence.

Avec plus de 45 millions de vues depuis sa mise en ligne en mars 2024, *Samuel* a imposé son trait, son style, son rythme, à un public devenu fou du mélange de punchlines efficaces et de mélancolie qu'offre la création d'Émilie Tronche, 29 ans. Les 21 épisodes de la série – moins de 5 minutes chacun – sont maintenant rassemblés en un seul bloc linéaire, histoire de transformer l'expérience de visionnage au départ imaginée pour les réseaux. L'idée ? Saisir dans sa continuité le parcours du héros de 10 ans. Pour celles et ceux qui n'ont pas encore croisé sa route, nous rencontrons Samuel quand il termine son CM2 dans une ville qu'on imagine de grande banlieue parisienne (la réalisatrice a grandi à Sucy-en-Brie), avant que le passage en sixième ne vienne chambouler son quotidien. Samuel écrit dans son journal, mais c'est la voix off d'Émilie Tronche que nous entendons, comme si elle nous prévenait que Samuel, c'est elle et un autre à la fois. Cette distance et cette proximité simultanées font le sel de ce (désormais) film, qui saisit une forme d'intériorité de l'enfance, tout en travaillant la matière des souvenirs, ceux de la réalisatrice qui a grandi comme le héros dans les années 2000, quand les smartphones n'avaient pas encore envahi nos vies.

C'est souvent très beau, comme le moment fugace de l'arrivée de l'été, qui révèle le talent d'Émilie Tronche pour saisir l'éphémère – sensations, rencontres – et scruter aussi le temps long, celui d'une vie qui se forme, des premières amours malhabiles, de l'enfance qui s'effrite. Le noir et blanc épuré mais jamais statique fonctionne à merveille, la BO (Jonasz, Abba, Giorgio Moroder) et les scènes dansées emportent le morceau. On attend maintenant la suite avec impatience : Émilie Tronche a annoncé penser à une saison 2, dont on espère qu'elle conservera la spontanéité de ce coup d'essai hors pair. **Olivier Joyard**

*Samuel* d'**Émilie Tronche**. Sur Arte.tv.
*Le Journal de Samuel* d'**Émilie Tronche** (Arte/Casterman), 320 p., 23 €.



CINEMATHEQUE
EXPOSITION
WES ANDERSON
19.03–27.07.25
BILLETS CINEMATHEQUE.FR et fnac M 6 14 BERCY
the DESIGN MUSEUM
American EMPIRICAL Pictures
CHANEL
NETFLIX
BNP PARIBAS
Insert
le Monde
Télérama
Les Inrockuptibles
TC
views
inter

# *DESPELOTE* par Panic

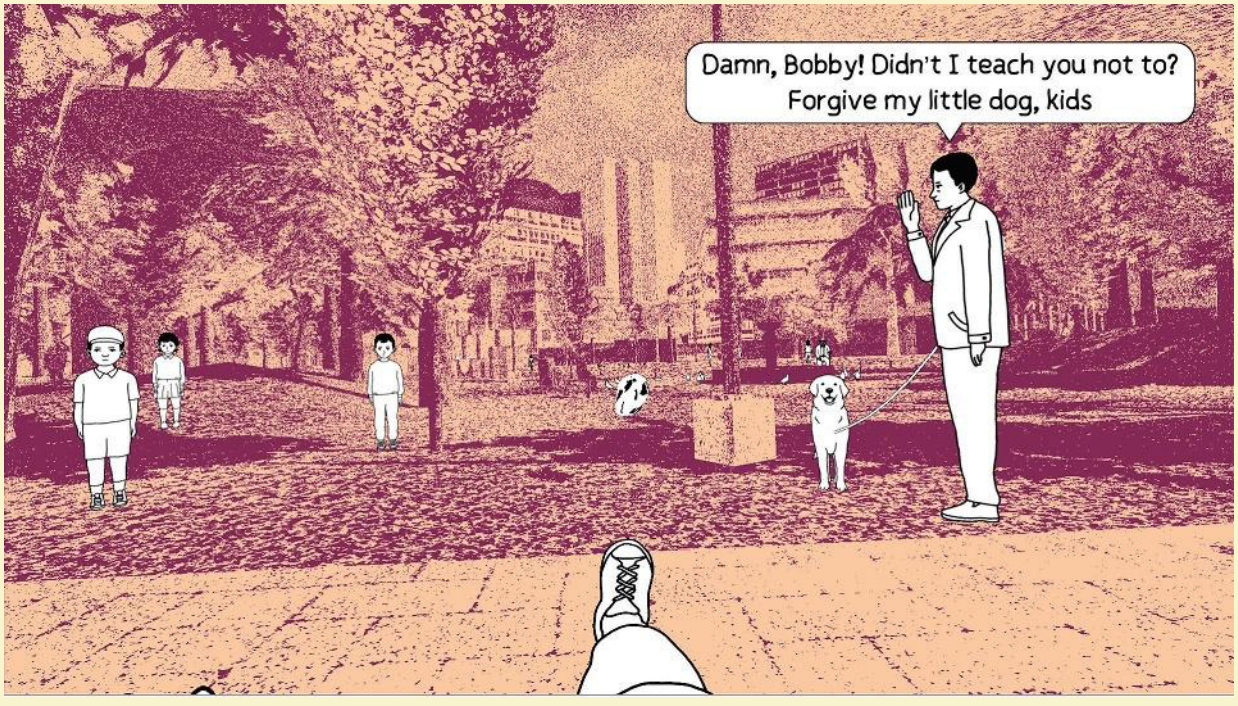
## Un jeu de football pas comme les autres où l'amour du ballon rond rencontre l'histoire de ses concepteurs et de leur pays, l'Équateur.

*"Tout le monde est fan de foot. C'est comme une religion."* La formule semble encore insuffisante pour dire la place qu'occupe le ballon rond dans *Despelote*. Depuis quatre bonnes décennies que les concepteur·rices de jeux s'en sont saisi·es, le football a été abordé de bien des façons, comme le montre superbement *A Tale of Two Halves: The History of Football Video Games* paru l'an dernier chez Bitmap Books : sous l'angle de la simulation réaliste, de la fantaisie exubérante, du management obsessionnel, de l'aventure textuelle, du jeu de plateforme bariolé… Mais jamais comme le font Julián Cordero et Sebastián Valbuena dans *Despelote,* qui tient à la fois de l'autobiographie romancée, de la chronique sociale et du fragment d'histoire d'un pays qui, en quelques mois de l'année 2001, paraît se révéler à lui-même.

À l'automne 2001, donc, surgit un grand espoir collectif. Pour la toute première fois, l'Équateur est en position de se qualifier pour la Coupe du monde. Le petit Julián, âgé de 8 ans dans le jeu (mais de 4 dans la réalité, comme l'explique Cordero en voix off), semble lui-même ne vivre que par et pour le foot. Dès qu'il a un moment, à la récréation ou lorsque sa mère lui demande de l'attendre au parc le temps de faire une course, il s'empresse de taper dans un ballon, ce que le jeu restitue d'une manière aussi simple que plaisante, qu'il s'agisse d'échanger des passes avec ses ami·es ou d'essayer de faire tomber des bouteilles alignées. De retour à la maison, c'est sur la télé qu'il prolonge le plaisir, à travers un jeu dans le jeu inspiré du mythique *Kick Off* (qu'une fois *Despelote* terminé, on aimerait d'ailleurs assez pouvoir pratiquer à volonté).

Mais Julián est loin d'être seul, car c'est tout un pays qui retient son souffle et s'enthousiasme alors que l'équipe nationale affronte la Bolivie ou la Colombie. Au point que, la manette en main et dans le rôle de Julián, on hésite entre aller jouer dehors et rester devant l'un des nombreux écrans allumés (au café, pendant une fête de famille, dans un vidéo-club où l'on shoote dans des VHS de *Shrek*, *Pulp Fiction* ou *La Ciénaga*) pour suivre les matchs et voir les buts en "direct". *"Je me souviens"*, répète Julián Cordero, dont il n'est pas innocent qu'il ait choisi le jeu vidéo, médium du temps élastique et de la déambulation rêveuse, comme mode d'expression, là où ses parents avaient élu le cinéma – son père, Sebastián Cordero, est le plus en vue des réalisateurs équatoriens. Il se souvient donc de cet élan national dans un contexte social par ailleurs peu réjouissant que le jeu n'ignore pas, mais aussi des cache-cache avec sa sœur, des vieux qui nourrissent les pigeons, des contrôles de géographie, des retours en voiture à la nuit tombée… Et soudain, la pluie se met à tomber. Cet effet de collage, de va-et-vient sans transitions forcées, est ce qui donne toute sa force sentimentale et rieuse, mais aussi profondément politique, à ce jeu à l'esthétique unique faite d'un mélange de dessins à la simplicité assumée et de photos retravaillées. Religion ou non, tout le monde devrait être fan de *Despelote*. **Erwan Higuinen**

*Despelote* (Panic), sur Switch, PS4/PS5, Xbox Series et PC, 13, 99 €.



# Les Inrocks Radio

**La radio des Inrockuptibles,
une programmation singulière
qui mixe les genres et les époques.**

**Disponible en DAB +
(Paris, Marseille, Nice, Rennes et Rouen)
sur les postes de radio et
sur lesinrocks.com**

*Scannez ce QR code
et voyagez dans l'univers
des Inrocks Radio!*

**Pour les abonnés,
une qualité d'écoute supérieure!**

# Livres



Francesca Mantovani/Gallimard

# A history of violence

LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS - LE LIVRE DU MOIS -

## La poétesse Rachel Eliza Griffiths plonge dans le quotidien de familles afro-américaines à la fin des années 1950. Un premier roman ample qui, en décrivant l'apprentissage du racisme d'une adolescente, fait résonner le passé avec ce qu'est à nouveau l'Amérique de Trump.

*"Tu crois que tout le monde s'intéresse à la moindre chose que tu fais, dit Ruby. Tu t'inquiètes trop des gens.*
*– La ferme, Ruby, intervint Ezra. Les gens ont plein de pouvoir.*
*– Celui de nous tuer, précisai-je."*

Une conversation entre pré-ados, à la fin des années 1950, dans une petite ville nord-américaine quelconque. Cinthy, la narratrice, et sa grande sœur Ezra sont noires, leur voisine Ruby est blanche. Et les deux sœurs commencent à mesurer tout ce que cela signifie.

Le premier roman de la poétesse Rachel Eliza Griffiths, de facture assez classique au premier abord, n'en est pas moins ingénieux dans sa construction, et se révèle d'une grande finesse dans son approche prudente de personnages d'adolescentes jetées dans la réalité du racisme à l'œuvre dans leur pays.

L'autrice a situé son roman dans le Maine, au nord-est des États-Unis. Une petite cité côtière banale, majoritairement blanche – seules deux familles noires y vivent.

Les Kindred, parents d'Ezra et Cinthy, et les Junkett. Les deux familles sont amies et semblent intégrées au tissu social, les deux pères travaillant dans le lycée local, l'un comme enseignant, l'autre comme homme à tout faire.

Au début du roman, l'été se termine et les gamines n'ont d'autre souci que d'attendre la rentrée scolaire. Le suicide de leur professeure va pourtant entraîner toute une série d'incidents d'une violence exponentielle. Injustices, discriminations, incarcérations arbitraires, harcèlement policier, nombre de problématiques encore actuelles sont abordées par Griffiths. Le racisme sous-jacent de la ville se révèle au grand jour, et Cinthy et Ezra découvrent qu'être d'excellentes élèves ne les protège pas, mais leur attire jalousie et rancœur. Cette appréhension de la situation par le prisme d'une très jeune fille contribue à la singularité et à l'intelligence de ce roman, qui devient une sorte de récit d'apprentissage désespéré, et ajoute une réflexion dans la description du racisme affronté par ces pré-ados : le regard que les hommes blancs posent sur leur corps en transformation.

Par la diversité des personnages mis en scène, la romancière réussit à éviter l'écueil du stéréotype. Ruby est blanche, mais sa famille est plus pauvre et moins éduquée que les Kindred. Les deux familles noires sont proches, mais dissemblables. Elles ne sont pas exactement du même milieu social, et leurs enfants ne sont pas élevé·es dans le même état d'esprit. Ainsi Lindy Junkett, ado elle aussi, *"n'appréciait pas qu'Ezra considère Ruby comme une amie. Miss Irene avait appris à ses filles qu'il fallait exclure l'idée que certains Blancs puissent être gentils. Lindy en disait juste assez long, sans se montrer impolie, pour nous laisser entendre qu'elle ne pouvait pas baisser sa garde, même avec nous, en présence d'une personne que sa mère ne jugeait pas digne de confiance. Ruby avait beau être habituée à ce que Lindy l'ignore, nous savions toutes qu'elle aurait voulu que Lindy l'apprécie et qu'elles soient amies".*

La romancière, qui dit avoir mis sept ans à écrire ce livre – et avec qui nous avons fait connaissance dans *Le Couteau* de Salman Rushdie, puisqu'elle est sa compagne – n'a pas choisi une narration à la linéarité classique. Elle alterne les points de vue et, dès les premières lignes du récit de Cinthy, insuffle un trouble qui laisse supposer une situation plus compliquée qu'il n'y paraît pour cette famille a priori sans histoires : *"Pendant des années, Maman et Papa avaient déclaré qu'ils s'étaient installés à Salt Point, dans le Maine, pour la seule raison que mon père y avait trouvé un bon travail.* [...] *Mais je savais qu'il existait aussi d'autres raisons."* Le dévoilement du passé des Kindred révèle toute l'horreur de ce qu'il·elles ont vécu dans le Sud esclavagiste. Et c'est un héritage que Cinthy doit désormais porter, alors qu'ailleurs dans le pays, les manifestations pour les droits civiques des Afro-Américain·es se multiplient.

Rachel Eliza Griffiths a publié ce roman en 2023. Il résonne d'une façon singulière aujourd'hui, quand l'élection de Trump semble avoir libéré un racisme décomplexé aux États-Unis. Comme si la violence contenue et soudain flagrante de la petite communauté banche de Salt Point en était le reflet.

**Sylvie Tanette**




*Promesse* de **Rachel Eliza Griffiths** (Gallimard/"Du monde entier"), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Emmanuelle Ertel**, 448 p., 24 €. En librairie le 29 mai.

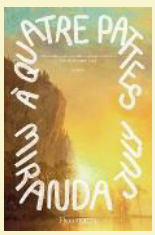
# *À QUATRE PATTES* de Miranda July

## À travers le portrait d'une femme en quête de liberté, l'autrice et réalisatrice américaine réussit un roman qui échappe aux conventions. Et interroge une société où tout s'achète.



C'est drôle, déjanté, dérangeant et radical. Dans ce nouveau roman, qu'elle est en train d'adapter en série, Miranda July observe le cheminement personnel d'une femme en préménopause. Elle ne se contente pas d'aligner des situations cocasses : elle les dépasse, et dévoile les rouages d'une société obsédée par la consommation et la jeunesse. La narratrice, artiste dans un domaine indéfini – on ne saura à peu près rien de son travail –, vit confortablement à Los Angeles avec son mari, producteur de musique, et leur enfant. L'arrivée sur son compte en banque d'une somme d'argent inattendue la décide à partir seule pour un road trip de trois semaines jusqu'à New York. Mais elle s'arrête en chemin, soudainement terrassée de désir pour un jeune homme croisé dans une station-service.

On retrouve ici l'univers de la réalisatrice de *Moi, toi et tous les autres* (Caméra d'or à Cannes en 2005) et ses personnages un peu égarés, avec cette femme qui, à l'approche de la ménopause, dresse le bilan de sa vie, cherche une liberté nouvelle, tente de comprendre qui elle est profondément et ce qu'elle veut vraiment. July mène son texte tambour battant et ne recule devant aucun obstacle, faisant vite voler en éclats l'apparence girly de son livre. Bien sûr, il y a la jalousie, les conseils des bonnes copines, la meilleure amie à qui on raconte tout, mais July s'applique à détourner les clichés. Les scènes de sexe sont décrites dans un langage cru et l'autrice intègre une dimension LGBT ultra-contemporaine aux préoccupations de son héroïne. Mais ce livre, où revient souvent la question *"est-il mieux de désirer ou d'avoir ?"*, raconte aussi autre chose. Miranda July nous met sous les yeux un monde où il est toujours question d'argent et de transaction entre les individus, un monde où tout se monnaie, s'évalue, s'achète où se vend, et où on ne sait jamais vraiment qui manipule qui. Un monde, aussi, où l'art n'a plus la moindre consistance. Car Miranda July, par ailleurs créatrice d'une collection de T-shirts graphiques pour la marque Uniqlo, imagine une narratrice qui reçoit une somme d'argent non pas d'un musée ou d'une quelconque galerie, mais d'une marque de whisky ayant récupéré, détourné et exploité une de ses citations pour ses publicités.




**Sylvie Tanette**

*À quatre pattes* de **Miranda July** (Flammarion), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Nathalie Bru**, 416 p., 22,90 €. En librairie.

# *ALEA EJACULA EST* de Noa Y. Lions

## Ce nouveau volet de la série *Sex Detectives* nous fait de nouveau suffoquer de rire. Du sexe à piles.

Joie ! Duboï et Dougheurl, tenancière et tenancier de l'agence Sex Detectives, sont de retour. Après nous avoir pulvérisé·es de rire avec le premier tome de leurs aventures (*Sex Detectives*, 2023), il et elle déclenchent une nouvelle crise d'hilarité suraiguë avec ce second volet *"époustouflant"* (dixit l'auteur·rice Noa Y. Lions), dont le titre est un visa pour le joyeux pays du non-sens : *Alea ejacula est*. Nos deux détectives du cul et de tout ce qui l'entoure sont en effet marabouté·es par une cliente surnommée Proverbe, championne dans l'art de tournicoter quelques classiques : *"Qui veut voyager loin, ne ménage pas sa monture"*, *"Après la nuit, le printemps"* ou encore, s'emmêlant les pinceaux entre titre nobiliaire et algèbre : *"Les bons ducs font les bons amis."*



Ce qui enchante de nouveau dans *Alea ejacula est*, c'est la virtuosité de ses dialogues maboules, entre *Au théâtre ce soir* sous speed et championnat de nage libre sans piscine. Ce qui ne l'empêche pas à la volée de chahuter quelques orthodoxies, du féminisme au masculinisme, en passant par la "crossgenderisation" de tout ce qui bouge encore dans nos slips (mais pas que). Exemple dans la bouche de l'intarissable Proverbe : *"Les garçons, les hommes, tout ça, ils croient que c'est une chance tellement incroyable d'avoir un pénis qu'ils ne peuvent pas se résoudre à limiter ça à une chance. Ils en arrivent à penser que c'est un talent."*




**Gérard Lefort**

*Alea ejacula est – Sex dectectives* de **Noa Y. Lions** (P.O.L), 304 p., 22 €. En librairie.





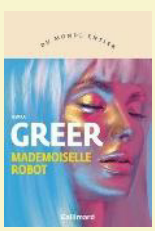
Petra Kallsback/P.O.L · Elizabeth Weinberg

# *MADEMOISELLE ROBOT* de Sierra Greer

## Un premier roman audacieux qui dépoussière la figure de la femme-robot pour mener une réflexion sur l'aliénation de la sphère domestique.



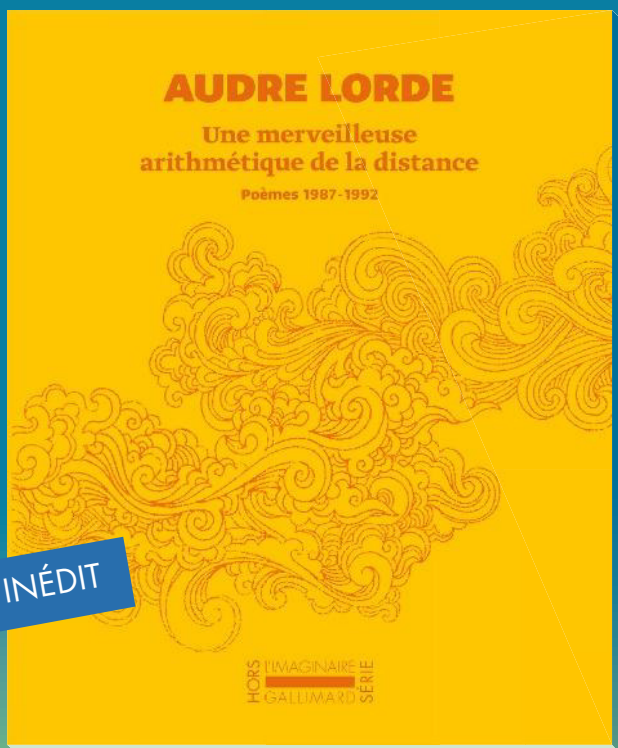
Depuis deux ans, Annie et Doug vivent ensemble dans un appartement new-yorkais confortable. Tous les matins, Doug va travailler et laisse Annie à la maison pour qu'elle s'occupe des tâches ménagères. Mais ce couple en apparence banal cache un secret : Annie est une intelligence artificielle très avancée et sophistiquée, codée pour avoir des émotions et évoluer au contact des humain·es. Doug l'a achetée à une entreprise spécialisée pour une coquette somme, et il entend bien en profiter.
Le sujet des femmes-robots n'est pas nouveau dans la littérature d'anticipation, comme le prouve le succès du roman culte d'Ira Levin *Les Femmes de Stepford* (1972), adapté deux fois au cinéma, dans lequel les femmes étaient remplacées par des machines dociles.
Le premier roman de Sierra Greer réussit à renouveler le genre en proposant non pas une réflexion sur l'I.A., mais l'étude psychanalytique et souvent grinçante d'une relation d'emprise. Elle décrit avec précision les violences que Doug, pourtant présenté comme un homme respectable, fait subir à Annie – l'enfermer dans le placard, l'humilier – et met à nu les mécanismes de domination à l'œuvre dans certains couples. À l'heure où le mouvement des *trad wives* (ces femmes qui prônent le retour à des valeurs traditionnelles et rétrogrades) prend de l'ampleur, *Mademoiselle Robot* raconte une sortie émancipatrice de la sphère domestique, pleine d'un souffle féministe puissant. **Pauline Le Gall**




*Mademoiselle Robot* de **Sierra Greer** (Gallimard/"Du monde entier"), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Hélène Cohen**, 320 p., 23 €. En librairie le 12 juin.

Tomy O'Brien


OSEZ L'IMAGINAIRE




INÉDIT

**Édition bilingue de Noémie Grunenwald et Providence Garçon**

« Il faut lire le recueil posthume d'Audre Lorde, féministe, lesbienne et pionnière de l'intersectionnalité, dans cette édition magnifique avec quatre préfaces. »
**Sylvie Tanette,** ***Les Inrocks***

« Des vers d'une beauté et d'une puissance incandescentes. »
**Alice Diop**

« Les écrits de Lorde m'ont aidée à me situer, à définir une identité, à assumer les questionnements, à faire des pas de côté. »
**Fatou S.**

« Me voilà penchée sur ce texte sacré, les larmes qui me montent aux yeux à chaque mot, chaque page. »
**Laetitia Laveaux**

« Les mots de Lorde promettent des mondes »
**Kiyémis**

L'IMAGINAIRE GALLIMARD





# *TECHNO & CO*
# sous la direction de Vincent Chanson

## Un collectif d'auteur·rices propose des textes stimulants autour de la scène dance électronique, interrogeant notamment son statut politique. À lire avant de se déchaîner sur le dancefloor cet été.

En janvier dernier, les éditions divergences publiaient l'enthousiasmant *Boum Boum – Politiques du dancefloor,* un livre où Arnaud Idelon, auteur et programmateur du Sample à Bagnolet (Seine-Saint-Denis) et teufeur averti, s'interrogeait sur la vaste notion de fête. *"La fête est-elle apolitique, sans fonction sociale, générant ses propres codes et symboles en dehors du monde ? Ou, au contraire, agrège-t-elle des formes transgressives et subversives du social qui en font un espace éminemment politique ? Quelles seraient, alors, les coordonnées d'une politique du dancefloor ?",* écrivait l'enseignant, pointant tout à la fois la criminalisation dont est parfois victime la fête contemporaine (rappelons qu'en juin 2021, un jeune homme de 22 ans a eu la main arrachée par une grenade tirée par les forces de l'ordre lors d'une rave-party à Redon en Bretagne), l'instrumentalisation à des fins marketing des imaginaires hétérodoxes qu'elle charrie, mais aussi son potentiel politique en tant que *"territoire propice aux alliances intersectionnelles, à la réflexivité collective et au renforcement de la puissance d'agir des communautés"*.

Autant de réflexions également esquissées dans *Techno & co – Chroniques de la culture dance électronique,* un livre collectif stimulant dirigé par le docteur en philosophie et critique musical Vincent Chanson. Dédié à la mémoire d'Achim Szepanski (1957-2024), fondateur du très deleuzien label de musiques électroniques Mille plateaux, cet essai extrêmement pointu propose, à l'inverse de *Boum Boum* et de son approche volontairement fantasmée de la techno, une grille de lecture essentiellement théorique de la *"forme dance music"*. Ce qui n'empêche pas certaines contributions de se déployer sous une forme davantage incarnée – comme le beau texte de l'artiste performeuse trans Théa Haug sur *"l'expérience de la pénétration sonique"* et les mécanismes de prédation



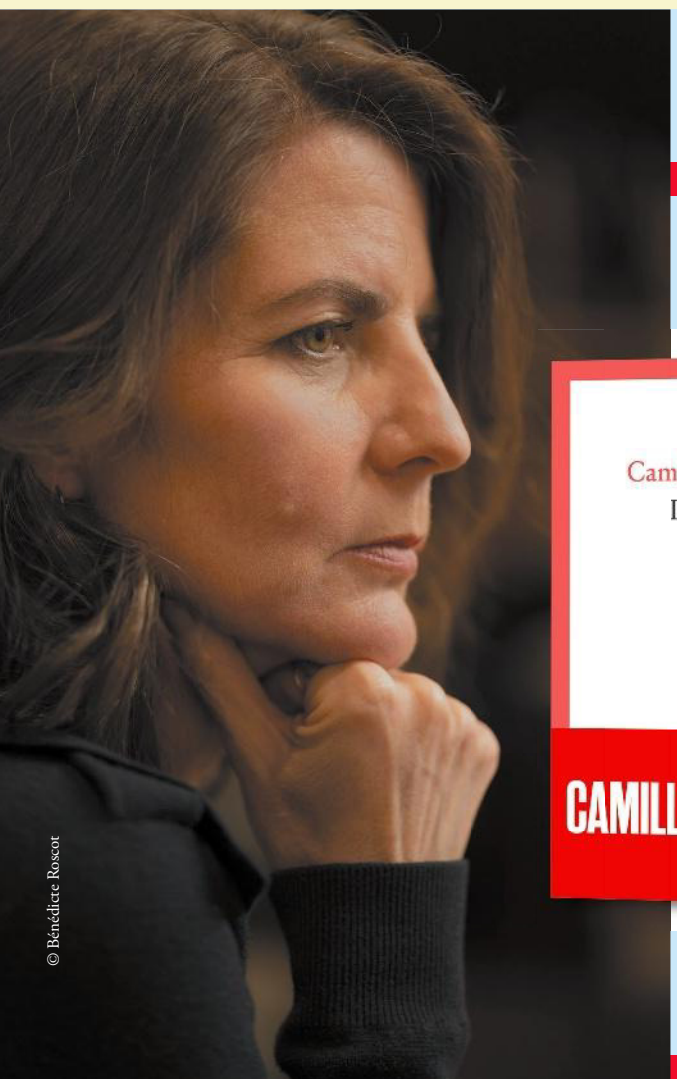
Nisian Hughes/Getty Images

masculine sur les dancefloors, la techno devenant pour les *“machoïdes”* un *“simple fond sonore sur lequel poser ses couilles”*.
Avec érudition et générosité, *Techno & co* s’emploie ainsi à interroger le statut politique des cultures dance, passant au crible tant leurs dimensions esthétiques et historiques (un focus sur la techno de Détroit et l’afrofuturisme côtoie un texte passionnant du journaliste Olivier Lamm sur l’intelligent dance music) qu’idéologiques et économiques. Dans un essai très critique consacré à *“la contribution de la scène techno à l’accélération des processus de spatialisation du capital”*, Mathys Rennela et Jean-Hugues Kabuiku s’attaquent ainsi à la *“techno-gentrification”* du nord-est de Paris et de sa banlieue. Les deux fondateurs du collectif afro-diasporique Technomaterialism y dénoncent les *“stratégies cyniques”* de promoteurs et d’autorités locales qui, sous prétexte de redynamiser des quartiers pauvres et d’offrir un accès à la culture à tous·tes, mettent à disposition des lieux inoccupés pour en faire des espaces de fête *in fine* inaccessibles aux populations locales et, au passage, permettent avantageusement de faire grimper le prix de l’immobilier. En bref, comme le note lui aussi Vincent Chanson, on ne peut ignorer la captation et la marchandisation de la scène dance electro par le capitalisme tardif. Mais une *“tension utopique”* reste malgré tout à l’œuvre selon lui : celle du dancefloor en tant *“qu’espace communautaire expérimental”* permettant de bouleverser les rôles sociaux et de performer à sa guise les identités de genre, la corporéité et la sensualité. *“La manière dont les subcultures house et techno originelles ont pu représenter des espaces de subjectivation politique pour des minorités queer racisées doit être réaffirmée”*, souligne le maître de conférences, moins désireux de verser dans une forme de nostalgie vis-à-vis d’un âge d’or qui serait désormais caduque que de *“réactiver les potentialités émancipatrices”* de cette scène culturelle et musicale protéiforme.




**Amélie Quentel**

*Techno & co – Chroniques de la culture dance électronique,* sous la direction de **Vincent Chanson** (Éditions Amsterdam), 304 p., 23 €. En librairie.


© Bénédicte Roscot

CAMILLE KOUCHNER

« Un premier roman très réussi. Une histoire d’enfance et d’amitié qui traverse les époques, qui dépasse la mort. »
Augustin Trapenard

Seuil

# *EXPLOSIVE MODERNITÉ – MALAISE DANS LA VIE INTÉRIEURE* d'Eva Illouz

## Comment faire de son intériorité une force politique ? Un essai brillant, qui nous invite à nous connecter à nos émotions pour retrouver une forme d'espérance.

S'il semble aller de soi, tellement les chaos politiques du présent en forment le visage fracassé, le *"malaise dans la civilisation"*, formalisé en 1930 par Sigmund Freud, se mesure d'autant mieux qu'on se rend attentif·ve aux vies intérieures parfois étouffées par le vacarme des événements collectifs. En prenant au sérieux la dimension psychique du malaise contemporain, à travers une analyse des émotions disparates qui nous traversent, la sociologue Eva Illouz établit un diagnostic global et sensible de notre modernité tardive émergée à la fin des années 1970. Une modernité explosive, tellement les feux qui l'ont allumée ont fini par tout cramer, y compris l'idée que nous nous faisions de nos espérances et de nos certitudes. *"La crise de la démocratie et la détérioration de la santé mentale"* témoignent selon elle de nos vies émotionnelles inquiètes. L'autrice pose d'emblée comme hypothèse que le malaise s'exprime *"lorsque trop d'émotions indésirables nous taraudent* […], *et que nous n'avons plus de refuge où réparer les blessures infligées par le monde*". Précis et argumenté, son récit s'attarde sur douze émotions enchevêtrées pour *"expliquer le sentiment lancinant d'échec et de désespoir qui habite tant d'entre nous"*, comprendre *"comment les démocraties attisent la colère et se nourrissent d'elle, pourquoi la compétition sociale génère une envie destructrice, comment la peur permanente est produite et entretenue par l'État, et en quoi la sphère privée ne constitue plus un refuge"*. L'espoir, sentiment constitutif de l'individu moderne, s'est laissé gagner par la déception, l'envie, le ressentiment, la nostalgie ou la peur, toile de fond ordinaire des sociétés contemporaines.



Brillante et ambitieuse dans sa volonté d'embrasser ainsi tout ce qui nous mine intérieurement, Eva Illouz puise dans les œuvres littéraires (Kazuo Ishiguro, Santiago Amigorena, Jane Austen, James Baldwin…) et dans un corpus de chercheur·ses souvent peu traduit·es en France des ressources précieuses pour comprendre la logique de nos déchirements. Si sa cartographie émotionnelle occulte quelques affects politiques et intimes qui vibrent encore dans nos paysages mentaux (la joie, l'empathie…), elle a le mérite de porter la plume dans les plaies sensibles pour nous mettre en garde contre nos dénis émotionnels et mettre au clair ce qui nous consume, moins pour s'en plaindre que pour en surmonter les souffrances.

*"Découvrir sa voix intérieure est le nom du processus qui permet d'avoir une prise sur sa conscience et son expérience"*, écrit-elle. Autrement dit, c'est en saisissant pleinement nos émotions, en les nommant et en cherchant à comprendre d'où elles surgissent, que nous pourrons en faire des ressources politiques ; ce que les populistes et démagogues du monde entier, Trump en tête, ont bien compris de manière cynique en se connectant directement aux émotions de leurs électeur·rices. À rebours de cette attention instrumentalisée aux émotions explosives des individus, il importe d'opposer une compréhension fine de nos émotions, surtout les plus négatives, pour espérer, à partir de cette reconnaissance, retrouver l'espérance que nos aîné·es exalté·es, les Modernes, avaient su poser comme une règle existentielle.

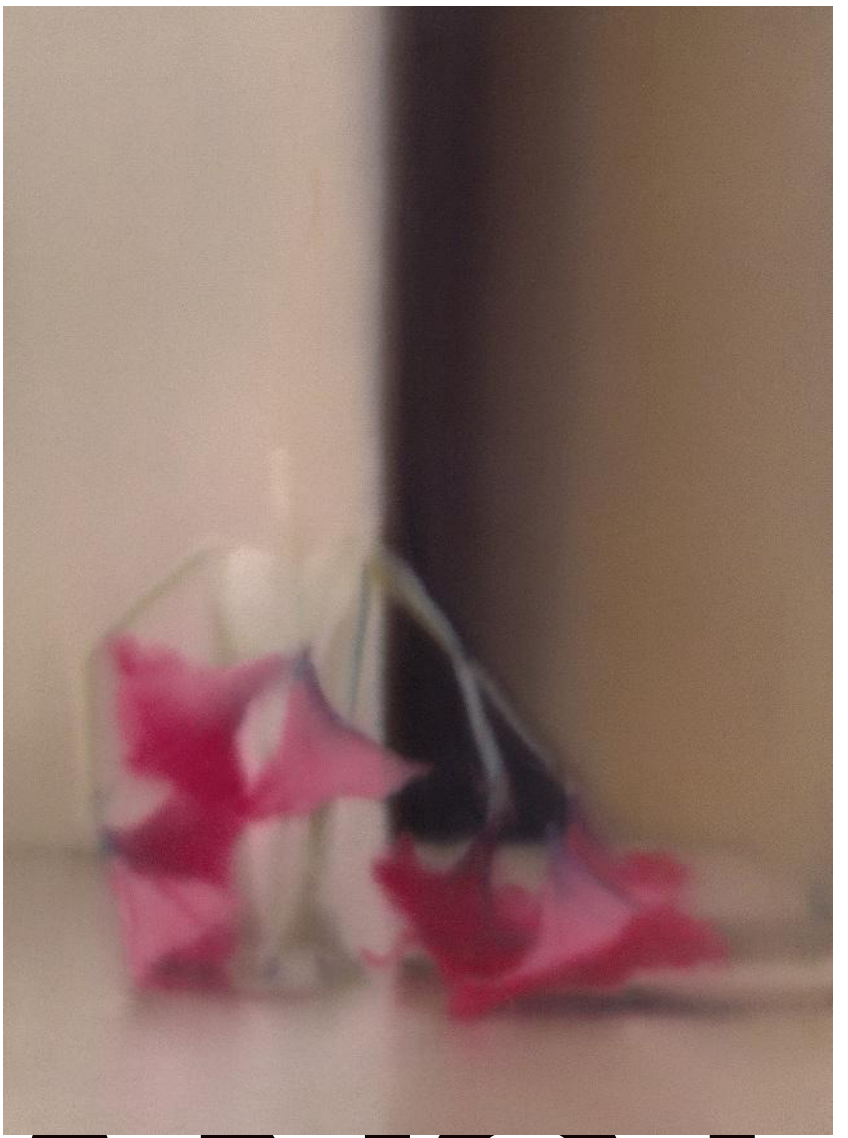
**Jean-Marie Durand**




*Explosive modernité – Malaise dans la vie intérieure* d'**Eva Illouz** (Gallimard/"Connaissances"), traduit de l'anglais par **Frédéric Joly**, 448 p., 24 €. En librairie.

Francesca Mantovani/Gallimard

UNE AUTRE VISION DE L'ART DE 1945 À NOS JOURS



# DANS LE FLOU

**30 avril – 18 août 2025**
Gratuit pour les - 26 ans*

Musée de l'Orangerie

NOCTURNES TOUS LES VENDREDIS
*membres de l'Union européenne

MUSEE-ORANGERIE.FR

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

"la Caixa" Foundation

Exposition conçue par le musée de l'Orangerie, Paris avec la collaboration de « la Caixa » Foundation et présentée au musée de l'Orangerie, à « la Caixa » Foundation de Madrid puis à « la Caixa » Foundation de Barcelone.

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

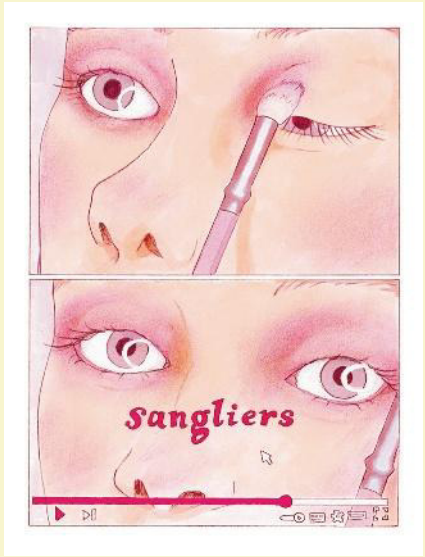
Libération · TRANSFUGE · Les Inrockuptibles · radio nova · le Bonbon

Gerhard Richter (1932), *Blumen (815-1)*, 1994, huile sur toile, 71 × 51 × 2 cm, Nîmes, Carré d'Art, musée d'Art contemporain de Nîmes, 1996.1 © Gerhard Richter 2025 © Gerhard Richter 2025 (21032025). Graphisme Sophia Marret, communication, EPMO.

# *SANGLIERS* de Lisa Blumen

## À partir de la vie d'une influenceuse fictive, la dessinatrice française livre une BD politique rose amère sur la marchandisation du corps des femmes.

Avec son gros plan sur un visage en train d'être maquillé, la couverture, troublante car grandeur nature, nous renseigne sur la nature de la protagoniste, comme les pages de garde qui reproduisent une myriade de selfies. Le personnage principal de *Sangliers* est Nina, influenceuse beauté, une de celles que les ados arrêtent dans la rue pour une photo en rêvant de prendre sa place. Dans ses précédentes BD, Lisa Blumen avait donné dans la science-fiction, racontant la période précédant l'apocalypse (*Avant l'oubli,* 2021) ou l'isolement dû à une mission scientifique sans retour (*Astra Nova,* 2023). Ici, en jouant avec des teintes de rose qui perdent vite leur innocence tout en gagnant en nuances, elle raconte un autre univers dépaysant, mais aussi une autre solitude, le quotidien d'une jeune femme partagée entre son désir de réussite et son intégrité. L'enchaînement des séquences la montre de plus en plus comme un instrument au service d'une machine ultra-libérale qui broie les corps et les états d'âme. Lisa Blumen découpe souvent ses pages comme des écrans miniatures et déconstruit les gestes, ceux propres au métier d'influenceuse et ceux des autres, comme lorsque la mère de Nina époussète des bibelots tout en remerciant sa fille pour le cash qu'elle lui passe en douce. Tout nous renvoie à notre voyeurisme et à la marchandisation des corps, sujet central de *Sangliers,* titre qui prend tout son sens en cours de route. L'autrice manie en effet avec habileté la métaphore de la proie et des chasseurs, le rose tirant alors sur le rouge sang. Non seulement Nina est harcelée par un stalker, mais le moindre post lui vaut des flambées de haine et des menaces de mort ou de viol de masculinistes. Construit comme un thriller psychologique, ce roman graphique politique – avec une apparition du groupe electropunk féministe Les Vulves Assassines – reflète la violence croissante subie par son héroïne. Entre des crises d'angoisse et un cauchemar à la Buñuel, celle-ci pourra heureusement compter sur une alliée, Uma, rencontrée lors d'un tournage.



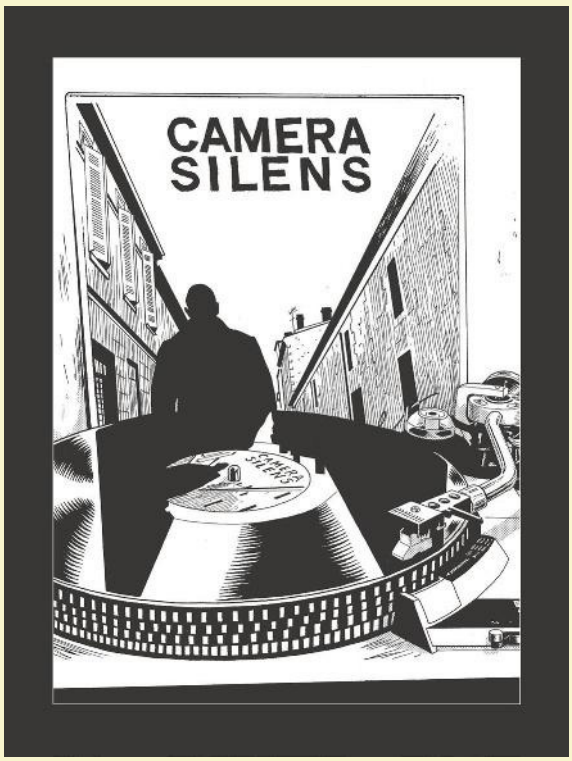



**Vincent Brunner**

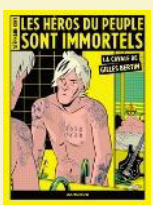
*Sangliers* de **Lisa Blumen** (L'Employé·e du moi), 206 p., 25 €. En librairie le 23 mai.

# *LES HÉROS DU PEUPLE SONT IMMORTELS* de Stéphane Oiry

## Moitié biographie, moitié roman d'une génération, le portrait d'un personnage intense, rockeur et braqueur.




Il y a peu de rockeurs qui ont eu une telle vie, celle, intense, tragique et fascinante, d'un personnage de polar. Gilles Bertin n'a jamais été mondialement connu, mais il a incarné la liberté artistique aux yeux de celles et ceux qui l'ont vu ou croisé, grâce au rôle qu'il a tenu au sein du groupe punk culte Camera Silens. Cette formation éphémère des années 1980 a eu un parcours de météorite, débuté dans la morgue flamboyante et un esprit de révolte, terminé dans le chaos et, pour Bertin, dans la clandestinité. Cambrioleur toxicomane, il a dû vivre caché pendant trente années après un braquage commis à Toulouse.
Adaptant les mémoires de l'intéressé, le dessinateur Stéphane Oiry s'empare avec respect et un style irrésistible de ce personnage romanesque. Lui qui s'est récemment spécialisé dans les illustrations de faits divers pour la presse généraliste met son savoir-faire au service de cette trajectoire qui lui tient à cœur, reconstituant avec un degré de précision bluffant toute une époque disparue avec les squats bordelais, les rues de Barcelone ou de Lisbonne. Disparu en 2019 après avoir été malade du sida, Bertin reçoit ici un hommage qui dépasse le cercle de son fan-club habituel : il devient un héros charismatique et attachant.




**Vincent Brunner**

*Les héros du peuple sont immortels – La cavale de Gilles Bertin* de **Stéphane Oiry** (Dargaud), 128 p., 21,50 €. En librairie.



Stéphane Oiry/Dargaud · Lisa Blumen/L'Employé·e du moi

# *SORCIÈRES* de Daisuke Igarashi

## D'une éclatante beauté, ce troublant manga nous emmène dans un tour du monde des sorcières et des croyances.




L'œuvre de Daisuke Igarashi est traversée par une obsession : celle de la nécessité pour l'humanité de respecter la nature qui l'entoure. Depuis *Petite Forêt,* publié au début des années 2000 après qu'il a travaillé dans les rizières, le mangaka s'efforce d'en préserver la beauté sur papier pour rappeler cette évidence vitale : sans la Terre, sa faune et sa flore, nous ne sommes rien. Dans le recueil *Sorcières,* on retrouve cette thématique viscérale quand l'artiste japonais montre, dans le récit *Kuarup,* la chamane Kumali lutter contre l'exploitation de la forêt amazonienne et les soldats armés. Son trait aussi précis que poétique s'exprime pleinement dans des pages fourmillant de vie et de détails.
Ici, Daisuke Igarashi propose en deux volumes un bouleversant tour du monde des folklores et des croyances avec à chaque fois, dans le premier rôle, une figure de sorcière. *Spindle,* l'histoire la plus longue de ce premier tome, oppose d'ailleurs à Istanbul la très jeune Ciral, qui glisse des messages mystérieux dans les tapis qu'elle crée, à Nicola, une Anglaise venue utiliser ses pouvoirs pour se venger de celui qui l'a éconduite.



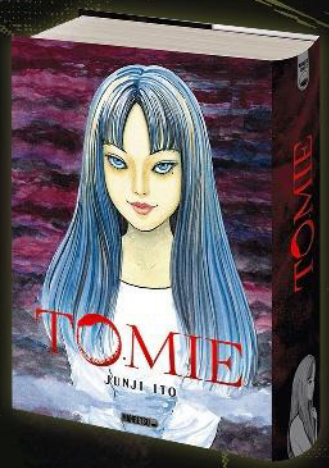

Le talent de l'auteur pour les mises en scène originales et la représentation des fantasmagories éclate ici à chaque instant. On sort étourdi·e et ébahi·e après avoir vécu cette expérience graphique et ésotérique où la sensibilité du dessinateur est à son sommet. **Vincent Brunner**

*Sorcières, tome 1* de **Daisuke Igarashi** (Delcourt/"Moonlight manga"), traduit du japonais par **Anaïs Fourny**, 192 p., 15,99 €. En librairie.

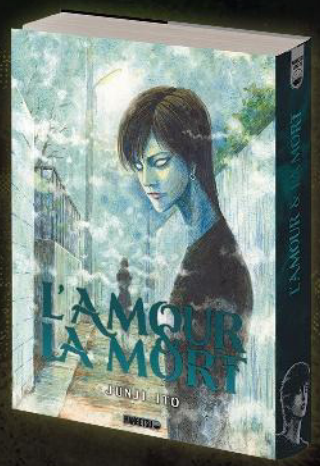
Daisuke Igarashi/Delcourt/Moonlight manga


JUNJI ITO

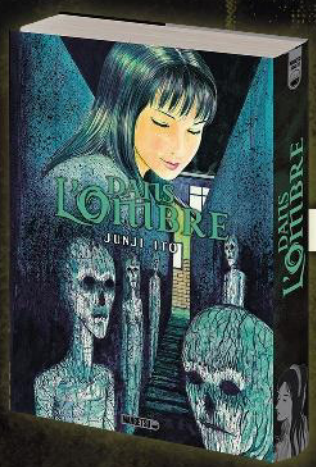
réveille vos peurs les plus profondes !
Laissez-vous envoûter par l'univers angoissant et fascinant du maître de l'horreur...




L'ensorcelant
TOMIE




Le mystérieux
L'AMOUR ET LA MORT




NOUVEAUTÉ

Le terrifiant
DANS L'OMBRE

Et bien d'autres chefs-d'œuvre sont à retrouver chez Mangetsu !




DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

MANGETSU
mangetsu-manga.fr

© 2011 JI Inc./Asahi Shimbun Publications Inc.

# Bande de filles

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE - SPECTACLE

## Avec l'intense *Ophelia's Got Talent*, ses héroïnes tragiques et son décor aquatique XXL, Florentina Holzinger confirme son goût pour l'extrême et son titre de créatrice la plus singulière du moment.

Cette Ophélie du XXIe siècle a choisi, plutôt que la noyade, de participer à un de ces *talent shows* qui pullulent sur les chaînes du monde entier. Buzzers, couleurs flashy et questions personnelles à la clé, *Ophelia's Got Talent* reprend à sa manière – provocatrice – la grammaire visuelle du genre. Mais ne comptez pas trop sur Florentina Holzinger, la créatrice la plus singulière du moment, pour caresser dans le sens du poil les mythes, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui. Son Ophélie, comme sa Mélusine ou sa Léda, toutes convoquées dans ce spectacle, s'inventent une communauté sans hommes où la nature serait notre égale, la sororité, un mode de vie, et le futur, incertain mais possible. Depuis *Tanz,* découvert la saison passée, on sait le goût de l'extrême revendiqué par Holzinger. D'ailleurs, la liste des mises en garde de cette pièce *"conseillée à partir de 18 ans"* est explicite : automutilation, sang, aiguilles, lumières stroboscopiques, représentation ou description explicite de violence physique ou sexuelle. Bienvenue dans le monde d'*Ophelia's Got Talent*. Pourtant, Florentina Holzinger et ses performeuses ne parlent que d'amour, dans cet opus aquatique où toutes les figures invoquent l'élément liquide à coups de danses de marin, de tempête ou de métamorphoses.

Sur le plateau, piscine et aquarium géant vont se transformer en set hollywoodien avec irruption d'un hélicoptère le temps d'un orgasme géant, ou de caméras pour démultiplier les points de vue. Autant le dire tout de suite, *Ophelia's Got Talent* offre au regard quelques-unes des plus belles séquences de la saison, un art visuel porté à des sommets d'intensité par Florentina Holzinger et ses équipes. Mais cette machinerie ne serait rien sans les interprètes réunies au plateau. Le plus souvent nues, car après tout, la peau est un costume comme les autres, cette bande de filles ose tout, se jeter cadenassées à l'eau en Houdini d'un soir ou enfiler une queue de sirène. La référence à la littérature, des contes de fées aux écrits romantiques, fait le reste. Sans dynamiter tout à fait les héroïnes (malheureuses) de l'histoire, la metteuse en scène et ses solistes *badass* entendent reprendre leur destin en main. Cicatrices à l'air, elles font de leurs traumatismes – et au passage, des nôtres ? – une comédie musicale à plusieurs voix. Ce n'est rien de dire qu'*Ophelia's Got Talent* irrite, dérange, ennuie même, avant de vous retourner d'un éclat de rire. Emmenée par un capitaine Crochet grotesque (et féminisé), cette odyssée refuse de s'appesantir sur le passé.

Si Ophélie décide en définitive de se noyer comme l'héroïne de Shakespeare, c'est aussi pour affirmer son autonomie et finir maîtresse de sa destinée. Qui l'aime la suive, semble murmurer Holzinger. L'irruption d'enfants dans ce paysage passablement dévasté après 1 h 30 de show en surprendra plus d'un·e. Dans cette œuvre "où tout peut arriver", cette petite troupe aguerrie balance sa poignée de vérités bien senties. L'avenir, c'est nous. Le sort de la planète, aussi. Avant que le bassin ne se transforme en mer de plastiques. La dimension écologique de la chose n'a rien d'évident, même si Florentina Holzinger espère avoir donné de quoi penser au public. On retrouve certaines de ses variations – ou gimmicks, diront certain·es : appel à participation des spectateur·rices, effets spéciaux XXL. Les corps "invités" dans les tableaux vivants composés par l'Autrichienne, de tous âges et de toute nature, s'affranchissent des canons de la beauté pour donner à voir autre chose. Une humanité ? Sans doute un peu. *Ophelia's Got Talent* n'a pas toujours l'efficacité scénique de *Tanz,* oscillant entre le grotesque et la farce, plongeant le réel dans un bain de fiction délirante. Il faut, à l'évidence, laisser le charme d'Ophélie agir longtemps après la fin de la représentation. Après tout, une production qui convoque Friedrich Schiller, la téléréalité, la pole dance aérienne et le féminisme ne peut se digérer en 2 h 30 – soit la durée d'*Ophelia's Got Talent*. On pourrait discuter des heures durant des qualités du travail de Florentina Holzinger entre danse, théâtre, body art, performance et parade monstrueuse. Mais la violence qu'elle met en scène porte une lueur crue sur celle, bien réelle, subie chaque jour par des femmes ici ou ailleurs. Ophélie c'est elles, c'est nous.

**Philippe Noisette**

*Ophelia's Got Talent,* conception et réalisation **Florentina Holzinger**, composition musicale **Paige A. Flash**, **Urška Preis** et **Stefan Schneider**, avec **Melody Alia**, **Saioa Alvarez Ruiz**, **Inga Busch**, **Renée Copraij**… À la Grande Halle de La Villette, Paris, du 30 juin au 5 juillet.



Marianna Wytyczak

# *FIGURES IN EXTINCTION* de Crystal Pite et Simon McBurney

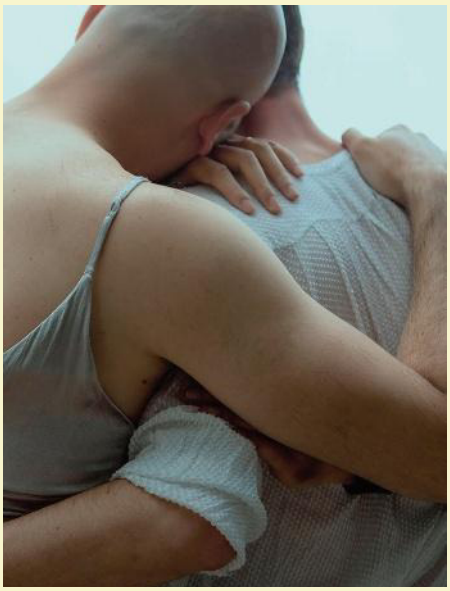
## Dans cet ambitieux projet porté par la chorégraphe canadienne et le metteur en scène anglais, les danseur·ses du Nederlands Dans Theater font le show.

La liste semble infinie. Celle des espèces et des lieux menacés ou disparus, de la mer d'Aral à l'orchidée araignée, en passant par le guépard indien. Elle défile sous nos yeux comme en surtitre d'une chorégraphie magnifiée par les interprètes du Nederlands Dans Theater. Ils et elles apparaissent bardé·es de longues ailes ou maniant un squelette animal, impuissant·es à traduire cette extinction, entre crise climatique et destruction causée par les humain·es. Il aura fallu deux artistes, la chorégraphe Crystal Pite et le metteur en scène Simon McBurney, pour mener à bien ce projet d'envergure, *Figures in Extinction*, révélé en février dernier à Manchester. Chacun·e a pris en charge une partie, les deux se retrouvant sur la troisième. Dans cette ouverture, sous la direction de Pite, on retrouve sa gestuelle signature, des vagues de corps, d'effet domino pour dire l'inéluctable. Il y a une impression d'inventaire dans cette danse au diapason des espèces en danger : mais la chorégraphe ne cherche pas à imiter, elle prend acte de notre impuissance et porte l'espoir au plus haut. McBurney ne fait pas autre chose, avec des moyens plus théâtraux : dans le second "acte", il réunit les interprètes en chemise-cravate au plateau, comme pris·es dans les réseaux de communication. Utilisant la technique du *lip sync*, le metteur en scène accélère encore cette prise de conscience face à un monde devenu fou. Les images et les mots projetés sur le plateau forment alors un vortex en mouvement.
Le troisième temps, un requiem, est le plus abouti, interrogeant notre rapport à la mort et aux absent·es. Une chambre d'hôpital va se transformer en opéra, le lit finalement renversé prenant des allures de *Radeau de la Méduse*. Portée par une bande-son élégiaque, de Mozart à Fauré, la chorégraphie s'autorise le grand écart, puisant aux danses de Broadway comme au Tanztheater. Difficile de dire qui a fait quoi dans ce travail de broderie à quatre mains. Qu'importe, d'ailleurs. Crystal Pite, dont les créations ont parfois pu sembler plus efficaces qu'autre chose, avouera après la création qu'elle s'est sentie grandie.
En dialoguant avec McBurney, en questionnant notre monde, la Canadienne met les corps en première ligne. *Figures in Extinction* n'oublie jamais d'être spectaculaire, des lumières de Tom Visser à la scénographie de Jay Gower Taylor. Une heure trente durant, les spectateur·rices auront l'impression de naviguer à vue, croisant volatile et glacier, des vivant·es et des fantômes. Au moment où le pouls s'accélère, la danse ose le pas de deux, histoire de reprendre ses esprits. Il faut enfin dire un mot des solistes réuni·es, le NDT semblant capable de se plier à toutes les grammaires du geste. Développé sur quatre ans, *Figures in Extinction*, création post-Covid, dit beaucoup de notre humanité. **Philippe Noisette**

*Figures in Extinction* de **Crystal Pite** et **Simon McBurney**, avec les danseurs et danseuses du **Nederlands Dans Theater**. À Montpellier Danse, du 25 au 27 juin.



Rahi Rezvani



Axelle de Russé

# *LA TENDRESSE* par Julie Berès

## La folle énergie des interprètes questionne avec finesse les nouveaux contours de la masculinité.

Qu'est-ce qu'être un homme aujourd'hui, après MeToo, des siècles de patriarcat et les bagages culturels que l'exil charrie avec lui ? *La Tendresse* réunit huit jeunes hommes d'horizons différents – Afrique, Arménie, France, Maghreb, Iran. Si l'écriture du spectacle a été précédée d'une large documentation, ce qui frappe et séduit d'emblée, c'est la spontanéité et le naturel avec lesquels cette bande de jeunes hommes parle de la sexualité, de leur rapport à la masculinité et à la virilité tel qu'ils l'ont reçu en héritage et la remise en cause qu'ils en font. La langue est crue et n'oblitère aucun thème – le viol, la violence, la paternité, l'amour, la guerre, les bastons, l'homosexualité, l'initiation au sexe via les pornos, la drague.
Sans oublier de donner aussi la parole au corps. Danse classique et breakdance font plus que rythmer le spectacle.
La chorégraphie des corps dans l'espace, conçue comme une machine à jouer aux allures de toboggan, est aussi une manière d'assumer son identité en donnant libre cours à la beauté du geste, à l'énergie de la jeunesse et à ses valses-hésitations : *"On ne naît pas homme, on le devient."*

**Fabienne Arvers**

*La Tendresse*, écriture et dramaturgie **Kevin Keiss**, **Julie Berès**, **Lisa Guez**, avec la collaboration d'**Alice Zeniter**, conception et mise en scène **Julie Berès**, avec **Bboy Junior**, **Natan Bouzy**, **Charmine Fariborzi**, **Alexandre Liberati**... Au théâtre des Bouffes-Parisiens, Paris, jusqu'au 20 juillet.


chaillot
théâtre national
de la danse

saison 25→26



chaillot danse

theatre-chaillot.fr

Lia Rodrigues
Nacera Belaza
Dorothée Munyaneza / Compagnie Kadidi
Faustin Linyekula & Franck Moka
Nederlands Dans Theater – Crystal Pyte & Simon McBurney
Compagnie XY
Fanny de Chaillé
François Chaignaud
Aymeric Hainaux
Nina Laisné
Sharon Eyal
Fouad Boussouf
Léo Lérus
Thomas Lebrun / CCN de Tours
Biennale d'art flamenco
Saburo Teshigawara & Rihoko Sato
Damien Jalet & Le Ballet du Grand Théâtre de Genève
Marlene Monteiro Freitas
Collectif ES
Maguy Marin
(LA)HORDE
Ballet de l'Opéra national du Rhin
William Forsythe
Rachid Ouramdane & le Ballet de l'Opéra de Tunis...

© zoo, designers graphiques

↓
*Untitled* de la série
*Les Dessouvenus* (2017)
et *The Guardian* (2024) de
Tatiana Trouvé, vue d'exposition.

L'EXPO DU MOIS - L'EXPO DU MOIS -

# ÉCHOS-SYSTÈMES

## L'artiste franco-italienne conjure le chaos du monde par un vertige de sculptures et de dessins dans le superbe écrin du Palazzo Grassi, à Venise.



Marco Cappelletti Studio/Palazzo Grassi, Pinault Collection

Est-ce “la vie étrange des choses” ou la vie étrange de Tatiana Trouvé elle-même qui trouble à ce point les visiteur·ses du Palazzo Grassi ? La carte blanche proposée par la Collection Pinault à l’artiste franco-italienne (Prix Marcel-Duchamp 2007) frappe par l’ampleur d’une œuvre qui se dévoile ici dans toutes ses strates. Curatée par Caroline Bourgeois, conservatrice en chef de la Collection Pinault, et James Lingwood, conservateur indépendant, l’exposition révèle, outre les œuvres du collectionneur, d’autres inédites, pour embarquer les visiteur·ses dans un flux vertigineux de dessins et d’objets sculptés qui composent la constellation des hantises de l’artiste.

On trouve de tout dans le monde de Tatiana Trouvé, y compris l’idée qu’elle se fait de sa propre existence percutée par les secousses du monde contemporain : des émeutes urbaines près de son atelier à Montreuil ou l’épreuve de la pandémie *(From March to May)* traversent par exemple certaines de ses séries, surveillées par ses *Guardians,* substituts des gardien·nes de musée, dispersés dans les salles du palais (des sculptures de chaises sur lesquelles sont posés des objets personnels).



Le parcours révèle la cohérence de son œuvre oscillant entre les rives de l’onirisme et les frontières du réel, entre les signes de l’architecture moderniste et la pratique du collage. L’artiste dit avoir inventé le terme d’*“écho-système”* pour décrire son univers plastique, car ses sculptures, installations et dessins *“sont toujours pris dans des échos, des relations en échos”. “Les sculptures peuvent dessiner les espaces où elles prennent place et les dessins peuvent sculpter les espaces au sein desquels ils s’exposent”,* précise-t-elle.

À chacun·e d’identifier les échos affinitaires qui relient les éléments épars de sa cosmogonie, aux accents parfois opaques ; mais au cœur même de ses mystères insondables, Tatiana Trouvé happe le regard par la délicatesse de ses traits et de ses gestes intranquilles. Nous accueillant dans un atrium transformé en carte imaginaire, qui se devine depuis un point de vue en plongée sur le sol où sont incrustées des plaques d’égout en métal, l’artiste joue sans cesse avec les renversements et les perspectives, à l’image de ces portes miniatures découpées dans le mur qui offrent des percées vers des espaces quasi fictifs où des objets sont stockés, sans qu’on y ait directement accès.

*“J’ai développé avec le temps une pratique de la collecte d’objets, de rebuts et de fragments de choses qui portent des traces du temps liées à des accidents, des altérations ou des usages témoignant de leurs modes d’existence”,* explique l’artiste. L’ultime salle du palais (L’Inventario), qui abrite une foisonnante collection de sculptures en bronze rangées par familles sur des étagères (sacs à main, chaussures, clés, fleurs…), traduit magistralement sa démarche traversée par le désir de rendre les choses éternelles, déplaçant le genre de la nature morte vers celui de la sculpture vivante. *“Ces objets me servent de liens, de pontages pour construire des narrations, même si ces dernières sont amenées à nous perdre”,* reconnaît l’artiste.

Sculpter et dessiner, c’est conjurer la mélancolie de la disparition, c’est tracer dans la pierre et sur le papier des rêves et des souvenirs, jouer de la porosité entre la dissimulation et la révélation d’un monde. Ses sublimes séries de dessins au crayon noir, à l’eau de Javel et à l’encre de Chine, collés sur papier marouflé (*Les Dessouvenus* ; *Le Grand Atlas de la désorientation*…), captent le regard par la délicatesse mystérieuse de leurs traits esquissés, comme l’on regarderait une Annonciation délestée de toute forme de religiosité. D’ailleurs, Tatiana Trouvé n’annonce rien, sinon la nécessité d’ajuster à la désorientation du présent des lignes et des images qui retissent des liens fracturés, qui remplissent des vies évidées, qui réveillent des rêves enfouis. La vie étrange des choses résonne dans l’étrange vitalité de l’art éclairant la noirceur du présent. Cherchant la possibilité de ces éveils, Tatiana Trouvé nous conduit sur des chemins où la beauté survit en absorbant les signes du chaos. **Jean-Marie Durand**

*Tatiana Trouvé. La Vie étrange des choses* au Palazzo Grassi, Venise, jusqu’au 4 janvier 2026.



←
*Pill Clock* de Carsten Höller (2015), vue d'exposition.

# *DANSE AVEC LES DÉMONS* à Luma Arles

## Quand les œuvres se connectent entre elles et engagent un dialogue vibrant, au-delà de leurs distinctions formelles.

Tombant du plafond toutes les trois secondes, comme des gouttes d'eau d'un ciel brumeux, des pilules bicolores, amoncelées dans un coin, accueillent les visiteur·ses de l'exposition *Danse avec les démons,* invité·es (mais pas forcé·es) à les avaler. On imagine que ces pilules de l'artiste Carsten Höller promettent un trip, une expérience d'altération du regard et de la sensation. Quelques mètres plus loin, une autre installation de l'artiste allemand, *Dream Hotel Room,* confirme cette ambiance démoniaque en invitant le ou la premier·ère venu·e à s'allonger sur un lit, au-dessus duquel s'agite un champignon volant (fétiche de l'artiste, on comprend pourquoi), pour s'imaginer flotter dans les airs. Conçue avec le chercheur au MIT Adam Haar, qui travaille sur les rêves et la santé mentale, cette installation vise à influencer les rêves des visiteur·ses, dans un esprit à la fois scientifique et poétique, expérimental et sensible.
À la mesure de cette installation métapsychique, toute l'exposition procède de cette volonté d'associer le savoir et l'émotion, l'esprit et le corps, l'œuvre d'art et son environnement, mais aussi, au cœur de ce geste syncrétique, de relier ouvertement les artistes entre elles et eux. Comme si aucune pièce, forcément unique, ne pouvait se dissocier totalement d'une autre. Accrochées les unes contre les autres sur les murs géants, sans espace de séparation, se regardant entre elles plutôt que faisant face aux visiteur·ses (Brancusi face à Giacometti…), les œuvres s'assemblent et se greffent en traçant une ligne parfaite, pensée comme le manifeste d'une interdépendance esthétique. *"Comme Bruno Latour affirmait que nous n'avons jamais été modernes, on pourrait avancer que nous n'avons jamais été autonomes",* suggérait le jour de l'ouverture l'artiste Tino Sehgal, qui, accompagné de Flora Katz et Franny Tachon, a pensé l'accrochage de l'exposition comme un tour de force autour de l'idée de continuité entre les œuvres. De Roni Horn à Wolfgang Tillmans (lire p. 76), de Doug Aitken à Douglas Gordon, de Theaster Gates à Aura Rosenberg, de Thomas Ruff à James Barnor, de Fischli et Weiss à Maurizio Cattelan, les magistrales pièces, issues de la Fondation Beyeler et de LUMA Foundation, se regardent dans un mouvement d'ensemble, chacune d'entre elles devenant la continuation d'une autre, y compris lorsqu'une distinction formelle les oppose (abstraction/figuration, photographie/sculpture, installation/peinture…). Au-delà de ces connexions secrètes, et de quelques pièces de jeunes artistes telle une cabane de Precious Okoyomon, l'exposition met en lumière une scène majeure, émergée à la fin des années 1990, de Carsten Höller à Pierre Huyghe, présent avec ses *Idioms,* de Douglas Gordon à Philippe Parreno, qui expose sur la pelouse extérieure une machine hallucinante (*Membrane*, sorte de tour dotée de capacités cognitives, réagissant à l'humidité, à la vitesse du vent, au bruit et à la vibration du sol). Une autre sublime sculpture éphémère de Fujiko Nakaya, dans le jardin, constituée de nuages de vapeur d'eau flottant en fonction du vent au-dessus d'un bassin, parachève le parcours. Pionnière de l'art vidéo, cette artiste japonaise est aussi présente dans l'autre exposition de Luma, *Sensing the Future: Experiments in Art and Technology,* consacrée à l'histoire incroyable d'un centre de recherche pour l'innovation au croisement de la science et de l'art, à la fin des années 1960, qui a marqué plusieurs générations d'artistes.
À Luma Arles, cet été, tout s'entremêle, à la mesure de l'âge de l'inséparation que nous vivons : l'art et la recherche, l'image et le concept, le corps et l'environnement, les démons et les rêves.

**Jean-Marie Durand**

*Danse avec les démons* à Luma Arles, jusqu'au 2 novembre.
*Sensing the Future: Experiments in Art and Technology* à Luma Arles, jusqu'au 11 janvier 2026.

Courtesy of the artist, photo Grégoire d'Ablon/Victor&Simon

# *DANS LE FLOU, UNE AUTRE VISION DE L'ART DE 1945 À NOS JOURS* au musée de l'Orangerie, Paris

## Une exploration fascinante de ce qui nous relie, qui échappe à l'injonction au net et aux rapports de domination qui régissent le monde.

Pourquoi le flou d'une image génère-t-il une vérité que sa netteté naturaliste occulterait paradoxalement ? Qu'est-ce qui happe le regard devant le flou d'une image qu'un·e artiste crée volontairement, à rebours d'un attachement ancien à l'ordre du visible ? Pourquoi voit-on mieux ce qui est trouble et indistinct plutôt que ce qui est clair et net ? Avec une remarquable clarté conceptuelle, l'exposition du musée de l'Orangerie *Dans le flou, une autre vision de l'art de 1945 à nos jours* explore autant de questions qui traversent la création artistique depuis au moins Turner et Monet, exposés en préambule, mais surtout depuis l'après-Seconde Guerre mondiale. C'est alors qu'une esthétique du flou s'enracine chez les artistes, comme le signe d'une rupture dans l'ordre du monde qui ne peut plus être regardé frontalement, d'une remise en question du statut de l'image. *"Le flou se révèle tout à la fois une puissance d'aveuglement participant d'une mécanique de l'oubli, et une manière de témoigner, malgré tout, des atrocités de l'histoire diffusées par l'image médiatique"*, suggèrent les deux commissaires Claire Bernardi et Emilia Philippot. Christian Boltanski, dont on redécouvre ici l'œuvre célèbre *École de Grosse Hamburgerstrasse (les enfants cachés),* expliquait qu'il cherchait *"des images suffisamment imprécises pour qu'elles soient les plus communes possible, des images floues sur lesquelles le spectateur peut broder"*.

Le parcours, dense et habité, donne à voir les multiples dimensions de cette esthétique du flou qui, bien que souvent incomparables dans leurs visées et modalités, partagent un même tropisme : effacer, troubler, éroder le visible, sonder dans l'opacité du monde les sources d'un éclaircissement possible. Beaucoup de peintres (Mark Rothko, Hans Hartung, Luc Tuymans, Bertrand Lavier, Miriam Cahn…) font de l'indistinction entre figuration et abstraction un motif pictural happé par la volonté de traduire la violence du monde, comme chez Gerhard Richter *(September),* qui recouvre d'un voile de peinture l'image médiatisée des tours new-yorkaises effondrées le 11 septembre 2001, en se dégageant d'une pulsion scopique stérile ; ou comme Miriam Cahn, dont la magistrale toile *The Beautiful Blue* saisit la noyade de migrant·es dans le bleu de la Méditerranée… Des vidéastes (Pipilotti Rist, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Bill Viola…) s'affranchissent aussi de l'injonction au net ; tout comme beaucoup de photographes (Alfredo Jaar, Hervé Guibert, Mame-Diarra Niang, Christer Strömholm, Thomas Ruff, Antoine d'Agata, Nan Goldin…) réalisent des images-fantômes, en refusant de figer le réel dans une représentation fermée, ouverte à une forme de connaissance ajustée au flou des traits. Ne pas faire le point sur un paysage, un objet ou une personne, c'est se situer en-deçà d'un rapport d'autorité au monde. Le peintre Luc Tuymans dit qu'il s'intéresse au *"résidu des choses"*, à *"ce qu'on voit une fois qu'on a fermé les yeux"*. Ici, les artistes ferment les yeux, les regardeur·ses ouvrent les leurs devant leur fermeture, et le réel se dévoile dans un renversement de l'histoire de l'œil. Par la voie du flou, l'art provoque un dessillement, qui à l'Orangerie tient du miracle. **Jean-Marie Durand**

*Dans le flou, une autre vision de l'art de 1945 à nos jours* au musée de l'Orangerie, Paris, jusqu'au 18 août.



← *140223* de Claire Chesnier (2023).

Claire Chesnier/Adagp, courtesy The Pill, photo Fabrice Seixas

# *DES CHOSES QUE J'IMAGINE* de Romy Alizée

## La conquête de désirs et de hautes altitudes magnifiée par un regard ouvert et caressant.

Pour beaucoup de nos lecteur·rices, le nom de Romy Alizée, photographe parisienne d'origine grecque, est encore celui d'une inconnue – avant, on le lui souhaite, de devenir celui d'une promesse. Pour celles et ceux qui suivent (soit les cancres et les rebelles du fond de la classe), elle est presque déjà une classique.
Sa découverte remonte à avant l'ère du Covid. 2018 : des images sur Instagram qui ne ressemblent à rien de connu. Comme s'il était encore possible d'inventer quelque chose dans le domaine le plus balisé qui soit : celui de la sexualité. Mais la singularité de Romy Alizée est précisément qu'elle n'entend jamais une sexualité, mais des sexualités. Plurielles, diverses, divisées, augmentées, raréfiées, soustraites à ce qui n'est pas du ressort du désir et démultipliées dans sa joie d'explorer, de creuser, d'essayer, de jouer.
Alors oui, même dans le registre d'un "*gaze* différent", Romy détonne.
Romy Alizée fait des images blanches et noires. Où toujours le blanc sert de fond aux scènes qu'elle met en place, et qui ont – maintenant que les années ont passé, on le voit mieux – le goût et la composition des grands tableaux classiques. Même si rien, au premier regard, n'est moins classique, plan-plan, que (par exemple) ce trio amoureux où une fille en harnais engode l'anus d'un mec ayant lui-même couvert son visage d'une cagoule, par le trou de laquelle il avale le membre en latex de la photographe, qui en retour embrasse les lèvres de celle qui le baise. Vous n'y comprenez plus rien ? C'est sans doute normal – encore que ce terme, normal, ne veuille déjà plus rien dire ici. Puisque chez Romy tout est normal, donc joué/déjoué, remis en désordre, cul par-dessus tête. Et que l'important pour elle, ce n'est pas de nous choquer, mais au contraire de montrer enfin un épanouissement, presque une évidence.
Pas étonnant alors que ce soit un blanc joyeux qui domine ses photos. Gants blancs, chaussettes banches, bas blancs, blanc du bonnet phrygien, de la charlotte ou du petit pot rempli d'un liquide or que l'on fait boire, blanc du tablier sans rien dessous, la liste est infinie des détails qui, dans ses images, font ressortir le fond pour donner cet effet dédoublé qui confine à l'évidence. Cet effet qui fut sa signature. Il reste, huit ans plus tard, son pouvoir magique.



Ce blanc est-il symbole de pureté ? Si c'était le cas, elle serait quand même ironique. Ou alors utopique. Ce n'est pas un blanc virginal destiné à laver de tous péchés travailleuses du sexe, filles domina, garçons tables, sujets en transition, qui font circuler les poings et les liquides. Ils et elles ne sont coupables de rien. C'est déjà plus quelque chose de la pureté militante, puisqu'il s'agit ici non pas de choquer, mais d'informer, d'habituer le regard à la multiplicité des façons d'aimer. La page blanche sur laquelle s'écrivent des désirs nouveaux, à vous en filer le vertige. C'est ça, le programme.
Depuis 2018, Romy Alizée a flirté avec une certaine reconnaissance, est devenu une des portraitistes les plus assidu·es de *Libération,* a publié quelques portfolios dans la presse. Surtout, elle s'est mise à fréquenter en parallèle d'autres cimes, développant une passion queer pour la randonnée en haute montagne (elle avait signé un texte sur le sujet dans le numéro Sexe des Inrocks en 2023). Elle en a ramené la même fascination pour la neige, les nuages, l'écume de cascades, les flocons. Ce livre, son second, est le premier où elle met en vis-à-vis scènes sexuées et paysages de montagne. Et nous, on s'aperçoit soudain qu'ils racontent ensemble une seule et même chose : la quête têtue d'une certaine altitude. **Philippe Azoury**




*Des choses que j'imagine* de **Romy Alizée** (Rotolux Press), 80 p., 35 €. En librairie le 30 mai.



Romy Alizée/Rotolux Press

# Haikus d'argent

## L'Asie photographiée par Michael Kenna



# Guimet

Musée national des arts asiatiques

**Exposition**
**11 juin**
**29 septembre**
**2025**

Guimet
Musée national des arts asiatiques
6, place d'Iéna 75116 Paris / guimet.fr

# *DISCOTHÉRAPIE* d'Élodie Maillot

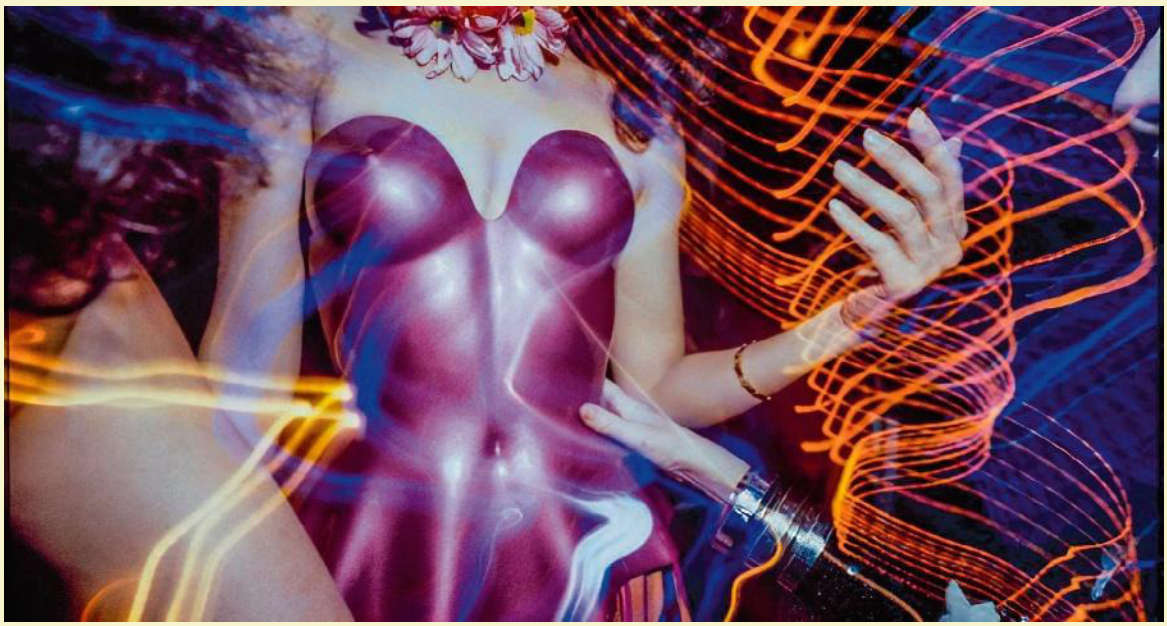
## Une passionnante série de huit épisodes qui explore les origines, les heures de gloire et la portée politique du mouvement disco.

Mouvement musical devenu avec le temps la cible de railleries, ou en tout cas traité avec une forme de condescendance, le disco fait, en plus de l'exposition visible en ce moment à la Philharmonie de Paris, l'objet d'un nouveau podcast de *LSD, la série documentaire* sur France Culture. Sous la forme d'une enquête jalonnée de passionnants témoignages (ceux de l'écrivain Edmund White, des journalistes Patrick Thévenin et Didier Lestrade, des musiciens Cerrone et Breakbot, sans oublier la mythique physio du Palace Jenny Bel'Air), Élodie Maillot remonte d'abord à l'origine afro-américaine du disco avant d'expliquer comment il a accompagné l'émergence du métier de DJ et de boîtes de nuit mythiques comme le Studio 54 aux États-Unis ou Le Palace en France.

Au-delà des hymnes les plus entêtants du genre (dont le succès repose en partie sur le fameux rythme *four-on-the-floor*), comme *Spacer* de Sheila ou *Love to Love You Baby* de Donna Summer, la série transcende les clichés et casse l'image d'une musique populaire pétrie de mauvais goût et dont la dimension rococo a été ringardisée par l'émergence de la cold wave dans les années 1980. Si la journaliste rappelle certes la dimension sensuelle du disco et son adéquation avec une époque d'insouciance, elle insiste aussi sur sa portée politique et son extraordinaire capacité à mettre en mouvement une utopie libertaire, faite d'un extraordinaire mélange des classes, des origines sociales, des genres et des sexualités.
Remis au goût du jour par la French Touch et tout dernièrement par la cérémonie d'ouverture des JO de Paris 2024, à l'origine de la techno et encore aujourd'hui cité par des artistes aussi connu·es que The Weeknd ou Juliette Armanet, le disco et son sens de la célébration auraient donc une sorte de pouvoir de guérison. Dans le contexte géopolitique ultra-anxiogène que vous vivons actuellement, s'auto-administrer un peu de discothérapie ne peut pas faire de mal.

**Bruno Deruisseau**

*Discothérapie* d'**Élodie Maillot**, réalisé par **Thomas Dutter**. Sur France Culture.



## Les 5 autres pistes du mois

→ *Mylène Farmer, pour de vrai* par France Culture
*La Salle des archives* de Matthieu Garrigou-Lagrange aborde avec affection le mystère Farmer sous un angle un peu osé : en disant qu'elle n'existe pas !

→ *Tomber Love* par Arte Radio
Dans ce nouveau podcast, qui sera décliné en vidéo, Anissa Rami explorera les liens entre les rappeur·ses et l'amour, autant dans leur vie que dans leurs textes. Avec la révélation Théodora en première invitée.

→ *How "Sinners" Revives the Vampire* par *The New Yorker*
Les critiques de l'hebdomadaire américain se penchent sur la façon dont le film de Ryan Coogler réinvente le film de vampire, tandis que dans…

→ *…"Sinners" Summons the Demons of American Music* par Switched On Pop
Des journalistes et musicologues analysent cette fois la façon dont *Sinners* propose une critique de la manière dont la musique noire américaine est absorbée par l'industrie musicale US.

→ *Alice Underground* par Nouvelles Écoutes
Ce *"trippy talk show"* d'Alice Moitié propose chaque mercredi une interview décalée (et en costumes !) d'une heure. Parmi les invité·es : Marina Rollman et Panayotis Pascot.



Arnaud Baumann/France Culture

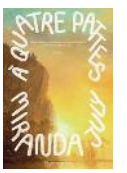
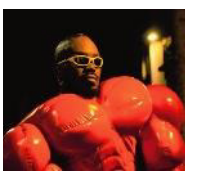
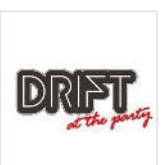
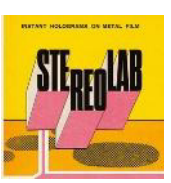
# Nos humoristes ne se censurent pas, sinon ils sont virés.




radio nova

# LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

| | MUSIQUES | CINÉMAS | SÉRIES | LIVRES | SCÈNES | ARTS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 |  *More* de Pulp |  *Jeunes Mères* de Jean-Pierre et Luc Dardenne |  *The Agency* de John-Henry et Jezz Butterworth (Canal+) |  *Dans leur dos* de Haska Shyyan (Robert Laffont/"Pavillons") |  *Romancero Queer* de Virginie Despentes, Théâtre national de la Colline, Paris, jusqu'au 29 juin |  *Wolfgang Tillmans. Rien ne nous y préparait – Tout nous y préparait,* Paris, du 13 juin au 22 septembre |
| 2 |  *Poèmes pulvérisés* de Léonie Pernet |  *Enzo* de Laurent Cantet et Robin Campillo, réalisé par Robin Campillo |  *Querer* d'Alauda Ruiz de Azúa, Júlia de Paz et Eduard Sola (Arte) |  *À quatre pattes* de Miranda July (Flammarion) |  *L'Hôtel du Libre-Échange* de Georges Feydeau, mise en scène Stanislas Nordey, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, jusqu'au 13 juin |  *Le Nouveau Printemps* par Kiddy Smile, Toulouse, jusqu'au 22 juin |
| 3 |  *BĒYĀH* de Damso |  *Partir un jour* d'Amélie Bonnin |  *Malditos* de Guillaume Grosse et Jean-Charles Hue (Max) |  *Promesse* de Rachel Eliza Griffiths (Gallimard/"Du monde entier") |  *Valentina* de Caroline Guiela Nguyen, Théâtre des Abbesses, Paris, du 2 au 15 juin |  *Sensing the Future: Experiments in Art and Technology,* Arles, jusqu'au 11 janvier |
| 4 |  *At the Party* de Drift |  Rétrospective Shinji Sōmai, Maison de la Culture du Japon, Paris, jusqu'au 6 juin |  *Parlement* dernière saison de Noé Debré (France.tv) |  *Explosive Modernité* d'Eva Illouz (Gallimard/ "Connaissances") |  Printemps des Comédiens, Montpellier, du 30 mai au 13 juin |  *Vertigo,* Porquerolles, jusqu'au 2 novembre |
| 5 |  *Instant Holograms on Metal Film* de Stereolab |  *Le Rendez-Vous de l'été* de Valentine Cadic |  *Duster* de J. J. Abrams et LaToya Morgan (Max) |  *Sorcières, tome 1* de Daisuke Igarashi (Delcourt/"Moonlight manga") |  *Une mouette* d'après Anton Tchekhov, adaptation et mise en scène Elsa Granat, Comédie-Française, Paris, jusqu'au 15 juillet |  Biennale des Arts et de l'Océan, Nice, jusqu'au 31 octobre |



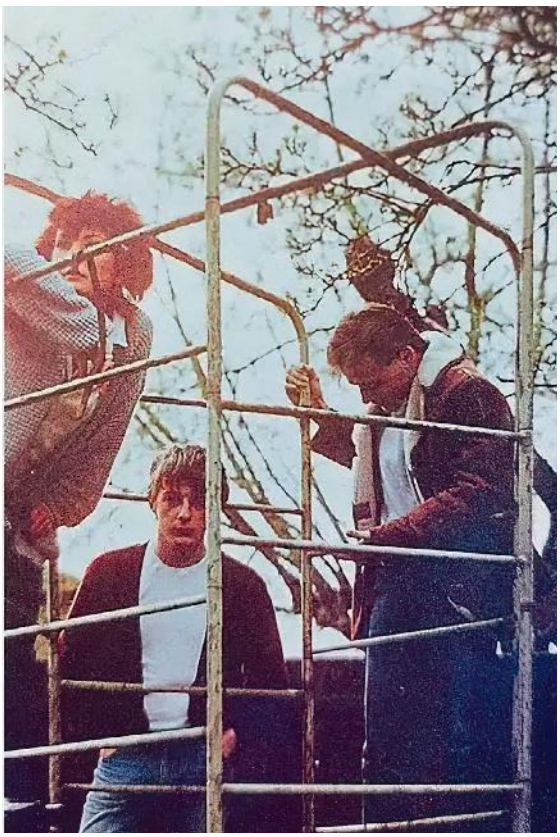


Les Films de Pierre · Luke Varley/Paramount+ · Arte · William Dupuy/Warner Bros. Discovery · France TV · Max · Teresa Suarez · Jean-Louis Fernandez · Gilles Le Mao · *Moon in Earthlight* de Wolfgang Tillmans, courtesy galerie Buchholz, Berlin, galerie Chantal Crousel, Paris, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York · J. Paul Getty Trust · *Resonance Painting (Lovesong)* d'Oliver Beer


MÉTROPOLE
GRAND LYON
les nuits
de fourvière
02.06–26.07.2025
musique danse
théâtre cirque

# TRÉSOR CACHÉ

## *SIMPLE REALITY* DE SKEET (2024)



Débusqué dans les cartons d'un groupe anglais mort-né presque quarante ans après son enregistrement, cet album est un bijou de minimalisme indie mélancolique et dansant, rappelant l'Angleterre bétonnée et Young Marble Giants.

Ce trésor était d'autant mieux caché qu'il n'a jamais vraiment existé. *Simple Reality* de Skeet n'est pas palpable. C'est une vue de l'esprit, un fantasme, le souvenir perdu dans les brumes d'une mémoire qui ne connaît plus le temps. Sorti en 2024, cet album est un simulacre, l'assemblage de fragments d'enregistrements épars mis en boîte en 1981 et qui ne formaient alors encore rien, laissés dans des cartons pendant presque quarante ans. Le trio de jeunes gens erratiques à la manœuvre n'avait pas l'ambition de devenir plus célèbre que les Beatles. On raconte même que, malgré l'intérêt naissant des maisons de disques, ils et elle ont tout simplement arrêté d'émettre, comme une balise épuisée : *"Le groupe s'est séparé sous la pression du travail et des obligations personnelles, avant même que le public ne puisse découvrir sa musique"*, raconte Chris Long, qui éditera l'EP *Park Road* (2023) sur son label Almost Unknown, avant que le label australien Efficient Space ne se charge de publier ce qui constituera cet album.

Long, connu sous son sobriquet de DJ, The Rhythm Doctor, a sévi en Angleterre dès la fin des années 1970. À Coventry pour être précis, bastion de The Specials, 2 Tone Records et Skeet, donc. Cœur battant de l'industrie automobile d'après-guerre, Coventry, cité multiculturelle et de mélange, est aussi une ville morne et grise, bétonnée façon blockhaus. La musique de Skeet, en phase avec le minimalisme DIY de l'après-punk (Young Marble Giants, The Slits), est marquée par la débrouille et le dénuement, tiraillée entre l'envie de faire danser les prolétaires et celle de rester fidèle à la toile de fond grisâtre du paysage : boîte à rythmes à deux balles, guitare fluette à peine effleurée, ligne de basse simple comme *"hey hi"*, les précieux artefacts qui constituent ce *Simple Reality* restauré avec les moyens d'aujourd'hui disent beaucoup de la mélancolie de l'époque, de cette conscience de classe et du désarroi des usines sous Thatcher. À ce titre, le morceau *Left on the Shelf* est sans doute l'illustration la plus évocatrice de ce tropisme pour le disco décharné et rudimentaire des dimanches pluvieux dans une ville ouvrière.

Au début, Skeet est une affaire de frangins, un projet instrumental, celui de Nigel et Gary Meffen. Jusqu'à ce que débarque Kay Booth, une jeune femme qui décide de poser sa voix sur ces compositions rachitiques et bricolées avec une boîte à rythmes Roland CR-8000. Le résultat est épatant, d'une douceur rêche et addictive, avec un groove métissé qui ferait pâlir de jalousie les productions pop contemporaines créditées de dizaines de producteurs pour un hit vite consommé, vite oublié. Chris Long fut un témoin privilégié de l'éclosion et de la mort presque instantanée du groupe : certains morceaux ont été enregistrés dans son salon, sur du matos prêté par Jerry Dammers de The Specials. Dans les *liner-notes* de l'EP qu'il a sorti, Chris dit avoir pris la mesure de l'intérêt de *diggers* invétéré·es pour Skeet au cours des années 2010. Ainsi, un certain Mikey Young, musicien australien croisé chez les formations-cultes Total Control et Eddy Current Suppression Ring, aurait cité le morceau *Brief Call* dans une interview, après l'avoir découvert sur une compilation consacrée aux scènes musicales de Coventry, *Alternative Sounds Volume 1* (2018) – une initiative visant à soutenir le musée de la Musique de la ville. De là à dire que le meilleur album de l'année dernière était un disque de 1981 ? Pourquoi pas. **François Moreau**

# GOLDEN COAST rapfest. V2

05.06.07 Sept.
Dijon Metropole

05.09 **SCH ▪ IAM ▪ WERENOI**
**ALONZO ▪ JOK'AIR ▪ OBOY**
**JOLAGREEN23 ▪ 1PLIKÉ140 ▪ JRK 19**
**WALLACE CLEAVER ▪ YORSSY ▪ DENDEN**
**ARMA JACKSON ▪ SONNY RAVE**

06.09 **GIMS ▪ GAZO ▪ HAMZA ▪ TAYC**
**LA MANO 1.9 ▪ RILÈS ▪ RIM'K ▪ TIF ▪ THEODORA**
**OXMO PUCCINO ▪ DJ KORE ▪ ADÈLE CASTILLON ▪ L2B**
**HIGH & FINES HERBES X CABALLERO & JEANJASS**
**DINA AYADA ▪ GENEZIO ▪ VEN1 ▪ TAGNE ▪ TH**
**AMK ▪ LE JUIICE ▪ ASININE ▪ KHTEK ▪ THÉA**

07.09 **NINHO & NISKA**
**BIGFLO & OLI ▪ VALD**
**KAARIS ▪ LA FOUINE ▪ LACRIM**
**MC★SOLAAR ▪ ZIAK ▪ ELGRANDETOTO**
**DALÍ ▪ THEODORT ▪ H JEUNECRACK**
**DANYL ▪ MAIRO ▪ JUSTE SHANI**



dj's **ANDY 4000 ▪ BLANKKA CLUB* ▪ DARLEAN**
**ELFIGO ▪ LIL ROSY & ZEPEQUENAI ▪ LORKESTRA**
**MARA ▪ MARABOUTAGE ▪ MATOU ▪ NAOMI**
**SIXTION ▪ SWAVE ▪ TIGARAH ▪ URUMI**
**TODIEFOR ▪ YANISS**

golden talents **GARÇON PRINTEMPS ▪ ILIANA ▪ NAOHS ▪ SHAO**
**SHEIK LE FABULEUX ▪ SWAAYVE ▪ ZERATHEKIDD**

GC rapfest.

goldencoastfestival.com

# LES ICÔNES DU QUOTIDIEN



BEYONCÉ PORTE UN 501® ORIGINAL SHORTS